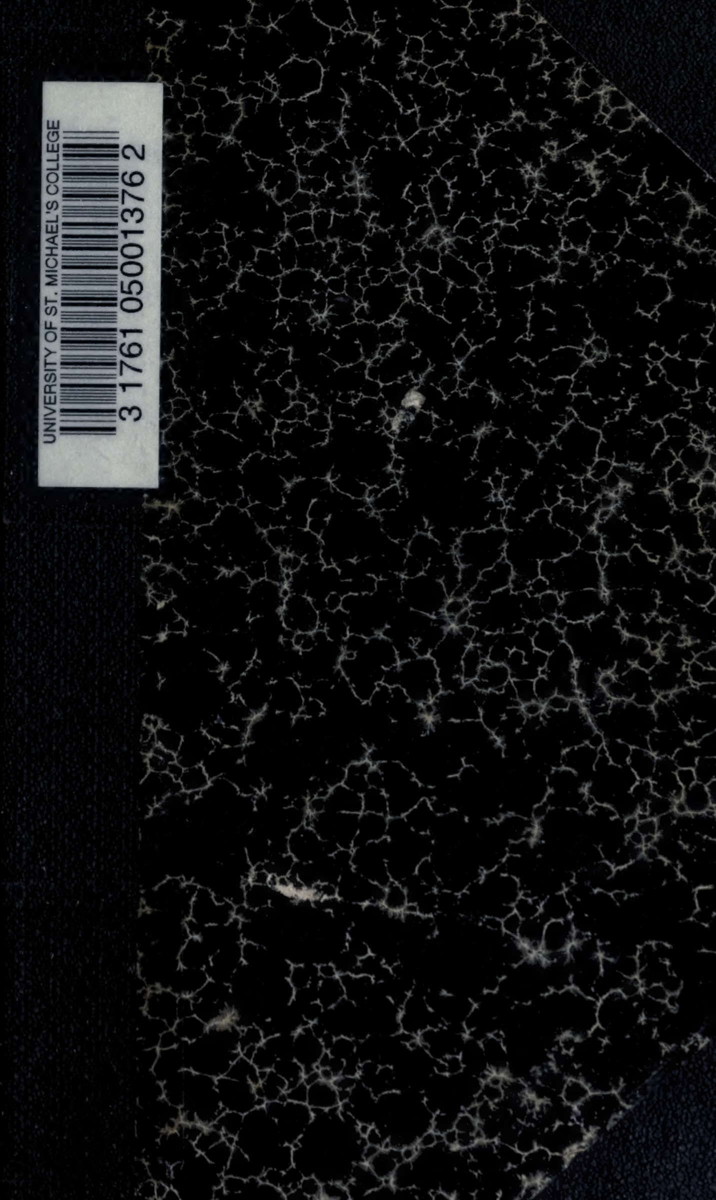
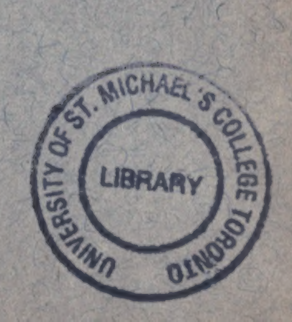

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05001376 2


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDE DATUS
TRANSFERRED


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

MIRACLE
ET
MYSTIQUE



OUVRAGES DE DOM S. LOUISMET

(1) *Essai sur la Connaissance mystique de Dieu.* — Mame. Tours. 4 francs.
(2) *La Vie mystique.* — Mame. Tours. 5 francs.
(3) *Miracle et Mystique.* (Le présent volume). Téqui. Paris.
(4) *La Contemplation mise à la portée de tous.*
(5) *Le Mystère de Jésus.*
(6) Pour faire suite au précédent : *L'Initiation mystique.* — (En préparation.)

On peut se procurer soit le texte anglais,, soit la traduction allemande de ces ouvrages en s'adressant à l'auteur, à l'Abbaye de Buckfast, Devon, Angleterre. Une traduction flamande et une espagnole sont en cours de préparation.

Dans son numéro de Septembre 1921 la VIE SPIRITUELLE donne cette appréciation des volumes anglais déjà parus de l'œuvre de Dom S. Louismet :

« Ces ouvrages constituent un bel effort pour ramener les âmes à la notion et à la pratique de la vraie et saine mystique ; et se rattachent par là au mouvement de sage réaction inaugurée dans cette revue... Il souligne d'une manière très ferme l'unité de la vie spirituelle... Nous applaudissons à la tâche que s'est fixée Dom Louismet et à la part de l'œuvre déjà réalisée. Avec la REVUE DES JEUNES, nous louons « l'accent chaud et pénétrant qui caractérise ces volumes, le « charme du style direct et facile et cependant élo- « quent de cette éloquence ardente, dédaigneuse de « toute rhétorique, où l'on sent une âme d'apôtre qui « vous presse d'adhérer aux seuls vrais biens. »

MIRACLE

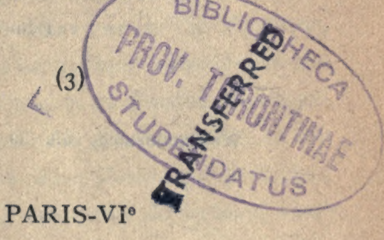
ET

MYSTIQUE

PAR

DOM S. LOUISMET, O. S. B.

(3)



PARIS-VIe
P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE.

—

1923



Cum Permissu Superiorum Regularium.

Nihil Obstat :

F. THOMAS BERGH. O. S. B.
Censor deputatus.

Imprimatur :

Edm. Can. SURMONT,
Vic. gén.

Westmonasterii, die 19 Septembri, 1918.

PRÉFACE

Ce ne fut pas sans une certaine appréhension que je fis suivre la première édition de mon volume sur la Vie Mystique, *en anglais, d'un volume complémentaire intitulé* La Vraie et la Fausse Mystique.

J'avais à craindre que son utilité et son étroite liaison avec l'ouvrage précédent ne sautât pas aux yeux de lecteurs inattentifs. Et pourtant je ne pouvais me dissimuler que les vingt chapitres de mon livre sur La Vie Mystique *n'avaient accompli que la moitié de la rude tâche de mettre en pleine lumière la vraie notion traditionnelle de la vie mystique.*

Il nous restait encore à différencier tout d'abord la vie mystique d'avec cet élément qui ne lui est pas essentiel, mais qui est de pure exception, à savoir, le miraculeux, là où il se rencontre. Ensuite, il nous fallait contraster la vraie vie mystique, laquelle est toujours caractérisée par la ferveur, avec son contraire ou la tiédeur ; et puis avec ses contrefaçons, c'est-à-dire avec les diverses espèces de faux mysticisme hors de l'Eglise ou dans l'Eglise ; enfin avec sa négation absolue ou sa contradiction, qui est l'état de péché mortel, où qu'il se rencontre, soit dans l'homme encore pèlerin sur la terre, soit dans l'ange déchu ou dans l'âme séparée de son corps, soit dans le temps, soit dans l'éternité. Finalement, pour couronner dignement ce traité, il nous restait à montrer quelle serait la forme du Mysticisme dans sa suprême évolution.

Tout cela restait à faire avant que nous pussions nous flatter d'avoir, avec l'aide de Dieu, rendu justice à la notion traditionnelle de la Vie Mystique. C'est ce que nous nous sommes proposé d'accomplir dans les pages qui suivent.

Le succès de ce nouveau volume dépassa de beaucoup notre attente. La presse catholique en Angleterre et bien au-delà, lui fit une réception chaleureuse, on pourrait presque dire enthousiaste. Il n'y eut pas un seul groupe de chapitres, ni même un seul chapitre, qui n'ait attiré particulièrement l'attention et ne fut l'objet de commentaires extrêmement bienveillants, soit dans la presse, soit dans les lettres nombreuses que des amis inconnus voulurent bien nous faire parvenir.

On a beaucoup parlé dans les journaux, pendant la guerre et depuis, de reconstruction sociale. Devant les menaces de

l'avenir qui se fait de plus en plus sombre, commencera-t-on enfin de comprendre que nulle reconstruction de l'édifice social ne pourra durer si l'on n'en pose les fondements sur l'inébranlable rocher, Notre-Seigneur Jésus-Christ? Si ce nouvel ouvrage peut contribuer, fût-ce dans la mesure la plus humble, à un résultat si désirable, nous nous estimerons bien payé du rude travail qu'il nous a coûté.

Ce troisième volume sur la Mystique catholique traditionnelle, étant, à mes yeux, inséparable du précédent qu'il complète, il est regrettable sans doute que, précisément à ce point de mon œuvre considérée dans son ensemble, je me sois trouvé contraint par les circonstances de changer d'éditeur. Toutefois, l'inconvénient pour mes lecteurs est minime, vu que, d'une part, on peut toujours obtenir les deux premiers volumes à la Maison Mame, et que, d'autre part, mon nou-

vel éditeur, M. Téqui, s'engage à donner à tous les volumes suivants de cette série, un format uniforme avec les deux premiers.

MIRACLE ET MYSTIQUE

CHAPITRE PREMIER

DU MIRACLE

La trame des causes secondes est comme un voile qui nous dérobe la vue de Dieu, partout présent et partout agissant dans la nature. Quant à son action surnaturelle et sa présence d'amour dans l'âme du juste, c'est sous le voile de la foi et des sacrements qu'elles se dissimulent. Pendant les trente-trois ans de sa vie sur la terre, le Fils de Dieu demeura caché sous le voile transparent de

la chair très pure dont il s'était revêtu dans le chaste sein de la Vierge Marie ; et à présent même, sa très sainte humanité est complètement dérobée à nos regards, sous les espèces eucharistiques de son sacrement d'amour.

Dieu serait-il, par hasard, privé du pouvoir de manifester aux hommes sur la terre sa divine présence et son action? Est-ce qu'il ne Lui serait pas loisible de lever ou d'écarter de temps en temps l'un ou l'autre de ces voiles dont Il est, après tout, l'auteur? Ne peut-il point, s'Il le veut, intervenir directement dans les affaires de ce bas monde et se manifester aux hommes? Ce serait une absurdité de le prétendre : ce serait assigner des bornes à la puissance infinie de Dieu ; ce qui reviendrait à la négation de Dieu pure et simple. D'ailleurs, nous avons des preuves positives de l'intervention directe de Dieu dans les affaires du monde. L'his-

toire sainte et la profane, celle de nos jours aussi bien que celle de tous les temps passés, rend témoignage de ce fait que Dieu a une manière à Lui propre de manifester, quand Il le veut, sa présence et son action. Dieu a un signe à Lui, et quand ce signe paraît, les hommes, même les plus stupides ou les plus entêtés, à moins qu'ils ne veuillent absolument nier l'évidence, sont contraints de s'écrier : « Vraiment, le doigt de Dieu est là. *Digitus Dei est hic* (Exod. VIII, 19). Il n'y a pas à s'y tromper, voici le signe authentique de sa présence et de son action. »

Quel est ce signe? C'est le miracle.

Mais, qu'est-ce qu'un miracle? Quelle place le miracle a-t-il dans l'économie générale de la religion? Et surtout, quelle place occupe-t-il dans ce domaine spécial de la religion qui a nom Vie Mystique? Le miracle est-il le tout de la vie

mystique, comme le veulent certains écrivains modernes? ou bien ne s'y rencontre-t-il qu'à titre d'exception et comme quelque chose de purement accidentel?

Il est temps enfin de nous mettre bien en face de cette question : elle n'est pas difficile à résoudre, seulement quelques écrivains semblent avoir pris plaisir à l'obscurcir et l'embrouiller. Je me propose de l'examiner à fond dans ce chapitre et le suivant. Je voudrais mettre en évidence que le miracle n'est pas un élément essentiel de la Mystique, et que, c'est une grave erreur de se servir des deux mots « miracle », « mystique », comme s'ils étaient synonymes. A cette fin je ne puis rien trouver de mieux que de présenter en raccourci dans ce chapitre la doctrine de saint Thomas touchant le miracle, telle qu'il nous l'expose en maints endroits de sa somme théologique.

Et donc : qu'est-ce qu'un miracle?

Un miracle est un événement d'ordre sensible, qui surpasse la capacité de la nature créée et ne peut, par conséquent, avoir que Dieu pour sa cause invisible. C'est un événement merveilleux, dont le propre est d'attirer forcément l'attention des hommes et d'exciter leur admiration. C'est une espèce de signe que Dieu seul peut faire, le signe qu'il mploie pour donner aux hommes la démonstration extraordinaire de quelque chose de surnaturel; comme, par exemple, de ses divins attributs, de sa toute-puissance, de sa justice, de sa miséricorde, de son amour ; ou de quelque mystère de la religion, tel que la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la Gloire du Christ en paradis, sa présence réelle au Très Saint-Sacrement ; ou encore, pour donner un aperçu de l'Eglise triomphante ou de l'Eglise souffrante ou de l'état présent ou de l'avenir de

l'Eglise militante, ou des secrets formidables du monde du péché et de la damnation; ou enfin, pour mettre en lumière, même pendant les jours de sa vie ici-bas, l'étonnante sainteté de quelque serviteur de Dieu, ou bien pour l'accréditer auprès des hommes s'il a quelque mission spéciale à remplir. Tel fut le cas de sainte Catherine de Sienne, chargée providentiellement de ramener les Papes, d'Avignon à Rome ; tel encore celui de sainte Jeanne d'Arc, lorsqu'elle délivra la France du joug de l'Angleterre, pour le plus grand bien des deux pays.

D'après cette description du miracle : que c'est un signe merveilleux que Dieu fait, qui dépasse complètement le pouvoir de la créature et qui est donné aux hommes pour leur enseigner quelque vérité d'ordre surnaturel, il sera facile de décider et utile de faire voir ce qui n'est pas d'ordre miraculeux.

Tout d'abord l'œuvre des six jours de la création ne fut pas un miracle à proprement parler, quoiqu'elle fût opérée directement par Dieu Lui-même, et soit surprenante au-delà de toute expression. La raison en est que la création ne fut pas une exception aux lois de la nature mais leur établissement, et qu'il n'existait encore aucun homme pour en être témoin.

En second lieu, la création directe des millions d'âmes, jour par jour, par Dieu tout-puissant, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, n'est pas non plus un miracle, puisqu'elle échappe au regard de l'homme et se rattache inviolablement aux lois naturelles qui président à la propagation de la race humaine.

Troisièmement, les effets purement spirituels de la grâce sous toutes ses formes, ceux des sacrements, ceux du Saint Sacrifice et de la prière a tous ses

degrés, la justification du pécheur repentant, l'illumination intérieure de l'âme et l'accroissement de ses forces, la transformation du chrétien fervent en Christ, son étonnante élévation graduelle de vertu en vertu jusqu'à ce qu'il atteigne aux sommets les plus vertigineux de la sainteté héroïque : tous ces effets d'ordre purement spirituel ne sont pas des miracles, parceque, en eux-mêmes, ils échappent à l'observation directe des hommes.

Quatrièmement, l'intervention, d'une part, de notre ange gardien et, d'autre part, du démon, dans les affaires de notre âme, n'a rien de miraculeux tant qu'elle ne revêt pas une forme visible ou tangible.

Cinquièmement, les fantasmagories démoniaques ne sont point des miracles, cela est de toute évidence.

Sixièmement, les tours de passe-passe d'habiles prestidigitateurs ou les charla-

taneries sacrilèges de certains escrocs, si inexplicables qu'ils soient aux yeux des simples et des ignorants, ne sont point des miracles.

Septièmement. Ne sont pas miracles non plus, ces phénomènes naturels qui se produisent rarement, dont la cause peut nous être cachée, tels que les éclipses soit de soleil soit de lune, l'aurore boréale, les comètes, les étoiles filantes et phénomènes semblables, qui ont le privilège d'exciter vivement l'étonnement, surtout des personnes non instruites.

Huitièmement enfin, quoique beaucoup des extases des grands serviteurs de Dieu soient de vrais miracles, il faut cependant reconnaître que quelques-unes peuvent n'être que des résultats purement naturels des merveilles surnaturelles qui se passent en eux, comme nous aurons l'occasion de l'expliquer dans la suite de cet ouvrage.

Pour ce qui est des degrés dans le miracle, il y en a trois : le plus bas, le moyen et le plus sublime. Le plus bas consiste *dans la manière* dont un événement se produit, comme par exemple, lorsqu'une personne malade recouvre la plénitude de la santé en un instant, comme nous le voyons pour la belle-mère de saint Pierre, en saint Mathieu (chapitre VIII, verset 15); ou quand une conversion de l'état d'incrédulité et de péché grave à celui de la sainteté, se fait comme pour saint Paul, en un instant, supprimant toutes les étapes successives intermédiaires. Le degré moyen dans l'ordre du miracle c'est celui qui s'opère *dans la personne* comme par exemple lorsqu'un homme mort est rappelé à la vie ; ou qu'un aveugle-né reçoit la vue.

Le plus sublime degré du miraculeux c'est ce qu'on appelle *le miracle de toute la substance,* c'est-à-dire lorsque l'évé-

nement dépasse complètement le pouvoir de tout agent créé. Tel fut le miracle de faire rétrograder de plusieurs degrés l'ombre sur le cadran solaire d'Ezéchias (IV, Rois, xx, 11) ; ou bien encore lorsque deux corps occupent ensemble le même espace comme ce fut le cas au moment de la naissance virginale de Notre-Seigneur, et de nouveau, au moment où il sortit du tombeau sans que la pierre de l'orifice en fût enlevée, au moment également où il pénétra dans la chambre des Apôtres, les portes restant closes ; comme ce sera le cas aussi de tous les prédestinés après la résurrection : toutes les fois que leurs corps glorieux rencontreront un obstacle matériel à la liberté de leurs mouvements, ils passeront à travers avec la même facilité que le rayon de lumière au travers du plus pur cristal.

Tous les miracles ne sont point publics.

Quelques-uns s'opèrent secrètement, en sorte que celui qui est l'objet d'une intervention miraculeuse est le seul à être informé du fait et à pouvoir en rendre témoignage. Quelques-uns des miracles secrets sont articles de foi : tel est entre autres, celui de la conception et de la naissance virginales de Notre-Seigneur. Quant à ceux qui furent opérés précisément en vue de l'établissement ou de la confirmation de la foi, ils sont nécessairement opérés au grand jour : tels furent les miracles faits par Notre-Seigneur pendant les trois ans de sa vie apostolique, comme aussi ceux qui furent accomplis dans l'Ancien Testament en faveur du peuple de Dieu, enfin ceux des Apôtres, des premiers chrétiens, des martyrs et des grands saints de tous les âges, parce qu'ils sont faits en vue d'établir ou de consolider la religion.

Quoique le don des miracles appar-

tienne à cette espèce de grâces que l'on appelle gratuites, *gratis datae,* et qui ne doivent pas être confondues avec la grâce sanctifiante ou *gratum faciens,* néanmoins certaines dispositions intérieures, telles que la foi vive, soit dans celui qui fait le miracle, soit dans celui qui en est l'objet, la persévérance dans la prière et le jeûne, une exquise pureté, un esprit héroïque de mortification, contribuent grandement à l'accomplissement des miracles, comme Notre-Seigneur a eu soin de le proclamer en diverses occasions dans son Evangile.

Excepté pour la personne de Notre-Seigneur, dont la très sainte Ame possédait en elle-même la plénitude du don des miracles pour le communiquer aux hommes selon sa sainte volonté, ceux qui en sont favorisés n'en ont point la possession habituelle mais seulement passagère.

A quelle sorte d'opérations de Dieu convient-il de ramener le miracle? Tout simplement à son intervention naturelle. Dieu suspend les lois de la nature par la même puissance par laquelle il les a établies. Il se sert à cette fin du ministère des anges, tout comme il s'en sert pour le gouvernement de l'univers matériel. *Les purs esprits ne sont-il pas tous ses serviteurs, employés pour le bien de ceux qui sont destinés à recevoir l'héritage du salut?* (Heb., I, 14.)

Presque innombrables sont les diverses espèces de miracles qui ont été faits par la puissance de Dieu à travers tous les siècles : miracles dans le firmament, sur la terre, sur la mer, sur la personne des hommes, sur les bêtes, les plantes, les objets inanimés, les éléments, dans tous les coins de l'univers matériel : comme cela convenait pour démontrer le pouvoir absolu de Dieu sur toutes les œuvres de

ses mains. Nous allons passer en revue rapidement ceux qui sont les plus communs.

La puissance merveilleuse sur la nature, soit animée soit inanimée accordée à certains hommes, comme Moïse, Elie, Elisée, Notre-Seigneur, ses apôtres et certains saints privilégiés. Le don des langues, des guérisons, de chasser les démons des corps des possédés, de prophétie, de lire les pensées des hommes et les secrets des consciences ; voir Dieu sous forme humaine face-à-face, comme cela fut donné à Adam, à Abraham et à Moïse ; ou bien, après la résurrection de Notre-Seigneur, le voir dans quelque incident de sa vie mortelle ou de sa passion, ou encore le voir dans sa gloire, ou dans son Saint-Sacrement ; de même, voir les saints dans la gloire, ou les saintes âmes du Purgatoire, ou bien les anges ou les démons sous formes corporelles, et con-

verser avec eux. La constance inébranlable des martyrs au milieu des plus horribles tourments. Certaines maladies extraordinaires de quelques saints, comme par exemple, sainte Lidwine de Schiedam. Passer un temps considérable sans aucune espèce de nourriture ou bien sans autre nourriture que la Sainte-Eucharistie. Recevoir les saints stigmates ou encore la Couronne d'Epines soit d'une manière invisible soit d'une manière visible, s'élever et être soutenu sans appui dans les airs, ou transporté instantanément à d'énormes distances, ou se trouver en deux endroits à la fois, que le fait soit réel ou seulement apparent. Visions, révélations, locutions perçues par les sens ou purement intellectuelles, ravissements extraordinaires ou autres phénomènes semblables qui se rencontrent dans les vies des Saints. Tels sont quelques-uns des miracles les plus communs.

Les règles pour reconnaître les miracles authentiques, de ceux qui ne sont qu'apparents ou qui sont contrefaits, seront données dans un des volumes suivants, quand nous aurons à traiter du *Discernement des Esprits*. Qu'il suffise pour le moment de proclamer que l'Eglise est le juge suprême infaillible de l'authenticité des miracles, parce qu'elle a reçu de Notre-Seigneur, en même temps que son Saint Esprit, la plénitude d'autorité pour enseigner et la promesse de sa propre assistance personnelle : *Voici*, dit-il à ses Apôtres au jour de son Ascension, *que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde* (Mat., XXVIII, 20).

CHAPITRE II

MIRACLE ET MYSTIQUE

Il est difficile d'imaginer une plus grande confusion d'esprit que celle qui a conduit certains écrivains catholiques à faire du mot Mystique le synonyme de Miracle.

Que l'on compare les deux idées : il saute aux yeux qu'elles sont la contradiction l'une de l'autre. L'essence de l'expérience mystique consiste dans sa pure spiritualité et la manière secrète dont elle se passe. Or, tant que Dieu est appréhendé ou perçu ainsi secrètement au fond de son cœur, par l'âme aimante, il n'y a point de miracle, parce que c'est un fait

d'ordre purement spirituel ; mais si la vision de Dieu revêt des conditions d'ordre sensible, ou bien si un message bien distinct est donné au mystique, soit en paroles articulées, soit par une impression purement intellectuelle, ou bien s'il se produit visiblement quelque signe extraordinaire et d'ordre sensible de ce qui se passe entre Dieu et son serviteur fidèle, alors nous sommes en plein dans le miracle.

Il est permis de croire que si tous les chrétiens vivaient leur vie chrétienne dans sa plénitude, c'est-à-dire s'ils étaient tout simplement des mystiques, des hommes qui suivent la grâce de Dieu jusqu'au bout, ils seraient tous plus ou moins favorisés, à un temps ou à un autre de leur pèlerinage, en public ou en secret, plus souvent en secret, de quelque communication miraculeuse de la part de Dieu. Je suis persuadé que toutes les fois que Dieu

trouve une âme vraiment fidèle et généreuse, Il ne peut se retenir : Il est comme contraint, par l'impétuosité de son amour, de lever devant cette âme un coin du voile, et de donner à son serviteur ne fût-ce qu'un coup d'œil passager sur les choses du ciel, ou bien de lui faire goûter de temps en temps, quelques-unes de ces délices surnaturelles qui sont cause que l'âme se fond de tendresse comme entre les bras de son divin Epoux.

Peut-être bien que ce qu'il y a d'étonnant, ce n'est pas tant que cela arrive de temps en temps, comme en témoigne la vie des saints, mais que même pour les saints ce ne soit là que l'exception et non la règle. N'est-il pas surprenant en effet, que la présence surnaturelle du Dieu d'amour dans une âme qui lui est tout ouverte et livrée, ne se trahisse pas plus souvent par des effets merveilleux? et que le chrétien fervent, ce vrai enfant de

Dieu, ce Dieu en miniature, traverse la vie sans paraître en aucune façon, se distinguer au point de vue physique, des autres hommes qui sont esclaves de la négligence ou du péché ou de l'infidélité? Cependant, il y a à cela de bonnes raisons. Servons-nous d'une comparaison pour le faire comprendre.

Il est bien évident que pendant la vie mortelle de Notre-Seigneur, il n'était pas à propos que la gloire de son union hypostatique éclatât ouvertement et habituellement, sur son visage, aux yeux de tous. Cela aurait contrarié le plan divin pour l'accomplissement de notre rédemption, rendu la Passion impossible, et arraché aux contemporains de Notre-Seigneur, par une sorte de violence morale, l'hommage qu'ils ne devaient lui donner que de leur propre mouvement. Néanmoins, pendant tout ce temps-là même, la gloire divine revenait de plein

droit à la très sainte humanité ; et ce fut sans doute pour affirmer cette vérité qu'eut lieu l'incident de la transfiguration. La transfiguration fut-elle un miracle? Ce fut bien plutôt la suspension passagère d'un miracle qui dura toute la vie de Notre-Seigneur. Ce fut par miracle que la gloire divine fut empêchée de rayonner de la personne de Notre-Seigneur, pendant tout le temps qui s'écoula depuis l'instant de sa naissance virginale jusqu'à celui de sa mise au tombeau. La transfiguration ne fut qu'une interruption très courte de ce long miracle.

Or il y a ici un rapprochement à faire entre le fervent chrétien et son divin Maître. Il est de toute évidence qu'il ne serait pas à désirer que pendant le temps de leur vie mortelle, la gloire essentielle de l'union mystique des saints avec Dieu éclatât continuellement aux yeux des hommes par des phénomènes miraculeux

tels que visions, révélations, don de prophétie, de guérisons, empire sur la nature. Cela constituerait un grand obstacle aux conditions nécessaires de cette vie d'épreuve, pendant laquelle il nous faut nous avancer vers le ciel à la seule lumière de la foi. Ce serait décerner à la sainteté une récompense terrestre, ce qui pourrait porter atteinte à la pureté d'intention du serviteur de Dieu, enlever le mérite de notre foi, et mettre en danger la solidité de tout l'ordre surnaturel ici-bas. Cela projetterait un tel rayonnement de gloire autour de l'Eglise, que les hommes viendraient à elle non plus de leur propre mouvement, mais comme contraints par une espèce de violence morale. Et dans l'intérieur de l'Eglise, cela aurait le très grave inconvénient de faire connaître, non seulement ceux de ses enfants qui sont mystiques, mais aussi, par contraste, ceux qui ne le sont pas. Ce

serait publier ouvertement à tout le monde le secret des consciences, puisque l'on aurait sous la main le moyen de connaître infailliblement les saints et par conséquent aussi de savoir qui sont les pécheurs. De plus, cela rendrait la vie des saints sur la terre insupportable : ils seraient partout suivis d'une foule de gens désireux de voir des miracles et qui ne cesseraient de les importuner pour en obtenir. Enfin, le don ininterrompu de visions et de révélations rendrait la vie des saints sur la terre insupportable à un point de vue tout particulier : la joie ineffable que leur causeraient les visions célestes serait naturellement suivie d'une réaction de tristesse, d'une intensité qui serait en proportion de l'éclat de ces visions. Après avoir vu et goûté les délices du paradis, il leur serait indiciblement triste de se trouver forcés de vivre encore dans notre monde de péché, au milieu de

personnes qui n'ont nul amour pour Dieu.

De tout cela il s'ensuit clairement que nous devons considérer comme une des lois les plus certaines de l'économie générale de la grâce, que pour les saints aussi bien que pour l'Église ici-bas et pour le monde entier, les phénomènes miraculeux sont l'exception et non pas la règle.

Après tout ce que nous venons de dire, n'est-il pas évident, que ces écrivains modernes qui nous parlent d'états mystiques et qui, par là, veulent dire des états extraordinaires et miraculeux, se rendent coupables d'un véritable abus de langage? Voici quels sont les divers états mystiques : d'abord celui des *Commençants*, qu'on appelle aussi la Voie de la Pureté ; deuxièmement celui des *Avancés* ou la Voie Illuminative ; enfin des *Parfaits*, ou la Voie Unitive. Il n'y en a pas d'autres ; et ces trois états sont respective-

ment mystiques, indépendamment de la présence ou de l'absence de quelque élément miraculeux que ce soit. S'il arrive que certains phénomènes miraculeux y soient, à l'occasion, surajoutés, c'est là chose absolument accidentelle, qui se distingue nettement de l'état mystique et qu'il ne faudrait pas confondre avec lui.

Il peut bien arriver que quelques miracles soient la manifestation extérieure de l'état mystique, mais ils ne sont pas cet état mystique lui-même et ils n'y sont pas essentiels ; ils ne sont qu'une espèce de produit supplémentaire qui lui sert d'ornement, comme le lierre sur les murs d'un beau château ou sur le tronc rugueux d'un chêne. Ce n'est pas en vertu de quelques miracles, opérés en leur faveur ou par leur ministère, que les saints sont des mystiques ; au contraire c'est précisément parce qu'ils sont mystiques qu'il leur arrive quelquefois des phé-

nomènes miraculeux. Les saints sont mystiques d'abord et avant tout ; et pour quelques-uns d'entre eux, à un moment donné de leur vie, Dieu, librement et en vue de quelque fin digne de sa sagesse, surajoute pour eux, à la mesure ordinaire de la vie mystique commune, le don des miracles. Cela ne tire pas à conséquence. Notre-Seigneur a proclamé que la sainteté de Jean-Baptiste n'a été surpassée par aucun homme (Mat., XI, II), et cependant nous trouvons dans saint Jean (chapitre X, 41), le témoignage populaire des Juifs attestant que Jean-Baptiste ne fit point de miracle.

De fait, on peut très bien être mystique sans l'addition du miracle, comme aussi d'autre part, il peut arriver que sans être mystique le moins du monde, on reçoive de Dieu, pour des fins dignes de sa sagesse, le don des miracles ou que l'on devienne l'objet de quelqu'interven-

tion miraculeuse. Ainsi les Pères de l'Eglise s'accordent à reconnaître, d'après le texte des Evangiles, que Judas, tout comme les autres apôtres, fit des miracles, guérit les malades, chassa les démons des corps possédés. Ainsi encore, à Lourdes, parmi le grand nombre de personnes qui ont été guéries miraculeusement, il s'est trouvé de tout petits enfants, des adultes en état de péché et des infidèles déclarés. On trouve aussi du lierre sur les murs croûlants, et quoiqu'il leur serve d'ornement ainsi qu'au paysage environnant, il n'est pas un garant de leur solidité.

CHAPITRE III

LES DEUX DÉFINITIONS CONTRADICTOIRES DE LA MYSTIQUE

Arrivés à ce point de notre étude sur la Mystique, nous nous trouvons en face de ses deux définitions contradictoires : d'une part, la définition moderne, qui restreint la mystique aux seuls manifestations extraordinaires et miraculeuses ; définition très en faveur aujourd'hui parmi un grand nombre d'écrivains tant catholiques qu'hérétiques ou incroyants ; et d'autre part, la définition large, la vraie définition traditionnelle catholique, laquelle fait consister essentiellement la mystique dans le secret commerce

d'amour qui s'établit entre l'âme fervente et Dieu.

Nous pourrions nommer une multitude de témoins qui déposent en faveur de notre thèse, que la vraie définition traditionnelle catholique de la Mystique, c'est celle qui fait de la vie mystique purement et simplement la vie d'union d'amour actif avec Dieu. Contentons-nous pour le moment d'en citer quelques-uns. La *Théologie mystique* et autres traités de Denis l'Aréopagite ; *l'Echelle du Paradis* de saint Jean Climaque ; le traité *De la Quantité de l'Ame,* l'Epître sur *La Vision de Dieu* et autres ouvrages de saint Augustin ; les *Conférences* de Cassien ; *La Règle* de saint Benoît ; les *Morales* de saint Grégoire-le-Grand ; les œuvres mystiques de Hugue et de Richard de saint Victor ; le traité d'Albert-le-Grand *De adhaerendo Deo;* la seconde partie de la *Somme Théologique* de saint Thomas

d'Aquin ; la *Vigne mystique* attribuée à saint Bonaventure ; *L'Imitation de Jésus-Christ ;* les nombreux et savoureux traités, hélas ajourd'hui à peine connus, de Jean Gerson sur la vie mystique ; la *Via compendii ad Deum,* du Cardinal Bona ; les *Exercices Spirituels* de l'Abbé du Monserrat, Cisnéros ; les célèbres *Exercices* de saint Ignace de Loyola ; le traité de l'*Amour de Dieu* de saint François de Sales ; les ouvrages profonds et lumineux de saint Jean de la Croix ; les traités sur la vie spirituelle de Blosius : tous ces ouvrages et des centaines d'autres (chacun desquels est, à sa manière, une introduction pratique à la vie mystique) tous ces ouvrages, dis-je, ne font pas du tout mention des manifestations miraculeuses comme étant une partie essentielle de la vie mystique. Il est vrai qu'un écrivain contemporain de grand renom nous assure que : « *L'Imitation de Jésus-*

Christ n'est pas un livre mystique. » Ah bien, par exemple ! Peut-être que bientôt nous apprendrons que les Epîtres de saint Paul, voire les quatre Evangiles, ne sont point des livres mystiques. Le Sermon sur la Montagne n'obtiendra pas le titre de mystique : en effet, dans cette *Charte du Christianisme* il n'est fait aucune mention des états miraculeux ou des phénomènes miraculeux. On n'y lit que des paroles comme celles-ci : « *Bienheureux les pauvres en esprit... ceux qui ont le cœur pur... ceux qui souffrent persécution... Si ton œil droit te tourne à scandale, arrache-le et jette-le loin de toi... Que votre discours soit : Oui, oui ! Non, non !... Aimez vos ennemis, afin que vous soyez les vrais enfants de votre Père qui est dans les Cieux.*

Il y a un saint du Moyen-Age dont la taille comme mystique s'élève au-dessus de tous les autres ; saint Bernard.

Ecoutons ce maître si fameux et si universellement apprécié. Quel est à ses yeux l'essentiel de la vie mystique? A ses yeux, la seule chose qui importe, dans tout le détail de la vie spirituelle, c'est l'union d'amour avec Dieu ; il ne fait nulle mention de manifestations miraculeuses dont serait favorisée l'âme aimante, épouse du Christ. Lisez ses sermons sur le *Cantique des Cantiques*, et toutes ses autres œuvres et ses lettres et vous vous convaincrez que, pour lui, la vie mystique consiste, purement et simplement, dans le commerce d'amour entre l'âme et Dieu, dans le secret de son cœur. Voilà donc un grand maître de l'art de la vie spirituelle, et chose à remarquer, l'un des plus favorisés du don des miracles, qui rend à l'idée de la vie mystique sa signification traditionnelle, la seule d'ailleurs qui soit vraie et légitime.

On se rendra compte du mal qu'a fait

l'idée moderne de la mystique, si l'on veut bien remarquer la tendance qu'elle a à nous faire perdre de vue la valeur réelle des dons de Dieu les plus merveilleux, lesquels ne sont pas du tout les extraordinaires et les miraculeux, mais au contraire ceux qui sont communs à tous les chrétiens. Les meilleurs dons de Dieu, si seulement nous savions les apprécier à leur juste valeur, ce sont le Baptême, la Confirmation, la Pénitence, la Sainte Communion, le Saint Sacrifice de la Messe, la Présence réelle de Jésus jour et nuit dans nos Eglises. Nul autre don de Dieu fait aux hommes sur la terre ne saurait entrer en comparaison avec ceux-là.

L'idée moderne de la Mystique a de plus la dangereuse tendance à faire désirer à certains chrétiens superficiels, les faveurs extraordinaires, non pour le bien spirituel qui peut s'y trouver, mais seu-

lement pour leur éclat extérieur, pour jouir de l'admiration des hommes que ces sortes de manifestations sont de nature à attirer. Cela a aussi, de temps en temps, donné occasion à de misérables imposteurs d'exploiter la crédulité populaire, par des miracles prétendus et des comédies sacrilèges.

Comprenons bien une fois pour toutes, que ce qu'il y a de plus grand et de plus admirable dans les grands serviteurs de Dieu, ce ne sont pas ni leurs visions, ni leurs révélations, ni leurs extases, ni les stigmates, ni le don des miracles, mais leur union à Dieu ; oui, cette union qui leur était commune avec nous tous ; leur union à Jésus-Christ par le Baptême et la Confirmation, leur enrôlement comme soldats de Jésus-Christ; et s'ils étaient prêtres, l'honneur transcendant de participer au Sacerdoce éternel de Notre-Seigneur; et, qu'ils fussent prêtres ou laïques, le

merveilleux privilège de manger la chair du Christ, de boire son Sang dans la sainte Communion. Où donc alors est la différence entre les saints et nous? Elle est en ceci, que les saints savent coopérer à la grâce des sacrements et leur faire rendre des fruits de sainteté, tandis que nous ne le faisons pas.

Vraiment j'ai peine à retenir un sourire lorsque je lis, aux premières pages de certains traités, qu'ils ont été composés « pour la direction des personnes favorisés de grâces extraordinaires et miraculeuses ». Ces écrivains me semblent adopter une méthode contraire à celle du Bon Pasteur. Ils ne laissent pas sur la montagne les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, pour courir après celle qui s'est égarée et la ramener au bercail ; ils semblent bien plutôt abandonner à leur malheureux sort le grand nombre des brebis errantes, l'énorme quantité des

chrétiens tièdes et négligent qu'il faudrait ramener aux pâturages de la vie mystique toute pure et toute simple, laquelle n'est pas seulement instituée pour un petit nombre mais pour tous : la vie de la foi, des sacrements reçus avec ferveur, des vertus théologales, des sept Dons du Saint-Esprit, des Béatitudes évangéliques; la vie d'oraison non miraculeuse, de contemplation non miraculeuse et de bonnes œuvres. Ils se fatiguent inutilement à vouloir établir des règles de direction pour un petit nombre d'âmes, conduites par le Saint-Esprit dans les voies miraculeuses, qu'ils ne rencontreront probablement jamais, qui ne liront jamais leur livre et qui, à vrai dire, n'en ont pas besoin ; car les règles de direction des âmes favorisées miraculeusement sont les mêmes que celles des autres. On serait tenté de crier à ces écrivains : Mes amis, *Aemulamini charismata me-*

liora : vous employeriez votre temps plus utilement à enseigner l'amour de Dieu aux âmes tièdes.

Est-il besoin d'ajouter que les saints n'ont jamais désiré les faveurs extraordinaires de Dieu? Ils les redoutent plutôt, car ils savent bien que la voie la plus sûre est celle où il n'y pas danger d'illusion, la voie commune, sans intervention de miracle, où le chrétien marche en foi sous la ferme direction commune de notre Mère la Sainte Eglise. Ils savent que des révélations particulières quoique elles puissent, il est vrai, venir de Dieu, pourraient bien aussi venir d'une tout autre espèce d'esprit, soit du démon, soit des hallucinations de l'esprit propre; et que, alors même qu'elles *émanent* authentiquement de Dieu, une révélation particulière est sujette à subir des distortions ou exagérations, par suite du travail inconscient de

l'esprit et de l'imagination de celui qui la reçoit : tant est difficile l'élimination de ce subtil élément personnel. Aussi l'Eglise use-t-elle d'une extrême réserve lorsqu'il s'agit de recevoir et d'approuver les visions et révélations, même les plus authentiques, accordées aux plus grands serviteurs de Dieu, dont ils n'ont rendu compte à leurs confesseurs ou à leurs supérieurs que forcés par l'obéissance ou sous le mouvement irrésistible du Saint-Esprit. Quant aux saints eux-mêmes, ils se soumettent avec une simplicité absolument enfantine, à la direction de leurs supérieurs, alors même que ces directions sont contraires à leurs révélations, bien persuadés que l'obéissance est plus agréable à Dieu que les sacrifices. Qui ne se rappelle à ce propos l'exemple que la grande sainte Thérèse a laissé.

Avant de quitter cette discussion sur le

mérite comparé des deux définitions contradictoires de la Mystique : l'une large et traditionnelle, l'autre moderne et étroite, il peut ne pas être inutile d'attirer en dernier lieu, l'attention du lecteur, sur ce que l'on pourrait appeler le point de vue logique de la question. Dans son ouvrage intitulé *La Doctrine du Développement,* au chapitre 1 de la 3e section, le Cardinal Newman signale plusieurs signes caractéristiques auxquels on distinguera le développement légitime d'une idée, de ce qui n'en serait qu'une corruption. Dans un développement naturel et sain d'une idée, on trouvera toujours les marques suivantes :

I. Préservation de la physionomie de l'idée ;

II. Enchaînement des principes ;

III. Puissance d'assimilation ;

IV. Pressentiment du développement;

V. Suite logique ;

VI. Additions conservatrices.

VII. Continuité soutenue.

Maintenant, nous raisonnons ainsi : il est certain que l'idée de la Mystique dans l'Eglise catholique, jusqu'au XVIe siècle, a toujours été celle d'un commerce d'amour entre le chrétien et Dieu. Peut-on soutenir que l'idée moderne remplace avantageusement l'idée primitive traditionnelle? ou qu'elle procède par voie de développement légitime de l'idée primitive traditionnelle? Si l'on appliquait l'une après l'ature les sept marques signalées par Newman, à la notion moderne de la Mystique, celle-ci n'apparaîtrait-elle pas comme une déviation et une corruption de l'idée traditionnelle? On pourrait écrire un volume en preuve de cette assertion : qu'il suffise toutefois de signaler cette ligne de raisonnements à l'attention des studieux de la philosophie et de la théologie. A l'exploiter à fond ils trouveraient

une ample récompense de leurs fatigues.

Le but du présent volume est tout différent. Nous ne touchons à la controverse que dans les limites de la plus absolue nécessité. Ce que je désire par-dessus tout c'est d'établir nettement les termes de la notion traditionnelle; de la formuler sans équivoque ; de la montrer, en la tournant et retournant, sous toutes ses faces; de la mettre en pleine lumière; de la laisser plaider pour elle-même. Dans la belle harmonie du développement de cette doctrine, dans son équilibre, sa profondeur, sa solide unité et sa suite logique, il se trouve à mon avis, une force de persuasion à laquelle il sera difficile de résister.

CHAPITRE IV

LA TIÉDEUR EN REGARD DE LA MYSTIQUE

Jusqu'ici nous avons considéré le rôle que jouent d'une part Dieu plein d'amour et d'autre part l'âme fervente, dans l'entreprise en commun de la vie mystique. Il nous faut maintenant pour compléter cette étude, considérer le cas du mauvais serviteur, c'est-à-dire du chrétien qui, plus ou moins ouvertement, se soustrait aux avances pleines d'amour que Dieu lui fait et refuse d'y correspondre.

Il y a comme trois degrés ou trois manières différentes d'être mauvais serviteur, ce sont : d'abord la tiédeur, en second lieu le faux mysticisme, et troisiè-

mement le péché mortel. Comme les ombres dans un tableau, ils nous aideront à mettre dans tout son jour l'idée de la vie mystique et à la saisir nettement. Dès l'abord, ils nous mettent en mesure de proclamer ce qui est essentiellement requis pour faire un mystique, à savoir : 1° *la foi orthodoxe* qui s'oppose au faux mysticisme ; 2° *l'état de grâce* qui s'oppose à tout péché grave ; enfin 3° une *ardente charité* qui est aux antipodes de la tièdeur. Aucun chrétien ne saurait être appelé mystique qui a souffert le naufrage de sa foi, soit par hérésie, soit par infidélité et qui par conséquent se trouve hors de l'Église. Comment pourrait-il revendiquer la familiarité pleine du plus tendre amour avec Dieu? Il n'est même pas de la famille ; il n'est pas encore né à la vie surnaturelle. Quant à l'homme, même s'il est chrétien, qui se trouve en état de péché grave, il est mort spiri-

tuellement : entre lui et Dieu il y a un abîme sur lequel il faudra jeter un pont avant qu'il puisse le franchir et renouer le commerce d'amour avec Dieu. Le cas du chrétien tiède, en soi, n'est pas si désespéré que les deux précédents ; il est cependant bien triste et suffisamment embarrassant, comme nous allons voir.

Qu'est-ce donc que la tiédeur?

Nous pouvons répondre que c'est un certain état de l'âme chrétienne, que Notre-Seigneur déclare Lui déplaire souverainement : l'état de n'être *ni chaud ni froid,* ni grandement criminel ni fervent le moins du monde.

Un chrétien dans cet état donne des nausées à Notre-Seigneur. C'est Lui qui nous le dit : « *Je connais tes œuvres : tu n'es ni chaud ni froid ; plût à Dieu que tu fusses ou chaud ou froid; comme tu n'es ni l'un ni l'autre, je vais me mettre à te vomir.* » (Apoc. III, 15-16.)

Le chrétien tiède ne fait pour Dieu que le moins possible. Il n'a pas le goût des choses surnaturelles. Le temps donné aux exercices du culte lui pèse. Ses confessions, ses communions, son assistance aux offices du dimanche, ses prières sur semaine, tout cela est réduit au minimum; tout cela l'ennuie. Son cœur n'y est pas. Sans peut-être qu'il se l'avoue, son adoration va en secret vers toutes les idoles du monde. Il a tenté un compromis : il a voulu comme dit Notre-Seigneur dans l'Évangile *servir deux maîtres ;* cela ne lui a pas réussi. Alors il s'est mis à prendre hardiment l'attitude intérieure et même extérieure du mondain; il fait siennes les fausses maximes du siècle, il les répète avec conviction.

C'est à peine si l'on pourrait dire qu'il veut éviter le péché mortel : ce qu'il veut éviter c'est tout simplement la damnation. Le péché mortel en soi ne lui fait

pas peur, mais il voudrait bien ne pas tomber en enfer. Sa foi lui sert encore jusque-là. A-t-il conservé la sainte espérance? On peut sans doute affirmer qu'il a encore une espèce d'espoir présomptueux d'arriver au ciel, d'une manière ou d'une autre, après un temps plus ou moins long ; mais aucun désir ardent de le gagner bientôt ne fait battre son cœur, et s'il lui était loisible d'en ajourner indéfiniment la date et de rester ici-bas, il préfèrerait cela de beaucoup. A-t-il encore la charité? Il en a sans doute une étincelle, juste assez pour être encore en état de grâce : mais cette étincelle est invisible, ensevelie sous un monceau de cendres, menaçant de s'éteindre tout à fait, peut-être pour toujours.

La tiédeur est à mi-chemin entre la vie mystique et son antithèse absolue, la vie dans l'état de péché mortel. Pour le chrétien qui ne se range pas résolûment

du côté de la vie mystique, son état de grâce est d'une possession bien précaire, et, il n'est pas surprenant qu'il tombe de temps en temps dans le péché mortel. Cela lui arrive à l'occasion; mais comme il trouve le moyen, vaille que vaille, d'en sortir par l'attrition et le sacrement de pénitence, ces chutes répétées ne lui causent aucune alarme.

Le chrétien tiède est content de lui-même. Il est bien décidé à rester comme il est. C'est même cette complaisance en lui-même, malgré les imperfections les plus énormes et les plus alarmantes, et cette ferme résolution de ne pas se corriger, qui forment les deux traits caractéristiques du chrétien tiède. Ecoutez Notre-Seigneur s'adressant à lui : « *Tu dis : Je suis riche et dans l'opulence ; je n'ai besoin de rien ; et tu ne sais pas que tu es pauvre, indigent, misérable, aveugle et nu. Je te conseille d'acheter de moi de*

l'or purifié au creuset, afin que tu puisses devenir riche, orné de blancs vêtements qui cachent aux regards la honte de ta nudité ; et d'oindre tes yeux d'un collyre afin que tu puisses y voir. » (Apoc. III, 17-18.) Mais l'homme tiède n'écoute pas cette semonce. Il est parfaitement content de lui-même. Il se repaît d'illusions et se persuade que tout finira bien par s'arranger ; comme les vierges folles de la parabole, jusqu'au moment où le cri se fit entendre au milieu de la nuit : *Voici l'Époux, sortez à sa rencontre !* » Matth., XXV, 6.) Alors aussi, comme les vierges folles, le chrétien tiède est saisi d'un subit émoi ; l'esprit troublé, il regarde à droite et à gauche, pour trouver quelqu'un qui le rassure et qui l'aide. C'est certainement à de telles âmes que s'adresse la redoutable menace de Notre-Seigneur dans l'Évangile. Quand cet insensé viendra frapper à la porte du ciel, il obtien-

dra pour toute réponse. *En vérité, je ne vous connais pas.*

Voici que je suis à votre porte et j'y frappe, disait Notre-Seigneur, parlant encore du tiède : *Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi.* (Apoc., III, 20.) Nous avons ici en peu de paroles une touchante invitation à la vie mystique et une description de cette vie, mais le chrétien tiède n'en veut pas. Il fait la sourde oreille, il ne veut pas entendre le bruit que fait à la porte de son cœur son Sauveur ,l'amant passionné de son âme. Il va le laisser là.

Une comparaison familière peut nous aider à mettre dans tout son jour l'attitude négative du chrétien tiède vis-à-vis de Dieu. Si l'on plonge dans l'océan une bouteille vide et débouchée, l'eau de mer se précipite aussitôt dedans et la remplit complètement. Mais supposez qu'au lieu

d'être débouchée cette bouteille vide soit fermée hermétiquement, alors ce sera en vain que toute l'eau de la mer la pressera de toute part. Cette chose de rien défie pour ainsi dire, et déjoue la force entière de l'immense océan. La bouteille hermétiquement fermée pourra bien être emportée dans les courants sous-marins, ou lancée à la crête des vagues, ou enfin brisée contre les rochers et mise en pièces : mais tant qu'elle restera fermée hermétiquement, elle restera également vide. Voilà l'image de l'âme du chrétien en état de tiédeur.

Tout chrétien se trouve plongé, corps et âme, dans l'océan infini de l'amour que Dieu est ; dans l'ordre divin surnaturel. S'il est vide de lui-même et de toute affection déréglée, il sera rempli selon toute l'étendue de sa capacité par l'élément divin. Alors il devient une forme de Dieu : tout mystique est en lui-même une forme

de Dieu. (Le mot n'est pas de moi, on le rencontre dans beaucoup de traités de la vie spirituelle, particulièrement dans ceux de Ruysbroeck et aussi dans le traité *Des vertus Chrétiennes* de Mgr Gay.) Mais s'il arrive que le chrétien se ferme à l'invasion divine, par le bouchon de la vaine complaisance en lui-même, ou se remplisse de l'amour désordonné des créatures, l'élément divin reste forcément en dehors de lui.

Par moments il semble qu'il serait plus facile à Dieu de briser et anéantir cet être humain, le chrétien tiède, que de mettre fin à son entêtement, et lui persuader de s'ouvrir pour recevoir les avances du divin amour. Il répugne à la Bonté infinie de donner pour fin à son acte l'anéantissement de son propre ouvrage. Dien n'a pas créé l'homme à son image et à sa ressemblance pour ensuite le détruire. Ce qu'il a créé par amour et à cette fin de

partager son propre bonheur doit subsister à tout jamais. L'immense océan de l'amour que Dieu est, presse donc de toute part ce chétif vase pour le remplir de sa sainteté et de son bonheur ; mais il arrivera un moment où l'amour même de Dieu mis au défi et outrageusement rebuté, forcera Dieu à rejeter ce vase qui ne veut pas se laisser employer aux fins de l'amour ; Il le rejettera sur la rive éternelle, dans cette plage immense et désolée qui s'appelle l'enfer de la damnation.

Quel consolant contraste nous offre la délicatesse timorée de toutes les âmes de bonne volonté, comparée à la dureté de cœur du chrétien tiède. Ces belles âmes, dès qu'elles entendent mentionner la tiédeur, se prennent à craindre que tout ce que l'on dit ne s'applique à elles-mêmes : or cette disposition est la meilleure preuve qu'il n'en est pas ainsi. Elles fouillent tous les recoins de leur cœur, et elles se

trouvent remplies d'imperfections. Demandez à une telle personne : Mais aimez-vous vos imperfections? Est-ce votre désir de les garder précieusement? — Ah! certes non, répondra-t-elle ; je les déteste, je leur fais une guerre à outrance, mais malgré tout elles reviennent. — S'il en est ainsi, consolez-vous, mon ami : le seul fait que vous luttez contre vos imperfections, quelle que soit d'ailleurs la mesure de succès que vous obteniez, prouve que vous n'êtes pas esclave de la tiédeur.

Ne nous lassons pas de le répéter, ce qui caractérise la tiédeur ce n'est pas que l'on ait des imperfections, mais c'est que l'on ne veuille pas s'en corriger. Même des âmes ferventes peuvent se trouver nanties d'un joli lot d'imperfections. Avant d'atteindre à la sainteté, avant même d'avoir gravi les échelons du milieu, alors même que l'on n'est encore qu'un conscrit tout frais enrôlé, un com-

mençant; au sortir du bouge d'une vie impure et de l'esclavage du péché, on peut réellement être un mystique : pour cela il n'y a qu'à être fervent et plein de zèle, se mettre à l'œuvre avec un ardent amour, le poursuivre avec un ardent amour, persévérer dans l'ardent amour : au milieu même des imperfections les plus affligeantes on sera un mystique.

Il y a même de bonnes âmes qui sont pour ainsi dire d'éternelles commençantes ; elles semblent absolument incapables de passer au-delà du seuil de la vie mystique ; cependant ce serait une erreur de les ranger parmi les tièdes. Il peut ne pas être facile de trouver le point de leur difficulté ; quelquefois c'est leur directeur qui est à blâmer. Mais ce fait qu'elles ont le courage de recommencer sans cesse l'entreprise spirituelle, démontre qu'elles sont âmes de bonne volonté. Elles n'ont qu'à continuer. Du moins en paradis, si-

non pendant leur vie mortelle, Notre-Seigneur leur donnera une très belle couronne comme récompense de leur dur labeur.

Il n'est pas rare non plus qu'une âme vraiment fervente, pendant qu'elle passe par l'épreuve de l'obscurité spirituelle et de la désolation intérieure, ne prenne son état pour celui de la tièdeur et ne souffre ainsi un surcroît d'affliction. Il faut consoler tendrement une telle âme, l'encourager, l'assurer que tout va bien, et que, au moment voulu de Dieu, elle reverra de nouveau la lumière de sa face bien aimée. En attendant, qu'elle prenne patience : elle gagne beaucoup de mérites pour le ciel. N'est-ce pas pendant les journées les plus sèches et les plus brûlantes de l'été que les blés verts se changent en moissons dorées et que les fruits de l'automne atteignent leur pleine maturité?

Pour résumer ce chapitre, on peut dire

que, de même que la tiédeur est le signe le plus certain de l'absence de vie mystique dans une âme, de même aussi la ferveur d'amour est la marque distinctive de la vie mystique à tous ses degrés, depuis ses tout petits commencements jusqu'à sa consommation dans la sainteté la plus sublime.

CHAPITRE V

PSYCHOLOGIE DU CHRÉTIEN TIÈDE

La racine du mal du chrétien tiède se trouve en ce qu'il se contente *d'être* chrétien, sans *agir* en conséquence. C'est comme si un homme se contentait de végéter sans vouloir faire usage de ses membres et de ses facultés naturelles, sans vouloir se conduire en homme et faire acte d'agent doué de la lumière de la raison et du libre arbitre. Quand un homme a été élevé à l'état surnaturel, on est en droit d'attendre qu'il agisse en conséquence. Dieu veut que le chrétien pense à Dieu souvent et fasse grand cas de Lui, et qu'il s'entretienne avec Lui

tendrement et affectueusement, et qu'il se serve des créatures comme d'escaliers pour s'élever jusque dans la sphère du surnaturel : mais c'est cela précisément que le chrétien tiède s'entête à ne pas vouloir faire.

Il est bien vrai que tous les actes humains du chrétien qui sont bons moralement, sont par eux-mêmes surnaturels et dignes de la récompense éternelle. Ils se trouvent, pour ainsi dire automatiquement, tournés vers le ciel, du fait de l'état de grâce de cet homme. Seulement, c'est à condition qu'il n'introduise pas dans ces actes des éléments étrangers à l'esprit chrétien, tels que, par exemple, un motif indigne, une intention perverse, soit implicite soit explicite. Et voilà précisément la misère de l'homme tiède ; c'est que dans ses actes, l'élément chrétien, la pureté d'intention habituelle et implicite, fait formellement défaut, et il y substitue

l'intention tout à fait expresse de gratifier sa vanité ou sa sensualité. Cela suffit, même sans le désordre formel de péché qui s'y glisse souvent, pour enlever à ces actes toute saveur de sainteté, tout mérite surnaturel.

Toute la substance du chrétien, corps et âme, a été faite une avec Jésus-Christ : c'est comme un arbre qui serait déraciné et enlevé de toutes pièces hors du terrain de la pure nature et transplanté en Dieu. Conçoit-on que les fruits d'un tel arbre ne soient pas tout surnaturels? N'est-ce pas un phénomène déconcertant, une anomalie monstrueuse, lorsque l'arbre est tout divin, depuis sa racine jusqu'à l'extrêmité de ses branches, en passant par le tronc, et cependant ses fruits ne sont pas divins? Comment expliquer cela? Hélas, très facilement ! Dans l'unité substantielle de notre être nous sommes deux. *Le vieil Adam* quoique mortifié

dans le chrétien, n'est pas encore mort ; et lorsqu'il n'est pas vigoureusement maté par la main d'une volonté énergique, aidée de la grâce de Dieu, quand on lui permet de lever de nouveau la tête et de faire ce qu'il veut, alors il devient en nous le rival de l'homme nouveau, Jésus-Christ : il le supplante, il prend en mains le gouvernement de nos facultés et devient le principe de nos actes.

C'est pourquoi les actions de ce chrétien auront une saveur terreuse ; ils perdront toute saveur divine. *Car le vieil Adam est de la terre, terrestre,* et ses inclinations naturelles sont à l'orgueil, à la convoitise, à la luxure, à l'envie, à la gourmandise, à la colère et à la paresse.

Le concile de Trente (Sess. VI, ch. v et vi), déclare que dans l'œuvre de la justification d'une personne adulte, deux activités bien distinctes, celle de la grâce prévenante de Dieu et celle de la bonne

volonté de l'homme, travaillent de concert et s'aident l'une l'autre pour amener l'homme jusqu'à l'illumination de la foi et au baptême. Le sacrement de baptême fait de lui *une nouvelle créature,* l'enfant adoptif de Dieu, le frère de Jésus-Christ, son membre vivant, et le temple animé du Saint-Esprit. Dieu et l'homme ont concourru à ce résultat. Dieu par sa grâce a excité, fortifié, soulevé, soutenu cet homme au-dessus de son être naturel, et l'homme a librement consenti et docilement et activement coopéré à ces effets surnaturels. Maintenant il s'agit que cet heureux concert des deux activités, celle de Dieu d'une part, d'autre part celle de l'homme, ne cesse pas après le baptême ; au contraire, il est désormais plus nécessaire que jamais, car ce n'est pas chose aisée de vivre à la hauteur exigée par l'état de chrétien. Au milieu de ce monde de péché, environné d'ennemis

invisibles, les démons pleins d'astuce et de malice ; portant dans les profondeurs de sa nature, la triple blessure de la concupiscence, comment l'homme pourrait-il sans le secours de Dieu échapper à tous les dangers? Non seulement la grâce surnaturelle lui est nécessaire, mais il la lui faut abondante et surabondante ; ou disons plutôt qu'elle doit-être prise par l'homme abondamment et surabondamment ; car de la part de Dieu la grâce est mise à la disposition de l'âme avec une prodigalité sans bornes. Il y a les sacrements, le trésor des divines Écritures et tous les autres moyens de sanctification qui se trouvent dans l'Église catholique ; pour ne rien dire de l'immense multitude des grâces actuelles les plus diverses, que Dieu fait constamment pleuvoir sur tous les hommes bons et mauvais, sans distinction. Ah ! certes, ce n'est pas Dieu qui est en défaut, mais

c'est l'homme qui trahit en même temps et Dieu et ses propres intérêts les plus vitaux, lorsque, sous l'empire de la tiédeur, il se refuse à faire usage de tout l'amour de Dieu et de toutes les grâces qui sont à sa disposition.

Il faut donc que ces deux activités, celle de Dieu et celle de l'homme, marchent de front, la main dans la main, vivant en bonne harmonie et travaillant de concert pendant tout le temps de la vie du chrétien, s'il veut produire ce merveilleux résultat, la sainteté de la vie mystique. Dieu, pour ce qui est de Lui, désire ardemment faire sa partie. L'homme, d'autre part, est libre, ou bien de coopérer de tout son cœur à ce que Dieu fera pour lui, ou bien de marchander, d'essayer de réduire sa coopération au minimum, ou même de la refuser absolument.

Le chrétien tiède a tout ce qu'il faut,

tout ce que Dieu peut lui donner, pour devenir un mystique. Il a reçu (pour nous servir de la parole de Notre-Seigneur dans l'Évangile) un talent, c'est-à-dire une pièce d'or d'une valeur considérable. Sur une des faces de ce talent est frappée la grâce de la foi orthodoxe, sur l'autre la grâce des divins sacrements. Il devrait à l'aide de ce premier talent en gagner un autre. Il faudrait que par ses efforts personnels, il fît jaillir de sa foi orthodoxe la lumière de la divine contemplation, et de la grâce de ses Sacrements la pratique de toutes les vertus chrétiennes, les trois théologales et les vertus morales infuses. Le chrétien tiède est trop paresseux, ou tout au moins, il n'a pas assez d'amour de Dieu pour faire cela. Son premier talent, il le garde serré dans un linge pour ainsi dire et soigneusement mis de côté ; il ne se donnera pas la peine de gagner le second: et c'est ainsi

que s'explique ce fait qu'il ne devient pas mystique.

On peut quelquefois devenir chrétien par le seul fait de Dieu, sans aucune coopération actuelle de la part de l'intéressé: c'est le cas de ceux qui reçoivent le saint baptême dans leur enfance ; mais on ne devient jamais mystique de cette façon ; Dieu y veut la coopération du chrétien.

Pourquoi vous tenir ainsi tout le jour dans le désœuvrement? demande le père de famille de la parabole à ceux qu'il voulait embaucher pour sa vigne. (Matth., xx, 6.) On ne dit pas qu'ils continuèrent de ne rien faire une fois dans la vigne. Le chrétien tiède, lui, est aussi dans la vigne par l'état de grâce : il a été bel et bien embauché ; mais il ne veut rien faire. En dépit des privilèges qui lui sont départis et des occasions qui lui sont données, il néglige la pratique des vertus, l'exercice de la prière, la divine contem-

plation. Cela suffit pour ôter aux sacrements, alors même qu'il les recevrait souvent, la plus grande somme de leur efficacité.

Après leur passage de la Mer Rouge, les Israélites au Désert furent miraculeusement protégés et nourris, par une intervention de tous les instants de la part de Dieu. Ne semble-t-il pas qu'ils auraient dû se sentir transportés d'admiration et de reconnaissance? Au lieu de cela ils étaient toujours à murmurer, à regretter les temps de la servitude où ils avaient la viande et les oignons d'Égypte en abondance, toujours prêts à se jeter dans quelque monstrueuse infidélité. Ces Israélites sont bien l'image du chrétien qui se laisse tomber dans la vie naturelle du *vieil Adam.* Il marche au milieu d'un monde surnaturel infiniment plus merveilleux que le désert du Sinaï. Il est tous les jours l'objet de faveurs divines in-

comparablement plus prodigieuses que celles des Israélites ; telles que, par exemple, la Messe, la sainte Communion, la présence réelle de Notre-Seigneur au Tabernacle, la présence d'amour de la Sainte-Trinité en lui, avec les vertus infuses et les sept Dons du Saint-Esprit, et des grâces actuelles innombrables, si seulement il voulait y faire attention ; cependant, toutes ces faveurs divines si précieuses ne font sur lui aucune impression. Il en détourne les yeux et il se prend à convoiter les plaisirs grossiers des mondains qui ne connaissent pas Dieu. La sainte volonté du Seigneur, alors même qu'il est l'objet de ses soins les plus tendres, n'a pour lui aucun charme.

Combien différente est l'attitude du vrai mystique, soit qu'il ne fasse que commencer, ou bien qu'il soit déjà avancé considérablement, ou enfin qu'il ait atteint la perfection. De la voix, par l'atti-

tude de son corps et de son âme, de tout son cœur, il s'écrie sans cesse en s'adressant à Dieu : *Me voici, Seigneur... Que voulez-vous que je fasse? Parlez, Maître: votre serviteur écoute... Oui, me voici : j'ai gravé vos commandements dans mon cœur... Je suis votre esclave, le fils de votre servante... Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole... Père, non ma volonté, mais la vôtre s'accomplisse !... Notre Père, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

CHAPITRE VI

LE CREUSET DU PURGATOIRE

Il nous faut maintenant tourner notre attention sur les dernières conséquences de la tiédeur.

Dans l'Évangile de saint Marc (XI, 12-21), il est raconté qu'un jour, Jésus sortant de Béthanie avec ses Apôtres, eut faim. Ayant aperçu de loin un figuier couvert de feuilles, il s'en approcha pour y cueillir du fruit. Comme ce n'était pas encore le temps de la maturité, il n'y trouva que des feuilles. Alors Jésus prononça contre l'arbre cette solennelle imprécation : *Qu'à l'avenir jamais homme ne trouve sur toi de fruits à manger.* Or,

le jour suivant, « *en passant, au matin, par le même endroit* (les Apôtres) *s'aperçurent que le figuier était desséché jusque dans ses racines. Alors Pierre dit à Jésus : Maître, voici que le figuier que vous avez maudit s'est desséché.* »

Ce figuier couvert de feuilles et dénué de fruits est l'image du chrétien tiède. De loin il a une assez belle apparence, mais il ne produit pas les fruits dont Notre-Seigneur a faim et soif. L'Évangile a bien soin de remarquer que, pour le figuier, ce n'était pas la saison des fruits, et par conséquent il pourrait sembler étrange, à première vue, que Notre-Seigneur l'ait maudit ; mais dans l'arbre, chose inanimée et sans responsabilité morale, Il a maudit le chrétien qui ne donne point de fruit ; parce que pour le chrétien il n'y a aucune saison où il ne doive en porter. Le dessèchement foudroyant de l'arbre est une image terrible du sort réservé

à l'âme stérile, abandonnée par la grâce, et appelée soudain à paraître devant Dieu.

Cette action symbolique de Notre-Seigneur avec ce qui s'ensuivit, est-elle l'image de la mort, de la mort physique? ou bien peut-être, est-elle l'emblême de la mort de l'âme dans un chrétien que Notre-Seigneur abandonne définitivement, et qui par suite, croupit dans l'état de péché mortel tout le reste de sa vie jusqu'à ce qu'enfin tôt ou tard, survienne la mort qui mette le sceau à sa damnation? L'une et l'autre interprétation peut être adoptée.

Quelquefois le coup de foudre ne frappe pas si subitement le coupable. Dans l'Évangile selon saint Luc, Notre-Seigneur propose cette parabole : « *Un certain homme avait planté un figuier dans sa vigne et il vint pour en cueillir les fruits mais trouva qu'il n'en avait aucun. Alors*

il dit à son vigneron : Voici trois ans de suite que je viens chercher des fruits sur ce figuier sans en trouver un seul. Coupez-le par le pied : il prend inutilement du terrain. Cependant le vigneron dit : Maître, accordez à cet arbre un sursis d'un an : ainsi j'aurai le temps de bêcher tout autour et j'y mettrai du fumier ; peut-être alors donnera-t-il du fruit. S'il reste stérile, alors oui, il faudra l'abattre. »

Ainsi nous voyons que si quelques-uns sont frappés subitement, d'autres obtiennent un sursis. La parabole ne nous dit pas, si après l'année de grâce, le figuier jusqu'alors stérile, produisit du fruit et mérita d'être épargné. Supposons qu'il l'ait été. Le vigneron, c'est-à-dire l'ange gardien de l'âme tiède, intercède pour elle, obtient un sursis, et à force des sollicitations les plus urgentes, il arrache enfin à cet arbre ingrat quelques pauvres

fruits de prière et de bonnes œuvres. D'autre part la miséricorde de Dieu est si ineffable qu'Il saisit au passage le moindre prétexte pour sauver le chrétien tiède. Mais alors il sera sauvé : *quasi per ignem,* en passant par les flammes.

Pour qui surtout le Purgatoire a-t-il été créé, sinon pour l'âme tiède et négligente ? Qui donc y fera un long et terrible stage, sinon ce demi-chrétien? Comme il n'a pas consenti à brûler pendant sa vie mortelle des flammes du fervent amour de Dieu, il faudra qu'il passe après sa mort à travers les flammes du courroux divin. Il a fait aux intérêts de Dieu un tort considérable ; par conséquent il doit à la divine justice et à l'amour outragé, une satisfaction importante et prolongée.

Pour passer sous silence sa dette à l'égard de la justice divine, il semble bien que l'âme tiède ait besoin d'être re-

tenue en Purgatoire, pour son avantage à elle-même. Voici quelques comparaisons qui mettront ce point en lumière.

Le chrétien tiède, pendant son séjour sur la terre ne fait aucun progrès. On peut le comparer à un bouton de rose qui ne s'ouvrirait pas et ne deviendrait jamais la fleur épanouie qu'on attend. La lumière, la chaleur, la rosée, la pluie, toutes les influences atmosphériques pour ainsi dire, de l'amour de Dieu pressent et sollicitent cette âme de tout côté, mais par une sorte de miracle à rebours, elle ne s'épanouit pas aux rayons de lumière de la Révélation divine et sous la chaude efficacité des sacrements. Pendant toute sa vie ce chrétien est resté comme un bouton de rose, resserré en lui-même, refusant de s'épanouir en cette belle fleur de l'homme spirituel. En vain Dieu l'a-t-il appelé à une vie sainte, pleine d'activité et des joies pures qui l'accompa-

gnent toujours. Il se refuse à boire pour ainsi dire la lumière et la chaleur d'amour que Dieu verse sur lui à flots ; il ne réjouira pas le regard de Dieu et de ses anges, en se parant des vives couleurs des œuvres de la charité ; il n'exhalera aucun parfum de bonté surnaturelle, mais bien plutôt l'odeur fétide d'une vie toute naturelle,. Que si un tel bouton fermé et noué n'en vient pas à mourir tout à fait sur sa tige et à être jeté sur le tas d'immondices que la colère de Dieu balayera en enfer pour y brûler à jamais, il est certain qu'avant qu'il puisse être transplanté par le divin Jardinier dans les parterres du paradis, il lui faudra subir un rigoureux traitement préalable par le feu, dans la serre chaude du Purgatoire.

Je compare encore le chrétien qui n'a pas, durant sa vie mortelle, réussi à faire de lui-même un mystique, à un ver à soie qui serait entré dans un état de chrysa-

lide mais sans jamais atteindre à celui de papillon. Le ver, c'est notre vieil homme de péché, tel qu'il est en nous avant que nous recevions le baptême ; la chrysalide, c'est l'enfant ou l'adulte tel qu'il sort des fonts-baptismaux, envelopjpé du blanc cocon d'innocence. Il est alors un être nouveau, avec tous les contours et les ébauches rudimentaires des splendides facultés de Foi, d'Espérance, de Charité et des vertus morales infuses. Ce sont là comme autant d'ailes qu'il lui faudra laisser pousser jusqu'à leur plein développement : alors il pourra prendre son vol dans l'azur de la divine Essence, s'ébattre dans la vibrante lumière de l'amour divin, et aller se poser sur chacune des divines perfections comme sur autant de fleurs merveilleuses, pleines des sucs dont il se nourrira. Mais pour cela il faut qu'il secoue la torpeur naturelle de la chrysalide, je veux dire la paresse

spirituelle ; qu'il déploye ses ailes, c'est-à-dire qu'il fasse les actes de la foi, de l'espérance et de la charité, et des autres vertus ; qu'il quitte la terre en s'élevant et prenant son vol par l'oraison ; qu'il se mette à la recherche du délicieux nectar des attraits de Dieu, qu'il attirera en lui-même par la contemplation. Tout cela le chrétien tiède s'abstient de le faire : il se contente de rester une masse incolore, molle et sans mouvement, jusqu'à ce qu'enfin Dieu se saisisse de lui à l'instant de la mort et le passe au four chauffé à blanc du terrible Purgatoire. Là il faudra bien que cette pauvre âme sorte enfin de sa torpeur, et qu'elle devienne, grâce à ce traitement par le feu, le papillon du bon Dieu, digne des jardins du paradis.

Mais ne sommes-nous pas ici entraînés par notre imagination? Peut-être bien, mais en tout cas, pas trop loin. Il est difficile d'exprimer les mystères de la vie

future. Ce qu'il y a de certain c'est que, d'une part, l'âme tiède qui est définitivement sauvée, arrive à la fin de sa vie mortelle sans s'être développée spirituellement comme elle le devait ; — et d'autre part, le développement spirituel se fait après la mort non pas petit-à-petit, progressivement, mais en un clin d'œil ; quel que soit d'ailleurs l'espace de temps que l'âme aura à passer en Purgatoire.

Il y a deux manières différentes d'envisager l'état d'une âme séparée, qui doit subir le châtiment du Purgatoire. La première manière est celle qui sourit à l'esprit des masses, des simples, à l'esprit du peuple ; l'autre est l'expression de la stricte vérité théologique. La première théorie équivaut à ce que nous disons du soleil, lorsque nous en parlons comme s'il se levait et se couchait et se mouvait autour de nous selon les saisons, en passant périodiquement par tous les signes

du zodiaque. L'autre théorie équivaut à dire tout sèchement, que ce n'est pas le soleil qui se meut autour de la terre, mais bien notre terre, avec tout le système planétaire, qui se meut autour du soleil. Bien entendu, il ne faudrait pas appliquer trop rigoureusement les termes de cette comparaison : je ne la propose que comme éclaircissement de deux attitude différentes de l'esprit humain en face d'un fait objectif et concret de la vie future, tel qu'il nous apparaît à la lumière de la foi.

La théorie populaire touchant le purgatoire, c'est que l'âme y acquiert graduellement la pureté, la sainteté qui lui faisaient défaut à l'heure de la mort ; tandis que la stricte vérité théologique c'est que toute âme qui n'est pas réprouvée à l'heure de la mort, atteint, dès l'instant qui suit, la perfection de la sainteté, quel que soit d'ailleurs le montant de ses

dettes à la Justice divine, lesquelles il lui faudra certainement payer *jusqu'à la dernière obole.* (Mat., v, 26.)

Ce n'est pas tout le monde qui puisse saisir cette vérité théologique, de même que tout le monde n'arrive pas à saisir la vérité mathématique du mouvement réel de la terre autour du soleil. Aussi bien cela n'est-il pas nécessaire et c'est pourquoi on s'abstient sagement de la vouloir inculquer à tous. Mais voici ce qu'enseignent les théologiens. Pour un chrétien qui meurt en état de grâce, le premier effet de la séparation de l'âme d'avec son corps est d'établir cette âme dans un état de rectitude morale pleine et absolue. Ce résultat est dû à une loi du monde des purs esprits dans lequel cette âme vient d'entrer ; loi en vertu de laquelle le premier acte qu'elle accomplit dans sa nouvelle condition revêt les mêmes propriétés que les actes produits par

les purs esprits : ces actes sont toujours accomplis avec une pleine intensité de la volonté et une fermeté irrévocable. Or comme le premier acte de cette âme est un acte d'adhésion à la Bonté Infinie de Dieu qui lui est soudainement manifestée, c'est un acte de charité parfaite, lequel enlève d'un seul coup toutes les laideurs passées de l'âme.

On sera peut-être tenté de demander : Alors pourquoi cette âme serait-elle retenue en Purgatoire après que son premier acte l'a établie d'emblée dans l'état de parfaite sainteté? Il faut répondre qu'elle est retenue en Purgatoire uniquement pour payer les dettes qu'elle a contractées envers la Justice divine, pendant les jours de sa vanité. Représentons-nous le cas d'un ami intime du Roi, qui a pour son souverain l'attachement le plus vif et qui est encore plus tendrement aimé de lui; et qui cependant est par l'ordre même

du roi, retenu pour un temps, loin de sa présence, dans un donjon, jusqu'à ce qu'il ait purgé une condamnation encourue par lui dans le passé ; parce qu'il faut que justice soit faite. Tel est le cas des saintes âmes du Purgatoire.

CHAPITRE VII

HORS DE L'ÉGLISE POINT DE MYSTIQUE

Hors de l'Église il n'y a point de Mystique tout comme « Hors de l'Église il n'y a pas de salut ».

Ceci peut paraître à première vue, non seulement une parole d'intolérance, mais une proposition injustifiable et indémontrable ; et pourtant, si l'on prend la peine de l'étudier de près, on trouvera que c'est, dans le domaine des vérités qui nous occupent, l'énoncé d'un axiôme aussi rigoureusement scientifique que ceux qui sont à la base des mathématiques ou des sciences d'observation.

Tout d'abord rendons-nous compte du

sens que renferment ces mots : « Hors de l'Église ». Ils signifient : Hors de la seule et unique Église que Dieu fit, hors de l'Église bâtie par Jésus-Christ ; hors de l'Église qui est *Une* et *Catholique* et *Apostolique,* dont le chef visible est le successeur de saint Pierre, le Pape de Rome ; hors de l'Église des sept sacrements et du véritable sacrifice de la Messe. Hors de cette Église-là il n'y a pas de vraie Mystique, pas de vie mystique, pas de salut.

Au jour du Jugement Général, il se trouvera que tous les rachetés auront été pendant leur vie mortelle, des catholiques, vraiment et foncièrement catholiques, soit qu'ils en aient eu conscience ou non, soit que les autres hommes aient eu connaissance du fait, ou bien que Dieu seul l'ait connu. Il se trouvera qu'ils n'auront été sauvés par nul autre moyen que la grâce de Dieu, par la foi en Jésus-Christ, et

leur incorporation secrète ou manifeste à son corps mystique, l'Église ; en vivant la vie surnaturelle, la vie de la grâce. Ce n'est que de cette manière qu'ils seront reconnus et proclamés dignes d'être admis aux Noces éternelles de l'Agneau Divin. Pas d'autres, en aucune manière que ce puisse être, n'y seront admis.

Prise dans ce sens, et avec cette réserve que beaucoup de ceux que les hommes ne connaissent pas comme faisant partie de *la maison de la foi* sont réellement, aux yeux de Dieu, dans le giron de l'Église et non pas en dehors, ces propositions : Hors de l'Église point de salut, — Hors de l'Église point de Mystique — sont d'une rigueur de logique indéniable ; de ces vérités auxquelles on ne peut rien surajouter et desquelles on ne peut rien retrancher.

Est-ce que réellement nous prétendrions que seuls les catholiques puissent être

mystiques? Mais très certainement, car cela est ainsi.

La grâce mystique est un don de Dieu. Or Dieu est le maître de ses dons, et il a établi cette loi, précisément pour ce qui est de ce don, qu'il consisterait dans un commerce d'amour réciproque entre Dieu et l'homme. On ne saurait nier que Dieu soit le législateur de l'ordre surnaturel. Dans cette sphère d'autorité l'homme n'a pas voix. Toutes les fois qu'il a essayé d'inaugurer les rapports mystiques en dehors des conditions posées par Dieu tout-puissant, il a essuyé l'échec le plus évident et souvent il a versé dans des erreurs monstrueuses.

Dieu a posé comme loi fondamentale de toute vie mystique, que le seul moyen d'union de l'homme avec Lui serait LA FOI EN JÉSUS-CHRIST ; avant sa venue, la foi en Lui comme le promis de Dieu, le Messie ; après sa venue, la foi en Lui

comme celui qui a été reconnu être le vrai Fils unique de Dieu et le Rédempteur du monde .L'homme n'a ni le droit, ni le pouvoir de toucher à cette condition prescrite par Dieu Lui-même, et d'en introduire une autre par laquelle on prétendrait procurer notre illumination, notre union à Dieu et finalement notre salut, car, dit saint Pierre (*Actes*, IV, 12) : *Il n'y a point sous le ciel d'autre nom donné aux hommes* (que celui de Jésus) *par lequel on puisse être sauvé.*

C'est là vraiment un axiôme; il n'a pas besoin de démonstration. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il soit nécessaire de le rappeler.

Ainsi donc, tout homme, soit dans le cours des siècles passés, soit dans les temps présents, soit dans l'avenir, qui revendique pour lui-même le droit d'enseigner la vérité surnaturelle et le pouvoir d'unir à Dieu ; s'il se trouve hors de

l'Église, ou bien, si, faisant encore partie de l'Église, il se soustrait à son contrôle, est convaincu par là-même d'être un halluciné, ou un imposteur sacrilège. Nous avons le droit de dire à un tel homme : Montrez-nous le signe manuel de Dieu, le miracle ; ou bien, sans miracle, montrez-nous l'approbation de l'Épouse du Christ, l'Église catholique.

Ainsi se trouvent réfutés et rejetés tous les cultes païens, idolâtriques, d'un seul dieu ou de multitudes de dieux, ou des démons ou de la nature et des objets naturels, ou des morts. C'est du faux mysticisme. De même les sciences ou arts occultes des siècles passés : ils n'ont jamais pu procurer le commerce d'amour entre Dieu et l'homme. Faux Mysticisme, tous les anciens *Mystères* soit austères soit licencieux de Coré, d'Eleusis, de Dionysios, d'Adonis, d'Athis, de Mitthra, des religions celtiques. Egalement

faux le mysticisme des philosophes grecs et romains, qui, dit saint Paul, avaient connu *Dieu, mais ne l'ont pas glorifié comme Dieu... car tout en faisant profession de sagesse, ils sont devenus fous* (Rom., I, 21-22) ; comme aussi celui des néoplatoniciens des siècles suivants. Faux, le mysticisme des hérésies gnostiques, qui pullulèrent pendant les premiers siècles du Christianisme, et dont quelques-unes se rencontrent encore au Moyen-Age et même à l'heure présente. De même, le culte judaïque après la destruction du second Temple, puisqu'il consiste dans le rejet du vrai Christ et la vaine attente d'un Messie tout humain. De même la religion du Coran, inaugurée par cet archi-imposteur Mahomet, laquelle se répandit si rapidement et sembla un instant sur le point d'anéantir le Christianisme. Faux, le mysticisme des panthéistes de tous crins, des Brahmanes, des Bouddhis-

tes, des Hindous, des Shintoïstes, des Primitifs, anciens ou contemporains, avec leurs *totems,* et ceux de l'antique Egypte: en un mot toutes les formes de divination, de magie et de sorcellerie.

Faux, le mysticisme de toute secte protestante, en ce qu'elle a de propre à elle; de toutes les formes de religiosité émotionnelle sans aucune base doctrinale ; toutes les pieuses extravagances des « revivalistes » sous quelque drapeau qu'ils se rangent, tels que par exemple la prétendue « Armée du Salut » fondée par le « général » Booth. La théosophie, le spiritualisme, la « Christian Science », l'occultisme se trouvent sur le même pied ; comme aussi la franc-maçonnerie dans toutes ses branches et à tous ses degrés : aussi bien la franc-maçonnerie anglaise ou américaine, que celle du continent européen, car quoiqu'il soit convenu, qu'il y a une différence considérable dans l'esprit

qui anime l'une et l'autre, néanmoins toutes les deux s'accordent à prendre à leur compte une doctrine religieuse à elles, une hiérarchie spirituelle et des rites sacrés que l'Église n'a point sanctionnés, qu'elle désapprouve au contraire et qu'elle condamne formellement.

En dernier lieu et fermant la marche derrière tous ces faux mysticismes, vient cette « farrago » ou pot-pourri de toutes les hérésies mélangées ensemble, que le Pape Pie X, de sainte mémoire, a flétri sous le nom significatif de Modernisme.

Il est de toute évidence qu'aucune de ces inventions humaines ou diaboliques ne peut conduire l'homme et l'élever jusqu'à Dieu et établir entre la créature raisonnable et son Créateur le doux commerce d'amour surnaturel.

Il se peut qu'un homme ait un penchant naturel vers la vie intérieure, qu'il ait une tournure d'esprit vraiment ascéti-

que et des mœurs tout-à-fait pures et austères, comme ce fut, dit-on, le cas de Plotin, le fondateur du néoplatonisme, et que cependant, avec tout cela il ne soit pas surnaturel. Alors la légère empreinte de mysticisme que l'on aperçoit dans un tel homme est à l'égard du Mysticisme authentique, dans le même rapport que la nature est à l'égard de l'ordre surnaturel. Ce n'est pas la réalité de la chose, c'en est même à une infinie distance, et cependant cela sert à démontrer qu'il y a dans l'homme une aptitude foncière à la mystique. Cette aptitude qui est là naturellement, peut servir de fondement ou de piédestal pour y élever la vraie mystique, si Dieu en fait la grâce à cet homme, c'est-à-dire si cet homme consent à ouvrir son âme aux lumières de la foi surnaturelle et à l'invasion de l'amour de Dieu qui veut s'y précipiter.

Les vrais mystiques, connus de Dieu

seul, qui ont existé avant les temps de Notre-Seigneurs Jésus-Christ, en dehors du Peuple de Dieu ; et après la venue de Notre-Seigneur, en dehors de l'affiliation publique à l'Église catholique, sont mystiques, non en vertu de leur schisme ou de leur hérésie, mais en dépit de ces contingences malheureuses. C'est en vertu de la vraie foi, soit explicite soit implicite, en Jésus Rédempteur, et de leur bonne volonté, qu'ils se sont trouvés capables d'accomplir la loi de Dieu selon leurs lumières. L'illustre patriarche de l'Idumée, s'écrie au milieu des plus cruelles épreuves : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je me lèverai de terre, je serai de nouveau recouvert de ma peau, et, dans ma chair, je contemplerai mon Dieu... J'ai cette espérance : elle est là au fond de mon cœur.* (Job, XIX, 25-27.)

Il nous semble très probable que Job

est le type et le représentant d'un nombre relativement considérable de justes, qui se trouvèrent dispersés parmi les Gentils, pendant les siècles qui précédèrent la venue de Jésus-Christ ; et qui eurent le privilège de conserver la foi en la révélation primitive et de mener une vie vertueuse, et ainsi d'ouvrir leur âme aux communications mystiques de l'amour de Dieu. De plus, il peut en être de même, depuis la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et encore à l'heure présente et aussi dans les temps à venir, pour un nombre d'âmes connu de Dieu seul, vivant au milieu des tribus sauvages des deux Amériques ou dans les sombres forêts africaines, ou dans d'autres coins du vaste champ des Missions-Étrangères. Dans ces milieux peu favorables, plus d'une fois nos missionnaires se sont trouvés soudainement en face de traditions évidentes de la religion primitive, véri-

tables ruines majestueuses et indestructibles au milieu des superstitions les plus cruelles et les plus dégradantes. A vrai dire, ces peuples qui n'ont pas encore reçu des lèvres du missionnaire le message évangélique, semblent bien se trouver par rapport à la foi en Notre-Seigneur, dans des relations identiques à celles des Gentils avant sa venue ; et, par conséquent, ils doivent se trouver sous le même *régime,* pour ce qui est de l'économie générale de l'administration de la grâce divine à leur regard.

Merveilleuses, en effet, sont les voies de Dieu et les inventions de son amour pour procurer le salut des âmes de bonne volonté, où qu'elles se trouvent, à toutes les époques, dans les circonstances les plus diverses, devant les obstacles en apparence les plus insurmontables. Les théologiens nous assurent, que même ces hérétiques qui n'ont pas été baptisés, soit

parce que dans leur secte la forme du sacrement est viciée, soit parce que on ne l'administre même plus d'aucune façon, peuvent se trouver néanmoins nantis du baptême de désir, c'est-à-dire de la grâce du baptême sans le sacrement qui en est le véhicule ordinaire. Alors il arrive ceci : c'est que le péché originel est dûment effacé et pardonné à cette âme ; et qu'elle devient aussi véritablement que les autres chrétiens l'enfant adoptif de Dieu, le membre vivant de Jésus-Christ, un membre caché de l'Église, et qu'elle est par conséquent capable d'entrer dans le commerce d'amour réciproque avec Dieu que nous dénommons la Mystique.

La Bible, là où son texte n'a pas été vicié par voie de mutilation ou d'interpolation, (comme elle est toujours la vraie parole de Dieu, même entre des mains hérétiques,) aide un grand nombre de bonnes âmes dont l'hérésie est bien plus

matérielle que formelle, à obtenir certains aperçus de la vie mystique, à s'en approcher de très près; voire même à commencer à en vivre ; lorsqu'ils ne lisent pas le texte sacré dans un esprit de contention et d'emportement fanatique, mais dans un esprit de prière et d'humilité, avec le désir sincère de chercher Dieu et de le trouver.

Il faut convenir toutefois que ces bonnes âmes se trouvent dans des conditions bien défavorables, de ce fait qu'elles sont livrées pour l'interprétation des Écritures à leur sens propre. Elles sont en grand danger, comme le signale saint Pierre dans sa deuxième Epître (ch. III, v. 16), de faire servir le texte sacré à leur propre perte, en l'employant à justifier les erreurs les plus grossières de leur esprit propre. L'évolution historique du Protestantisme n'a que trop démontré la grandeur de ce péril.

Une autre condition terriblement désavantageuse ou se trouvent les hérétiques, c'est que, alors même, qu'ils ont la réalité du Baptême, ils se trouvent cependant privés des sacrements de Confirmation, d'Eucharistie, de Pénitence et d'Extrême-Onction, dont les trois premiers sont de si puissants moyens pour aider à la vie mystique. Le Schisme Grec et autres Églises Orientales, qui n'ont pas rompu la chaîne des ordinations valides de leurs évêques et de leurs prêtres, se trouvent, à ce point de vue, dans une situation bien préférable.

De tout ceci il doit ressortir combien grandement favorisés sont les catholiques, puisqu'ils sont les vrais enfants de la foi, vrais *fils de la lumière*, en pleine participation de tous les trésors de grâce qui se trouvent dans l'Église. Qu'il nous est donc aisé d'être mystiques si nous le désirons, comme, en vérité, c'est notre de-

voir ! De quelle confusion ne serons-nous pas couverts si, au jour du jugement, nous sommes rejetés par notre faute, alors que de pauvres sauvages ou des hérétiques, confrontés par les problèmes les plus embarrassants, au milieu des circonstances les plus défavorables, auront réussi à rencontrer Dieu et à vivre avec Lui la vie d'amour. Quelle terrible condamnation, quoique d'une justice surévidente, si *les enfants du Royaume* méritent d'être jetés dehors, alors que ces étrangers viendront des quatre coins du monde, s'asseoir en paradis à la table du banquet divin *avec Abraham et Isaac et Jacob* et tous les Saints !

CHAPITRE VIII

FAUX MYSTICISME JUSQUE DANS L'ÉGLISE. LE JANSÉNISME

Ne permettez pas qu'aucun homme vous en impose par la philosophie et de vains raisonnements, qui seraient selon la tradition des hommes et les enseignements du monde, mais non selon le Christ. (Col., II, 8.) Tel est l'avertissement de l'Apôtre aux fidèles de son temps, dès les débuts du Christianisme. Assurément ce même avertissement n'a rien perdu de son utilité après les dix-neuf siècles de la vie de l'Église qui viennent de s'écouler. Les épreuves variées et multipliées à travers lesquelles elle a passé, ont prouvé entre

autres choses, que non seulement hors de l'Église il n'y a pas de vraie Mystique, mais que, même à l'intérieur de l'Église, il n'y a de sécurité pour la Mystique que dans une parfaite docilité aux enseignements de l'Église.

Toutes les formes de faux mysticisme qui se sont élevées de temps à autres à l'intérieur de l'Église, ne sont autre chose que des perversions de l'idée d'amour mutuel qui doit subsister entre Dieu et l'âme fervente. Elles reviennent toutes à quelque déviation grossière et palpable du véritable esprit évangélique et de l'enseignement de Notre-Seigneur ; une exagération ou une atténuation de l'idéal évangélique de la perfection chrétienne.

Toutes les formes de faux mysticisme tendent vers l'un ou l'autre de ces deux extrêmes : le Rigorisme ou le Laxisme. Ou bien ils surchargent l'homme de bonne volonté qui veut aller à Dieu, de

fardeaux que Notre-Seigneur n'a pas imposés, d'un joug qui n'est pas le sien, *doux et léger;* ou bien ils font trop larges la voie qui mène à la vie éternelle et la porte qui y donne entrée, lesquelles au témoignage de Notre-Seigneur, sont très étroites. Ou bien ils élèvent sans raison des obstacles entre l'âme aimante et Dieu qui est l'objet de son amour, ou bien ils ont la témérité de proclamer inutiles les sauvegardes nécessaires du parfait amour qui sont la pureté, la piété et la justice.

Qu'ils en aient conscience ou non, c'est un fait que les faux mystiques empruntent les principes qui leur sont propres, à quelqu'hérésie formelle ou à quelque doctrine qui a un relent d'hérésie très prononcé. Le Rigorisme se lie au Jansénisme, lequel à son tour donne la main au Calvinisme. Quant au Laxisme il se relie naturellement au Quiétisme, lequel

à son tour a des affinités avec l'Antinomianisme protestant et le Panthéisme de l'Inde.

D'ailleurs, il n'est que juste de reconnaître que beaucoup de faux mysticisme n'a de mystique que le nom, ou bien encore le jargon prétentieux dont il se sert. « *Mes petits enfants*, dit saint Jean, *n'aimons pas seulement en paroles et du bout des lèvres, mais en vérité et par nos actes.* (I Jean, III, 18.) La vraie Mystique est toute en action, non en paroles.

Il n'est point du tout difficile d'éviter de tomber dans le faux mysticisme. J'irai même jusqu'à soutenir qu'il est plus difficile de devenir faux mystique que d'en devenir un vrai ; parce que, tandis que pour devenir un vrai mystique on n'a besoin que d'aimer, pour devenir faux mystique une certaine science, une certaine érudition, une certaine habileté y sont requises. Il faut pouvoir discourir avec

subtilité sur Dieu et l'homme, la nature et la grâce, le libre arbitre et la délectation, et un tas d'autres notions abstruses, et il faut contraindre son âme à affecter des attitudes qui ne sont ni naturelles ni surnaturelles.

L'Évangile tout simplement, voilà tout ce qui est requis pour entrer dans les voies de la vie mystique et distinguer le vrai du faux. Avec beaucoup plus de raison encore que le psalmiste, le chrétien fervent peut s'écrier : *Ta parole est une lampe qui éclaire mes pas et me découvre le chemin.* (Ps., 118.) Le vrai mystique a une égale horreur du Rigorisme et du Laxisme. Si quelque doctrine lui paraît suspecte il l'examine à la lumière des maximes évangéliques ; si, même ainsi, il n'arrive pas à la certitude sur la matière en question, il la soumet au jugement de la Sainte Église.

Il n'est pas même nécessaire au simple

fidèle de savoir qu'il y a de fausses doctrines mystiques ni en quoi elles consistent. Il n'a qu'à s'en tenir à l'Évangile et obéir aux mouvements intérieurs de la grâce ; tout comme il n'est pas nécessaire de connaître les hérésies pour les éviter : on n'a besoin que de savoir son catéchisme.

Alors, demandera-t-on peut-être, si la bonne mystique est si facile, comment expliquer qu'il y en ait de mauvaise? Je demanderai à mon tour : Et comment expliquer qu'il y a des pécheurs? Ce qui est vrai c'est que rien ne justifie le fait du pécheur, comme rien ne justifie non plus le fait du faux mystique ; toutefois Dieu a mis l'homme en possession de son libre arbitre : à lui de choisir entre le bien et le mal, et d'embrasser suivant ses prédilections soit le vrai, soit le faux.

C'est là qu'est précisément la racine du mérite, et c'est une des épreuves de

notre condition présente que le choix le plus lamentable ait des attraits pour nous. Le charme de la nouveauté, le plaisir de faire école, de se singulariser aux yeux du monde, d'avoir un certain nombre de disciples ; le naturel remuant de certains esprits, l'envie de faire parade de leur érudition, de leur habileté à manier le raisonnement : tout cela et bien d'autres causes encore qu'il serait trop long de rechercher, suffiraient à rendre raison de l'existence de fausses opinions en des matières où cependant l'enseignement évangélique est clair comme le jour, et où il serait de la plus grande importance de ne pas broncher.

Saint Paul donne à son disciple Timothée, les avis suivants : *La fin du précepte c'est la charité qui jaillit du fond d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sans dissimulation : mais il y en a qui s'éloignent de ces choses et*

s'adonnent à un vain bavardage, désireux qu'ils sont de poser comme docteurs de la loi, cependant qu'ils ne comprennent ni ce qu'ils disent, ni les choses sur lesquelles ils tranchent avec cet air d'autorité. (I Tim., 5-6.) Et un peu plus loin dans le même épître (VI, 3-4) : *Si aucun homme donne un enseignement différent, et ne se soumet pas aux paroles de salut de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à cette doctrine qui est selon la piété; c'est un orgueilleux, dénué de science ; son mal est de tout mettre en question et d'aimer les disputes, d'où naissent les rivalités, les dissensions, les blasphèmes...* Dans sa deuxième Épître au même Timothée, saint Paul dit encore : *Sache que dans les derniers temps il y aura des moments bien dangereux : Certains hommes pleins d'eux-mêmes... paraîtront avec les dehors de la piété tout en niant son pouvoir. Tels sont* (dès à présent) *ceux qui se fau-*

filent dans les maisons et emmènent captives, à leur suite, de sottes femmes, chargées de péchés, qui se laissent conduire par la mobilité de leurs caprices : toujours à étudier sans jamais pervenir à la connaissance de la vérité. (II Tim., III, 1-7.) On pourrait presque, en lisant ces paroles prophétiques de saint Paul, s'imaginer qu'il avait en vue l'Abbé de Saint-Cyran avec sa femeuse Mère Angélique, ou bien le Barnabite Lacombe avec sa non moins fameuse Mme Guyon.

Une préférence affectée pour les opinions extrêmes en matière de foi ou de morale, est communément le défaut des hommes sans expérience, tels que ces théologiens qui passent toute leur vie à étudier en chambre sans se mêler au monde extérieur, ou encore tels que de jeunes hommes, un peu téméraires, qui n'ont pas encore eu les leçons du contact avec la vie réelle et avec les âmes. Par

contre, il est rare de trouver le rigorisme chez les ouvriers évangéliques, parmi les prêtres et les religieux dont les cheveux ont blanchi au milieu des soucis du ministère des âmes. Leur zèle, mûri au soleil de l'expérience, est naturellement adouci par un mélange de charité et de miséricorde ; leurs opinions doctrinales, conformes à l'esprit de l'Évangile, sont toujours celles qui exaltent la miséricorde au-dessus de la justice. Ils savent combien il est nécessaire de soutenir les faibles, de consoler les affligés, surtout d'encourager le pauvre pécheur qui vient de se convertir, dans la lutte terrible qu'il lui faudra soutenir contre de mauvaises habitudes invétérées, enfin de prêter main forte aux justes eux-mêmes et aux saints eux-mêmes dans les moments difficiles. Ils savent quel danger il y a pour les faibles de se laisser choir dans le découragement et le désespoir. Ils savent

enfin avec quelle tendresse d'amour le cœur humain de Notre-Seigneur et le cœur de Dieu, désirent le salut de tous les hommes, même de ceux d'entre eux qui s'abandonnent aux péchés les plus abominables.

Les Jansénistes nous avaient dessiné une image horrible de Dieu, une caricature, le représentant, non pas comme le Père Céleste et le Divin Sauveur et l'Esprit de Joie qui se révèle dans le Nouveau Testament, mais comme un maître capricieux et tyrannique, dénué d'amour et d'amabilité. Ils changèrent le sacrement de Pénitence en un procédé si hérissé de difficultés que les hommes finirent par s'en éloigner en désespoir de cause. Ils inspirèrent la terreur de la Sainte Communion. Ils répandirent une couleur si sombre sur toutes les pratiques de la religion qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si des populations entières aban-

donnèrent la vie chrétienne et refusèrent d'avoir rien à faire avec l'Église

Est-il possible que ces docteurs aient jamais lu l'Évangile? ou bien qu'ils n'y aient point lu que Dieu est amour? N'ont-ils donc pas compris que Dieu nous a faits, nous, ses créatures raisonnables, à son image et ressemblance, c'est-à-dire capables, avec le secours de sa grâce de l'aimer et de mériter d'être aimés de Lui? Se peut-il qu'ils aient jamais lu les discours pleins de miséricore de Notre-Seigneur, l'histoire de ses miracles, les touchantes paraboles de l'Enfant Prodigue, du bon Samaritain, du Bon Pasteur, enfin le drame émouvant de sa Passion douloureuse? Pour fabriquer leur nouvel Évangile, si dur et qui ne peut engendrer que le désespoir, il faut qu'ils se soient forcés à tourner le dos à l'Évangile de Jésus, tout comme les Pharisiens se détournaient méchamment de la personne

de Notre-Seigneur ; il faut qu'ils se soient bouché exprès les oreilles, pour ne pas écouter les accents de la miséricorde et de la tendresse divines, qui se font entendre dans les Épîtres de saint Paul et des autres Apôtres.

Un esprit de rigorisme persista longtemps après la déroute définitive des doctrines et des maximes du Jansénisme. Ceux d'entre nous qui ont dépassé la durée moyenne d'une vie d'homme, peuvent se souvenir d'avoir connu dans leur enfance, des prêtres vertueux, dont les œuvres de zèle dans l'Église de Dieu étaient compromises par une inflexible sévérité. Grâces à Dieu ! ce rigorisme a enfin été exorcisé du milieu de nous. Le Pape Pie X, de sainte mémoire, lui a porté le coup de grâce, dans ses décrets sur la Communion quotidienne pour les chrétiens de toutes conditions et même pour les petits enfants. Il n'est pas difficile à

présent, de découvrir et rejeter les restes de venin janséniste qui peuvent encore se rencontrer çà et là dans quelques vieux livres de piété.

Malheureusement il n'en est pas de même pour cette autre variété de faux mysticisme, que représente et que résume le Quiétisme, comme nous allons voir.

CHAPITRE IX

QUIÉTISME

Il y a une grande ressemblance entre le Laxisme et la tiédeur, mais il y a aussi une différence : c'est que du moins la tiédeur n'a pas la prétention de se justifier en se donnant des dehors théologiques. Le Laxisme fait cela. Le Laxisme s'érige en un système de spiritualité qui voudrait concilier la piété avec les plus larges concessions à la mondanité, la sensualité et l'amour propre. C'est une prétendue liberté chrétienne qui dépasse toutes les limites raisonnables et atteint jusqu'à une licence effrénée. Jovinien et Vigilance, dans l'antiquité chrétienne en furent des

types achevés. Un laxiste s'emparera par exemple, de cette maxime de saint Augustin : « *Ama et fac quod vis.* Aimez seulement Dieu et vous pouvez bien faire tout ce que vous voudrez »; laquelle maxime, entendue dans son sens légitime, équivaut tout simplement à affirmer que l'on peut se fier à celui qui aime Dieu, qu'il ne s'écartera pas de la fidèle observance des commandement de Dieu. Mais notre laxiste la détourne à un sens bien différent et que le grand évêque d'Hippone n'eut jamais dans l'esprit. Ainsi, une dame chrétienne frivole, se formera ou mieux se déformera la conscience, au point de trouver irréprochable pour elle, de se montrer, par exemple, un matin de grande fête, Noël ou Pâques, à la Sainte Table, modestement habillée et dans l'attitude d'une piété angélique ; et puis, le soir du même jour, au bal, en grand décolleté, prenant part aux danses à la

mode, sans qu'il semble que son sens des convenances et la délicatesse de sa conscience en soient incommodés le moins du monde. Le monde approuve fort une telle manière de faire. Cependant que dit Notre-Seigneur dans l'Évangile sur ce sujet? « *Vous avez entendu dire qu'il a été ainsi commandé aux enciens : Tu ne comettras pas d'alultère : et moi je vous dis que quiconque jette sur une femme des regards de convoitise, a déjà commis avec elle l'adultère dans son cœur.* (Matth., v, 27-28.) » Or, si c'est un péché grave pour l'homme de jeter sur une femme des regards de convoitise, ne sera-ce pas un péché pour la femme de faire montre d'elle-même dans une toilette indécente, qui est de nature à provoquer les regards de convoitise? Mais, dira celle-ci : « Il ne saurait y avoir de péché, puisque je n'ai aucune mauvaise intention. » L'incendiaire pourrait aussi prétendre qu'il

n'avait pas l'intention de brûler la maison en y appliquant une torche enflammée. N'est-il pas de toute évidence que de pareilles exhibitions de nudité, constituent la plus puissante excitation à l'immoralité, en public et en secret, dans sa forme la plus insidieuse et irrésistible? Il paraît qu'il y a même des directeurs spirituels qui excusent de telles pratiques et les trouvent justifiées par la mode. Aveugles qui se font les conducteurs d'aveugles : au fond de quels précipices s'exposent-ils à rouler ensemble !

Sur ce terrain d'entente d'une fausse interprétation de la devise : *Ama et fac quod vis,* ces chrétiens à l'esprit mondain se rencontrent avec une autre classe de dogmatiseurs, qui ont inondé le monde de la piété de leurs livres sur le pur amour de Dieu, tout en autorisant sous le masque de la mystique, toute sorte de dérèglements. Cher lecteur, croyez-moi, dé-

fiez-vous des livres qui portent l'étiquette du « Pur amour de Dieu ».

Des esprits simples pourront se scandaliser de cet avertissement ; mais quiconque a lu l'histoire du Quiétisme en comprendra fort bien l'utilité.

De même qu'il faut rendre le Jansénisme responsable, en principe, de l'éloignement en masse des gens du peuple, de la pratique de leur religion, dans les pays catholiques; de même il faut mettre à la charge du Quiétisme avec toutes ses sottises, l'odieux et le ridicule qui ont été jetés sur l'idée même de la mystique, comme aussi les préjugés contre elle qui se sont perpétués jusqu'à nos jours. Il ne manque pas de personnes qui enveloppent dans une égale réprobation la vraie et la fausse mystique. On ne fait aucune distinction entre elles. On mettra d'emblée à l'index tous les livres de mystique, même ceux qui ont été écrits par des

Saints et qui sont pleins de l'esprit des divins Évangiles. On a peur de lire ces livres. Non seulement on se garde de les recommander mais on prendra sur soi d'en dissuader la lecture aux autres. On ira s'abreuver de préférence à la littérature pieuse de qualité inférieure, écrite par des auteurs sans expérience des voies de Dieu. Ainsi s'explique ce fait, que les âmes se meurent de faim, et que la piété moderne soit descendue à ce niveau de débilité et d'insignifiance où nous la voyons.

Et ce n'est encore là que le résultat indirect de l'influence néfaste du Quiétisme. S'il nous fallait entrer dans le détail du mal qu'il a fait à la religion et dont il est responsable en droite ligne, s'il nous fallait suivre sa trace empoisonnée, dans toutes les branches de la vie spirituelle, et montrer comment, surtout au XVIIIe siècle, des livres de piété, bons sous les autres aspects, ont

été gâtés par le contact du Quiétisme sur un seul point, ce n'est pas seulement un chapitre mais un volume, et un de généreuses dimensions, qu'il faudrait écrire pour faire justice à ce sujet. Il suffira au dessein que je me propose, d'exposer ici les principes essentiels du Quiétisme. D'ailleurs, nous aurons à revenir sur ce sujet, dans nos volumes suivants, lorsque nous traiterons à fond de la Divine Contemplation et de l'Action Sainte.

L'erreur capitale des Quiétistes est de proposer au mystique un état d'union à Dieu impossible en cette vie. Ils font consister la perfection dans une contemplation ininterrompue. Mais les mots nous trompent ici. Car toute personne à l'esprit droit et sans préjugé, entendant le mot de contemplation, se persuadera naturellement qu'ils veulent parler d'une application de l'esprit à la pensée de

Dieu. Mais ce n'est pas là du tout ce que ces sectaires veulent dire. Dans l'état de quiétude auquel ils veulent réduire l'âme, il faut cesser de raisonner, de réfléchir et même de penser, soit à soi-même, soit à Dieu. Il faut même s'arrêter de faire aucun des actes ordinaires de foi, d'espérance et de charité : la seule fonction de l'homme spirituel consistant selon eux, dans la réception passive de la lumière céleste infuse, qui est l'accompagnement supposé de cet état de contemplation inactive.

Poussé logiquement jusqu'à ses dernières conséquences, le Quiétisme aboutirait infailliblement à l'Antinomianisme, c'est-à-dire à la monstrueuse erreur de ceux qui prétendent qu'aux parfaits tout est permis, fût-ce les plus directes violations de la loi de Dieu ; parce que, d'après eux, il n'est pas possible aux parfaits de perdre la sainteté par quelqu'acte que ce

soit. Dans un état de contemplation si sublime, toutes choses extérieures sont tenues pour indifférentes à l'âme, toute absorbée en Dieu. C'est pourquoi les bonnes œuvres, les sacrements et la prière ne sont point alors nécessaires : ils sont même incompatibles avec l'état de quiétude de l'âme. C'est pourquoi aussi, dans une si complète absorption d'elle-même, l'âme (toujours d'après ces doctrinaires) deviendrait tellement indépendante du corps, que des regards licencieux, des mouvements impudiques, des actes obscènes, ne sauraient souiller cette âme contemplative ou lui faire encourir la culpabilité du péché.

Le prêtre espagnol Molinos (1640-1696), le père du Quiétisme moderne, n'a pas craint de formuelr ces doctrines monstrueuses, comme on peut le voir dans l'ENCHIRIDION SYMBOLORUM de Denzinger. Là se trouve une liste de

68 propositions, extraites de ses ouvrages, et dûment condamnées par le Pape Innocent XI. Mme Guyon, la propagandiste française du Quiétisme, quoiqu'elle protestât n'avoir jamais lu les ouvrages de Molinos, et professât de l'horreur pour les conclusions logiques qui peuvent être tirées de ses propres principes, mérita pleinement les dénonciations énergiques et les mesures rigoureuses dont elle fut l'objet en même temps de la part de l'Église et de l'État. Fénelon lui-même, l'Archevêque de Cambrai, d'ailleurs si recommandable, peut à peine échapper au reproche de témérité et d'entêtement dans le cours de la controverse qui fit rage autour de son livre intitulé *Maximes des Saints* et qui aboutit à sa condamnation par Innocent XII.

Le Quiétisme est la parfaite antithèse de la Mystique. S'il y a quelque chose de particulièrement en évidence dans la

Mystique, c'est l'activité du commerce d'amour entre Dieu et l'âme fervente ; le Quiétisme, lui, condamne toute activité comme quelque chose de mauvais. Les Quiétistes pour arriver à la simplification de l'homme, ne tiennent pas compte de sa nature complexe, ni des conditions de la vie présente ici-bas, qui sont si incompatibles avec l'intuition directe de Dieu. La Mystique catholique, au contraire, prend l'homme tel qu'elle le trouve dans sa condition présente, et sans essayer de réduire sa nature à une simplification impossible, *elle simplifie sa vie* en le sanctifiant corps et âme, par l'efficacité des Sacrements et la pratique de toutes les vertus, ramenant toutes ses affections sur un centre unique, Dieu, par l'entremise de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Notre déification, comme elle est décrite par la théologie catholique et procurée par la vraie mystique, n'est pas une

absorption de notre propre substance dans celle de Dieu, car alors nous cesserions d'être nous-mêmes, c'est-à-dire nous cesserions tout-à-fait d'être. Dieu (pour parler d'une manière humaine) n'y gagnerait rien, et nous, nous perdrions tout. Notre déification n'est point non plus une espèce de transsubstantiation de nous-mêmes en Dieu, comme Eckart le prétendait : car cela aussi équivaudrait à la suppression pure et simple de notre être. Le chrétien, le vrai mystique, sait bien que dans son union avec Dieu, soit dans ce monde, soit dans l'autre, son identité personnelle sera toujours intacte. Il restera lui-même à tout jamais, dans la substance individuelle de son propre être créé, personellement distinct de tout le reste du monde et de Dieu ; un dieu en miniature par l'efficace de la grâce ou de la gloire, mais non pas Dieu. La transformation divine qui s'accomplit graduellement en lui par

son union vitale avec Jésus-Christ, laquelle sera consommée dans la gloire, est sans doute un changement prodigieux mais ne cesse pas d'être accidentelle. Ce n'est pas un changement de son essence, mais seulement un changement dans la qualité de sa substance et les habitudes psychologiques de ses facultés et dans le mérite de ses actes. Dans sa personne, il reste essentiellement le même homme à tout jamais, marqué au coin de sa propre individualité, telle qu'il se l'est façonnée à lui-même. Adam sera Adam pendant toute l'éternité. Paul sera Paul à tout jamais. C'est même dans cette inviolable conservation de leur identité qu'il faudra placer la racine et comme le fondement de leur bonheur éternel.

Par conséquent, lorsque sainte Thérèse, par exemple, nous assure que dans ses ravissements il y avait des moments où elle ne pouvait plus distinguer son

propre être de celui de Dieu, nous devons entendre que, quoiqu'elle-même à ces moments-là se trouvât incapable de faire la distinction entre son être propre et celui de Dieu, la distinction cependant demeurait réelle.

Le Quiétisme a un penchant très prononcé vers l'erreur du Panthéisme, tandis que la Mystique orthodoxe en a une invincible horreur.

CHAPITRE X

LE MEILLEUR MANUEL DE MYSTIQUE

L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Évangile comme il a été écrit par les quatre Évangélistes, Mathieu, Marc, Luc et Jean, l'Évangile purement et simplement, est le premier et de beaucoup le meilleur de tous les manuels de mystique, aussi fort au-dessus de ceux qui ont été écrits de la main des hommes que le ciel est au-dessus de la terre. Et le meilleur commentaire de ce tout premier manuel de mystique, est contenu dans l'ensemble des Actes des Apôtres, des Épîtres de saint Paul et des autres Épîtres canoniques, et de l'Apocalypse. Seulement le commentaire est, par en-

droits, plus obscur que le texte qu'il est fait pour expliquer, en sorte que ce n'est pas le premier venu qui puisse le comprendre et en tirer profit. Au contraire, n'importe qui, même l'esprit le plus simple et sans culture, peut saisir à la surface de l'Évangile tout ce dont il a besoin et le comprendre assez pour en profiter, sans avoir à creuser dans ses profondeurs. Car c'est là ce qui distingue ce livre merveilleux : d'un côté, le génie le plus sublime n'arrivera jamais à saisir dans leur plénitude tous les sens du texte divin, et, d'autre part, il n'est pas jusqu'au plus petit enfant ayant atteint l'âge de raison, à l'esprit duquel l'Évangile ne fasse briller dans tout son éclat le message de Dieu pour nous.

L'Ancien Testament est aussi un commentaire de l'Évangile, mais qui est encore plus obscur et difficile à comprendre que les Épîtres de saint Paul et le

reste du Nouveau Testament, parce que, quoiqu'il soit la préparation et la préface de l'Évangile, et qu'il le contienne par anticipation comme le bouton contient la fleur, cependant il se présente à nous avec un caractère différent et une tout autre physionomie. Aussi, est-ce une erreur, sous la loi de grâce, de retourner, comme font quelques sectes protestantes, aux terreurs et à l'inflexible dureté de l'Ancien Testament. Cette erreur a aussi été commise par plus d'un faux mystique, et c'est une des raisons pour lesquelles l'Église s'est vue obligée, de temps à autres, d'imposer des restraintes salutaires à la lecture de tous les livres des Écritures sans distinction.

L'Évangile est un manuel de mystique, en même temps théorique et pratique, qui éclaire et qui émeut. Tous les autres lui empruntent leur doctrine, et ne sont que des échos ou des répétitions, des com-

mentaires ou des explications de son enseignement. Tous doivent lui être strictement conformes, sous peine de ne pas être mystiques du tout. Quelques-uns de ces prétendus traités spirituels sont de l'Évangile par trop délayé : à peine quelques gouttes de ce vin généreux, noyées dans les flots d'un verbiage insipide et insignifiant. Pourquoi ne pas préférer à cela le vin pur? Il est là, sous la main ; il se trouve dans le Nouveau Testament : « *Mangez, amis, buvez, enivrez-vous, ô mes biens-aimés* (*Cantique des Cantiques*, v, 1). »

Aujourd'hui, les chrétiens, en règle générale, ne savent pas leur Évangile, ne sont pas assez versés dans sa connaissance. Il ne faut pas s'étonner qu'ils se montrent si faibles, si instables, si faciles à faire tomber dans le péché ou à conduire dans l'erreur. Celui-là seul qui lit son Évangile assidûment, peut se faire

une idée approximative de combien il est loin de le pratiquer dans sa perfection ; et celui-là seul qui fait des efforts pour le pratiquer, parviendra à en avoir l'intelligence.

Il y a deux manières de connaître un livre. La première, c'est de l'apprendre par cœur, machinalement, sans que cela pénètre jusqu'à l'intime de votre esprit ; la seconde, c'est de s'en emparer par un procédé vital de découverte ou de redécouverte pour ainsi dire, en sorte que le texte, qui d'abord n'avait fait aucune impression, est maintenant goûté : on en jouit, on se l'assimile. Ainsi quand, à force de lire et de relire, en s'aidant de la prière et de la méditation, on a fait cette découverte ou redécouverte du divin Évangile, c'est à peine si l'on peut se flatter d'en avoir la connaissance. Quand on en arrive au point de constater que vraiment jusqu'alors on ne l'avait pas

connu, l'âme se trouve inóndée de lumière et abreuvée de délices spirituelles inexprimables. Il faut que nous en venions enfin à sentir que l'Évangile n'est pas un livre, — lettre morte, — mais un maître vivant, une personne ; Celui-là même à la rencontre duquel nous allons dans notre vie mystique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le vrai Fils du Dieu vivant. C'est Lui et non pas l'évangéliste qui nous parle dans les pages de l'Évangile, et il nous parle cœur-à-cœur si seulement nous ne nous fermons pas devant Lui. Alors il cesse d'être un étranger, une personne à distance, un être aperçu vaguement et comme à travers un brouillard : on entre en contact avec Lui, on vit dans sa compagnie avec Marie et Joseph et avec ses Apôtres ; on le suit sans cesse et partout, en le couvant des yeux avec amour, et Il nous découvre ses secrets.

Il y a des chrétiens qui n'ont jamais

lu leur Évangile, même une seule fois, d'un bout à l'autre. Ils n'en connaissent que les extraits qui sont lus aux prônes du dimanche, toujours les mêmes chaque année. En soi, cela est déjà bien bon ; mais ce n'est pas assez : un trop grand nombre des paroles et des actes de Notre-Seigneur sont ainsi passés sous silence. Ces personnes n'obtiennent pas la connaissance complète de Notre-Seigneur qu'elles pourraient et devraient avoir, et leur âme en souffre dans la proportion actuelle de leur ignorance de Jésus. Ce n'est pas du tout l'intention de l'Église que nous nous contentions des Évangiles des dimanches ; elle ne nous les présente que comme des morceaux de choix, et des échantillons du banquet qui nous est préparé, pour aiguiser notre appétit et nous exciter à goûter à tous les plats, je veux dire, à lire toutes les pages de l'Évangile sans en laisser une seule de côté.

Je voudrais, s'il m'est permis de faire une suggestion, que chaque chrétien lût d'abord quelqu'une des belles et savantes Vies de Jésus, qui dans ce dernier demi-siècle ont été écrites par d'éminents auteurs catholiques, et dans lesquelles tous les événements de la vie de Notre-Seigneur et tous ses discours, contenus dans les quatre évangiles, sont fondus en un récit unique et ininterrompu. Après cela, je voudrais qu'il prît en main le texte même des Evangélistes et en lût au moins un chapitre chaque jour. Qu'il lise et relise ainsi les quatre Évangiles jusqu'à ce qu'il se les soit rendus tout-à-fait familiers ; et même alors qu'il continue de les lire et relire, car c'est l'expérience de tous ceux qui ont fait cela, que, à chaque nouvelle lecture, une grâce nouvelle est communiquée à l'âme, un surcroît de lumière et de joie intérieure. Bien entendu, c'est à condition qu'on lise lentement,

avec réflexion et en priant. Une fois l'habitude prise de lire ainsi son Évangile et d'en goûter les délices, il n'y a pas danger qu'on trouve cet exercice fatigant. On pourrait aisément lire tout le Nouveau Testament en un an, car il ne contient que 260 chapitres; tandis que trois ans et un peu plus seraient requis pour lire toute la Bible, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, à raison d'un chapitre par jour.

La plupart des bons prêtres ont l'habitude de lire leur chapitre quotidien des Saintes Écritures, à genoux et de baiser pieusement le texte sacré, à la fin. Cela aide certainement à entrer dans l'esprit de révérence et d'amour qui convient. Toutefois, on ne mériterait aucun blâme si au lieu de se tenir à genoux pour cette lecture, on se mettait à son aise, assis, la plume à la main, pour saisir et noter au passage les inspirations lumineuses que l'on peut rencontrer en lisant le texte sacré.

Si chaque chrétien instruit, soit prêtre soit laïc, nourrissait ainsi son âme tous les jours avec la moëlle de la doctrine spirituelle, telle qu'elle se trouve dans les Évangiles, quel changement s'opèrerait dans le monde ! Comme il s'y trouverait bientôt une augmentation de piété éclairée, de vertu solide et de bonheur pour tous et enfin de gloire à Dieu ! Alors enfin l'on verrait des chrétiens dignes de ce grand nom, comme il y en eut aux siècles de foi du Moyen-Age et au temps des martyrs des premiers siècles du Christianisme.

C'est à nous, prêtres et religieux, qu'il incombe de ramener dans le monde un si heureux état de choses. Dans une certaine mesure il est en notre pouvoir d'obtenir ce résultat. Mais il nous faut commencer par être, nous-mêmes, de vrais mystiques, avant de penser que nous puissions rendre les autres tels, et, à cette fin nous devons employer les moyens

indiqués dans le présent chapitre.

Chaque prêtre fervent, touché de la sainte ambition d'entrer dans les voies d'une vraie vie mystique et de les enseigner aux autres, devrait faire une analyse et une synthèse des Évangiles ; les décompenser pour ainsi dire pièce à pièce, en trier les divers éléments et puis ensuite les reconstruire sur un plan à lui. Le suivant pourrait servir tout aussi bien que n'importe quel autre : 1° tout ce qu'est Jésus ; 2° tout ce qu'Il fait ; 3° ses paroles et ses discours ; 4° ce qu'Il a souffert pour nous racheter et pour entrer dans sa gloire : groupant tous les textes des quatre Evangiles sous ces divers titres. Ou bien encore, on pourrait se contenter de tout ramener sous les deux chefs qui forment la double caractéristique de la vie mystique : d'une part son austérité sans accommodement, d'autre part son ineffable dou-

cœur ; car Notre-Seigneur a dit : *Combien étroite est la porte et rude est le chemin qui conduit à la vie ;* mais il dit aussi : *Mon joug est doux et mon fardeau léger !* (Matth., XI, 30.) Dans ces deux oracles de Notre-Seigneur nous avons tout l'Évangile en raccourci ; et ce serait un plaisir, au cœur aimant, de ranger toutes ses autres paroles et ses actes, suivant qu'ils servent à mettre en lumière l'un ou l'autre de ces deux principes fondamentaux de la vie spirituelle. Cependant chaque prêtre peut trouver encore plus intéressant de suivre un plan de son invention.

Je suis bien sûr que l'on n'avancera pas très loin dans ce travail, sans être frappé de la beauté et des charmes inexprimables de l'Évangile, d'une manière que l'on n'avait pas ressentie auparavant. On sera tout naturellement conduit à la contemplation affective de Jésus. De lui-même,

le prêtre fervent se mettra à faire du divin Évangile la règle de toutes ses pensées, de toutes ses paroles, de tous ses actes et de toutes ses ambitions et de ses désirs les plus secrets. Il se sentira attiré doucement mais irrésistiblement à imiter la vie apostolique de son Divin Maître. Jésus lui deviendra une réalité vivante, une présence perpétuelle, une inspiration qu'aucune parole ne saurait peindre. Quels fruits de sainteté ne pourra-t-on pas attendre de ce prêtre, et quelles œuvres de zèle n'accomplira-t-il pas dans la vigne du Maître !

Mystique, certes il le sera ; et bien plus que mystique ; car il deviendra également père et maître et guide d'autres mystiques. Tout cela, grâces à son étude fervente, soutenue, approfondie, du premier de tous les manuels de mystique, le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui soit gloire à tout jamais !

CHAPITRE XI

LE PECHÉ, A LA LUMIÈRE DE LA MYSTIQUE

L'existence du mal moral ou péché est un fait qu'on ne peut nier. A quelque point de vue qu'on se place pour l'envisager, de quelque manière qu'on s'y prenne pour en rendre raison, on est forcé d'admettre qu'il y a des actes humains qui sortent de l'ordre, tels que par exemple, le meurtre, le vol, le parjure, l'adultère, l'intempérance, l'impiété : lesquels sont tous causés par des mouvements intérieurs déréglés tels que la haine, la jalousie, la convoitise, la paresse, l'orgueil. Nous rencontrons les preuves de ce mal, étalées partout au grand jour, sans parler de l'expérience

personnelle que nous en faisons en nous-mêmes. De plus, la logique des faits et le témoignage de l'histoire nous démontrent qu'il en a été ainsi dans le passé, en remontant de siècle en siècle jusqu'au matin de l'histoire du monde. Arrivés à cet endroit, la révélation divine nous découvre, dans le péché originel de nos premiers parents, la source de cet océan des péchés et des maux qui affligent l'humanité ; et la même autorité nous dévoile aussi ce grand fait que, même le péché d'Adam et d'Eve, n'a pas été le premier anneau dans la longue chaîne ; car ce péché se soude, à l'aide de la tentation du démon, au propre péché du démon et à celui des autres anges déchus, lorsqu'ils poussèrent le premier cri de révolte contre Dieu dans le paradis de leur épreuve.

Le péché est essentiellement un acte libre, délibéré, contraire à la droite rai-

son. Le psalmiste pose cette question : *Delicta quis intelligit?* « Qui est capable de comprendre le fait du péché? » (Ps., XVIII, 13.) Personne ne peut comprendre le péché considéré en lui-même, parce-qu'il est une monstrueuse absurdité, étant l'acte d'une créature raisonnable et cependant un acte contraire à la doite raison. Il s'ensuit évidemment que c'est un attentat contre soi-même ; c'est porter les mains sur sa propre ressemblance avec Dieu, pour la détruire ; c'est vouloir criminellement se replonger dans le néant. Considéré au point de vue abstrait, en passant même sous silence les souffrances accidentelles qu'il entraîne, tant pour celui qui le commet que pour les autres hommes qui peuvent en être les victimes, (souffrances très grandes, comme nous le verrons dans le chapitre suivant), le péché est le plus grand mal qui puisse jamais arriver, car c'est le mal d'un es-

prit. C'est l'acte d'un être raisonnable qui se sépare de Dieu, qui, de gaîté de cœur brise ses communications avec la source de toute vie surnaturelle, qui se jette tête baissée dans un abîme sans fond ; c'est le suicide d'une âme ; et en même temps c'est un prodigieux mensonge. Tandis que le mystique dit avec le roi-prophète : *Il m'est bon de me tenir uni à Dieu* (Ps., XXII, 28), parce qu'il en a fait l'expérience ; le pécheur, de son côté, déclare par ses actes sinon par ses discours : « Il m'est bon de me séparer de Dieu ; il m'est bon de me coller à la créature de préférence au Créateur ; il m'est bon, en retombant sur moi-même et les objets créés, de faire retour au néant autant que cela me sera possible »; et cependant ce qui lui arrive prouve tout le contraire. Agir ainsi ne lui est pas avantageux; cela lui fait énormément de mal.

Il y a dans le péché deux points de vue différents et chacun d'eux est terrible. D'abord il y a le point de vue du mal fait contre Dieu, en tant que le péché est un attentat contre sa souveraineté absolue, un outrage à sa sainteté et à son amour. Ensuite, le point de vue du mal fait à la créature raisonnable, en ce que le péché la sépare de Dieu qui est sa vie et la précipite à des profondeurs de dégradation et de misère, proportionnées à la hauteur de gloire et de bonheur auxquelles Dieu avait eu dessein de l'élever.

L'erreur fondamentale du pécheur, c'est que, pour la gratification de sa passion déréglée, il rapporte toutes choses à lui-même. Pour atteindre une fin si basse, il emploie les nobles facultés de son corps et de son âme, ces instruments qui ne lui avaient été donnés que pour le service de Dieu. De plus il porte des mains téméraires sur les créatures, animées et ina-

nimées, de cet univers visible, qui toutes appartiennent à Dieu : il les réduit à une injuste captivité ; il les force malgré leurs gémissements, pour ainsi dire, à servir à ses fins criminelles, contre la volonté de Dieu, et contre Dieu même, leur Créateur et le sien, qui les avait faites pour un meilleur usage. Mais là où le misérable pécheur atteint le sommet de l'injustice et de la folie, c'est lorsqu'il se damne en ce monde et en l'autre par le mauvais usage qu'il fait de ses frères, les autres hommes, voire de ceux qui sont sa chair et son sang, d'une épouse, de ses enfants, de ses subordonnés, de ceux qu'il nomme ses amis : les entraînant tous avec lui-même dans l'horrible état du péché.

Pour cet effrayant égoïste, tout l'univers créé, avec tout ce qu'il contient, n'est qu'une vaste circonférence dont lui se fait le centre. Il rapporte et subordonne toutes choses à lui seul ; il y rapporte même

Dieu, puisqu'il voudrait que Dieu cédât devant la volonté de cet atôme d'être qu'il est. Se pourrait-il que Dieu consentît à un tel renversement des droits inaliénables de sa souveraineté? Et puis, la douceur et l'harmonie de l'ordre ne demandent-elles pas que les choses soient rapportées à l'Être Premier et lui soient subordonnées ; d'autant plus que Dieu en procurant sa propre gloire n'a d'autre vue que de procurer notre bonheur? Peut-on imaginer rien de plus désirable? Le pécheur, quant à lui, propose pour fin à lui-même et à tout ce dont il peut s'emparer, sa gloire au lieu de celle de Dieu, sa volonté au lieu de celle de Dieu, et cela, au prix de son propre bonheur et temporel et éternel, et au prix des âmes précieuses de ses frères qu'il fait tomber dans le péché. Peut-on imaginer rien de plus criminel et de plus idiot?

Or voici la vérité terrible, quoique peut-

être son manque de foi ou son étourderie l'empêche de s'en rendre compte : le centre autour duquel le pécheur gravite, qui l'attire puissamment, vers lequel il tend de tout le poids de ses péchés, c'est l'enfer de la damnation. La foi nous l'enseigne : il est indubitable que si le pécheur meurt subitement, sans se reconnaître, sans se repentir, il tombera soudain en enfer, tout comme une pierre tenue en suspens au-dessus d'un lac, tombe et est engouffrée dans ses eaux dès que n'étant plus retenue, elle obéit à la loi de son attraction naturelle. Le pécheur veut positivement ne pas être avec Dieu ; hors de Dieu il n'y a, dans l'autre monde, pas d'autre place possible pour la créature raisonnable, coupable d'un pareil crime, que la prison éternelle de l'enfer.

A ce point de vue il n'y a pas de différence entre celui qui n'est coupable que d'un péché mortel seulement et celui qui

en a commis des multitudes : l'un et l'autre appartiennent également à l'enfer, encore qu'ils n'y soient point pour le moment.

Dès que le pécheur, par un premier péché mortel, accomplit sa séparation d'avec Dieu, à ce moment précis, son nom est effacé du livre de vie et transféré sur les registres de l'enfer. De droit il appartient à l'enfer aussi strictement que les âmes damnées qui y sont déjà ; quoiqu'il soit encore en son pouvoir, avec la grâce de Dieu s'il veut l'accepter, de rompre ce terrible pacte.

La différence entre un pécheur et un autre sur la terre, comme aussi entre un réprouvé et un autre en enfer, gît dans le montant de la criminalité de chacun d'eux, et le châtiment spécial qui leur sera attribué respectivement, en conséquence. Nous pourrions dire: la différence gît dans le degré de pourriture et de désintégra-

tion morale auquel chacun d'eux s'est laissé choir. Un homme qui vient de mourir à l'instant, est aussi mort que celui d'hier, ou de quatre jours, ou de huit jours, ou d'un mois, ou de six mois ; mais il n'a pas encore atteint le degré de décomposition de ces derniers. De même le pécheur coupable d'un péché mortel seulement, est aussi absolument privé de la vie de la grâce que celui dont la conscience est chargée de milliers de péchés mortels, mais ce dernier est bien plus l'objet de la réprobation de Dieu et des châtiments de sa justice vengeresse.

Cela peut nous aider à expliquer l'avertissement de Notre-Seigneur, au pécheur, dans l'Apocalypse (III, 1-2) : *Je sais que tu as la réputation d'un vivant, mais tu es mort. Veille à fortifier les avantages qui te restent encore et que tu es sur le point de perdre.* Dans le malheureux chrétien qui a perdu la charité, ne fût-ce que

par un seul péché mortel, il survit ordinairement tout d'abord la vertu théologale de l'espérance, et puis, celle de la foi : elles se trouvent, il est vrai, déformées (en latin *informes*) et pourtant capables encore, même dans cet état, d'empêcher une plus grande ruine et de devenir, en quelque sorte, des principes de résurrection spirituelle. Il survit de plus, toutes les vertus morales acquises, et enfin, quelquefois une certaine ombre exténuée de l'esprit de prière. Enfin il peut même se trouver encore dans cette âme, une certaine semblance de la charité : survivant dangereux de l'état précédent, parce que, dit saint François de Sales (*Amour de Dieu,* livre IV, chap. 10 et 11), il ne sert qu'à tromper le pauvre pécheur sur son état réel et à le tenir dans l'illusion. *Les avantages qui restent* encore au pécheur, mais qui sont menacés de dispa-

raître enfin, auxquels Notre-Seigneur fait allusion, sont donc ces vertus informes de l'espérance et de la foi théologales, et les vertus morales acquises. Quant aux vertus morales infuses qui forment la suite de la Charité et comme ses dames d'honneur, elles ont été frapées de mort au même instant que leur Reine.

La vertu théologale d'espérance, déformée par le péché mortel, peut périr enfin tout à fait, par le fait de la répétition et de la multiplication des actes criminels. Viendra un moment où, cette âme passera, presque sans transition, des sommets de la présomption au plus profond abîme du désespoir. Le joug du péché s'appesantissant de plus en plus, les habitudes criminelles, comme autant de chaînes de fer, devenant solidement rivées, tout espoir de délivrance s'évanouit soudain. Alors le malheureux tombe dans le dé-

couragement ; le voilà qui s'abandonne comme une épave aux caprices des circonstances, capable de se laisser saisir aux transports les plus violents de ses passions mauvaises, et ensuite de se laisser hanter par les tentations de désespoir et les idées de suicide.

Une fois l'espérance chrétienne morte, la foi peut encore lui survivre, toute déformée, et affaiblie d'autant par cette triste disparition de l'espérance : mais combien profondément blessée, combien rudement ébranlée ! Cela se voit aux accès de défaillance qui la saisissent de temps en temps, et par les éclipses partielles et plus ou moins prolongées, de sa lumière. Cependant, même une lumière si faible et vacillante vaut encore mieux que la nuit noire ; une âme peut en profiter pour éviter les pires chutes, et même pour esquisser les premiers pas d'un retour dans la direction de Dieu.

Le pire des états est atteint lorsque la foi elle-même a enfin disparu, soit par le fait de nouveaux péchés plus particulièrement odieux, que le malheureux aura commis, soit comme conséquence des efforts qu'il aura faits pour éteindre cette lumière persistante et importune de la foi. Cependant, quoi qu'il fasse, la lumière qui lui a été infuse à son Baptême avec le caractère ou signe indélébile du chrétien, n'est jamais complètement anéantie. De temps en temps, du milieu des cendres accumulées, des étincelles et des lueurs soudaines peuvent jaillir qui seront comme les derniers appels de Dieu à une âme qui s'obstine à vouloir se perdre.

En conclusion, on peut dire que, dans l'ordre moral, il y a deux grands centres d'attraction et pas plus : d'un côté Dieu, le Dieu-Amour, de l'autre l'enfer de la damnation. Absolument toutes les créatures raisonnables, qu'elles soient *in via*

encore sur la terre, ou bien *in termino,* arrivées au terme de la vie éternelle soit bienheureuse, soit malheureuse, gravitent autour de l'un ou de l'autre de ces deux centres : ou bien attirées au premier par la force mystérieuse de la charité, ou bien retenues dans la sphère d'attraction de l'autre, par cette force — antithèse de la charité — qu'est le péché, l'état de péché, le péché habituel ; car le péché actuel devient habituel si l'on ne s'en repent aussitôt, et si on ne l'abolit par une bonne confession ou un acte de contrition parfaite.

Ceux qui sont *in termino* soit les anges, soit les âmes séparées de leurs corps, non seulement sont attirés vers leur centre, quel qu'il soit, mais ils y sont liés à tout jamais. Les hommes encore *in via,* ont encore provisoirement le pouvoir de s'arracher à un centre d'attraction et de passer à l'autre. Tous, soit *in termino* soit

in via, sont attirés vers leur centre d'attraction, avec une force en proportion de leur affection respective pour Dieu ou pour le péché.

Le chrétien tiède lui-même, tout comme le mystique à tous les degrés, ou les pécheurs de toutes nuances, est lui aussi actuellement en train de graviter autour de l'une de ces deux sphères d'attraction, celle dont le Dieu d'amour est le *focus,* ou bien celle de l'enfer de la damnation. Seulement, lorsque, du fait de n'être pas en état de péché actuel, il se trouve graviter autour de Dieu qui est le centre naturel de la charité, il se tient encore à une si énorme distance de ce centre qu'il ne peut guère être échauffé et éclairé par ses rayons ; c'est à peine s'il a conscience de la force qui le retient et il n'obéit que bien paresseusement à son attraction. Il est si près des confins de la sphère dont le centre d'attraction est l'en-

fer des damnés, qu'il n'y a pas à s'étonner si un beau jour il se trouve arraché soudainement à son orbite première et lancé dans celle-ci, devenant définitivement une de ces *étoiles filantes* dont nous parle saint Jude, *auxquelles est réservée la tempête des ténèbres éternelles* (Jude, I, 3.). Puisse Dieu, dans son amour, nous préserver d'un si grand malheur !

CHAPITRE XII

LES APRES SENTIERS DU PÉCHÉ

Mon peuple a fait deux mauvaises actions : Il m'a oublié, moi qui suis la source des eaux vives, et il s'est creusé des citernes à lui, citernes rompues, qui ne peuvent retenir l'eau. (Jérémie, II, 13.)

La note dominante de la vie mystique, c'est la joie : une joie profonde et pure, mais cachée aux yeux des hommes. Cette joie n'empêche pas de cruelles souffrances et physiques et mentales ; la souffrance faisant nécessairement partie du bagage que porte avec lui tout voyageur sur cette terre d'exil ; mais elle s'en accommode. Après avoir subi le supplice de la flagellation en présence des anciens du peuple,

les Apôtres s'en allèrent *joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir cet affront pour le nom de Jésus.* (Actes, v, 41.)—*Je me sens heureux,* dit saint Paul, *la joie déborde en mon cœur parmi toutes nos tribulations.* (II, Cor., VII, 4.) Au contraire, la note dominante d'une vie de péché, c'est la tristesse ; mais une tristesse cachée, qui ronge implacablement le cœur du malheureux pécheur; une tristesse qu'il s'efforce de dérober à la connaissance du monde, et qui, en dépit de tous ses efforts, éclate souvent au grand jour. Comment en serait-il autrement pour celui qui s'est fait l'ennemi de Dieu, l'ennemi de la meilleure partie de lui-même et l'ennemi des autres hommes?

C'est certainement un coup de la miséricordieuse providence divine, qui fait que le péché traîne toujours son châtiment à sa suite, même dès ici-bas, en sorte que le pauvre pécheur ne manque

pas d'avertissement et pourra peut-être ainsi parer à son éternité. C'est une des lois fondamentales de l'univers, que tout désordre cause un malaise. Un membre brisé, un os disloqué, font horriblement souffrir jusqu'à ce qu'ils soient reboutés. Or, le péché est le plus grave des désordres, c'est un désordre moral, qui est une cause de malaise à l'esprit soit de l'ange soit de l'homme ; seulement, pour ce dernier, son péché étant en même temps un désordre physique et matériel, il traîne à sa suite, non seulement le malaise de l'esprit, mais en même temps la douleur physique, laquelle s'attaque à son corps de chair.

Passons rapidement en revue quelques-unes des souffrances physiques et morales qui se pressent sur les talons du péché. Tout d'abord, le remords. Un squelette tenu sous clef dans un placard, n'est pas un compagnon bien folâtre pour un es-

prit malade. Le pécheur fait des efforts désespérés pour l'oublier, mais sans succès. Ensuite, la crainte d'être découvert. Et puis l'indicible confusion, quand il arrive que, malgré tout, on est découvert. Quelle honte de devenir un objet de réprobation à toutes les personnes honnêtes, et même aux corrompus et aux hypocrites, qui ont peut-être été les instigateurs du péché. Même sans cela, d'amères déceptions, un horrible dégoût, se produisent : l'objet convoité, dont on s'était promis des joies si ravissantes, s'est trouvé n'être qu'une pomme de Sodome, appétissante au regard, mais qui se change en cendres infectes dans la bouche. Perte de la santé, éparpillement de la fortune, récriminations sans fin, amers reproches, regrets dévorants : tout cela suit fatalement. Et puis, la question angoissante et qui rend presque fou : Comment tout cela finira-t-il? Réussit-on à lui imposer si-

lence pour un temps, elle se dresse de nouveau, plus importune, plus insistante. Le malheureux pécheur se tord les mains, détourne la tête et feint de ne pas entendre.

Et maintenant, si le pécheur reste endurci et refuse de retourner comme l'Enfant Prodigue, à son Père Céleste par un sincère repentir et l'amendement de sa vie, une nouvelle série de symptômes alarmants commencera de se manifester. 1° Déformation de la conscience. Parce qu'*il est dur de regimber contre l'aiguillon* et de pécher sans aucun détour, le misérable essaye de se persuader que le mal n'est pas le mal : il appelle blanc ce qui est noir et noir ce qui est blanc. 2° Aveuglement de l'esprit. Il est tellement infatué de l'objet de sa passion, qu'il ne voit plus que son image ; et plus rien autre chose ne lui importe dans le monde entier. 3° Fléchissement de la fa-

culté maîtresse, la volonté. Plus de puissance de résistance : l'âme est prête à toutes les abdications. 4° Eudurcissement du cœur. Le péché est enfin aimé pour lui-même. Le pécheur ne voudrait plus en être affranchi ; il le suivra jusqu'à bout, sans s'inquiéter où il le mène. 5° Abaissement effroyable du caractère. Probité, sincérité, respect de soi, affections naturelles, considération pour les autres, respect des convenances : toutes ces choses sont jetées par-dessus bord. 6° Perversion monstrueuse des appétits naturels, imagination dévergondée, irrésistible tyrannie des sens: tout l'homme, corps et âme est déséquilibré. 7° Maladies terribles, honteuses, conduisant jusque sur les bords de l'abîme de la folie ou du désespoir. 8° Horrible frayeur de la mort que l'on sent approcher sournoisement, et de ce qui vient après la mort. Y a-t-il quelqu'un pour qui la mort soit

un épouvantail comme pour le pécheur? Tout ce qu'il aime est de ce monde et en ce monde. Et le Jugement : comme sa seule pensée le fait trembler de terreur ! Mentionnons une dernière perspective sur laquelle le pécheur ne peut fermer les yeux : la transmission probable des germes de ses horribles maladies à une postérité innocente de ses crimes.

Cette peinture est-elle exagérée? Tout homme qui connaît le monde est capable de citer à la douzaine, des cas non moins terribles que celui que je viens d'esquisser.

Et puis, en dernière fin, il est nécessaire de faire entrer en ligne de compte les effets posthumes du péché : toute une fourmilière d'autres péchés qui peuvent sortir, après la mort du pécheur, des scandales qu'il a donnés pendant sa vie et des semences de péchés qu'il a disséminées à tous les vents du ciel. Ils peu-

vent continuer de se répandre, de se perpétuer, de se propager sans limite et sans fin, jusqu'au jour du Jugement Dernier. Alors toute cette horrible progéniture se réclamera de celui qui l'a déchaînée sur le monde; une révision de ses comptes avec la Justice divine s'imposera, comme aussi une aggravation proportionnelle de son châtiment éternel.

Et pendant tout le temps de sa misérable vie sur la terre, à tous les châtiments qu'il s'est attirés par ses péchés, vient s'ajouter le malaise provenant de la crainte de Dieu : non pas une sainte crainte, comme celle des vrais enfants de Dieu, qui ne redoutent rien tant que d'offenser leur Père céleste, encourir sa disgrâce et perdre son amour ; mais une crainte abjecte, une terreur qui lui fait prendre la fuite devant Dieu et le considérer comme un ennemi. Adam pour s'enhardir à mordre dans le fruit défendu, se

dépouilla de la sainte crainte filiale de Dieu, mais il n'eut pas plutôt mangé de ce fruit qu'il fut saisi de la crainte abjecte de Dieu.

Le voilà qui fuit Dieu, qui évite d'aller au devant de Lui comme auparavant, qui se cache dans les bois avec sa compagne coupable. Quand enfin il est bien forcé de paraître devant son Créateur et son Bienfaiteur outragé, le voilà qui devient insolent, ce qui est une autre manière de se dérober aux poursuites de Dieu. Il répond : *La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a tenté* (Gen., III, 12), comme pour dire : « C'est à elle qu'il faut s'en prendre, non à moi ; et même, à y regarder de près, Vous, mon Dieu, qui me l'avez donnée, c'est à Vous qu'il faut vous en prendre. »

Est-ce que chaque pécheur ne suit pas en ceci l'exemple d'Adam, osant rejeter sur Dieu le blâme de ses propres méfaits?

Prenez le type ordinaire de l'homme du monde, tel que l'a façonné notre civilisation corrompue ; il n'a certes pas la sainte crainte de Dieu ; il boit l'iniquité comme l'eau. Et pourtant, au fond, il est possédé d'une horrible crainte de Dieu. Il ne peut supporter sa pensée : la simple mention de son Nom adorable suffit quelquefois à jeter cet homme dans des transports de fureur. Pendant des mois et des années il ne mettra pas le pied dans une église ; lorsqu'il se trouvera forcé de le faire par convenance mondaine, par exemple pour assister au mariage, ou à l'enterrement d'un de ses amis ou à quelque démonstration civique, il ne le fait pas sans un certain frémissement, comme le démontre clairement toute son attitude extérieure.

Il fuit, saisi d'une abjecte terreur, devant la face de Dieu ; il fuit d'une fuite qui bientôt, peut-être,

deviendra éternelle. Et tout en fuyant, c'est Dieu qu'il accuse, le Dieu d'amour, le Saint des Saints, et non pas lui-même et sa propre perversité. La littérature contemporaine, du haut en bas, dans toutes ses branches, raffinée ou grossière, légère ou pédante, est saturée de cette sorte de blasphème. Cependant c'est une pose qu'on se donne : elle n'est ni convaincante ni rassurante à ceux qui la prennent, et plus ils crient à tue-tête leur mépris de Dieu, plus ils trahissent la peur abjecte à laquelle ils sont en proie.

Mais n'est-ce bien que cela? Non : c'est quelque chose de pire : c'est de la haine. Le pécheur habituel devient possédé d'une haine positive contre Dieu. Sans doute, au début, le novice dans les voies du péché n'en arrive pas encore a une pareille extrémité. Il n'y arrive que peu à peu et comme par degrés imperceptibles, mais enfin vient le moment où

il se prend à haïr Dieu si bon, qui l'a créé avec tant d'amour, et le Sauveur qui a donné pour lui tout son sang sur la croix. Parce que Dieu défend de commettre le péché, parce qu'il le châtie sévèrement dès ici-bas et décrète des supplices éternels contre lui dans l'autre monde, le pécheur est amené pas à pas à la haine positive, avouée, explicite de la sainteté de Dieu, de sa justice, de ses infinies perfections, de son existence. Ah! voilà un des âpres sentiers du péché. *Nous nous sommes fatigués dans les voies de l'iniquité, et de la ruine, nous avons gravi d'âpres sentiers :* ainsi se lamentent les réprouvés, au livre de la Sagesse. (v, 7.)

Tels sont donc les âpres sentiers du péché.

Quand nous disons à un jeune insensé, affamé du fruit défendu, que le péché fait mal, il ne veut pas le croire.

Il répond que ce sont là des contes inventés à plaisir par les prêtres pour faire peur aux petits enfants. Il se rassure en se disant que, pour lui du moins, s'il boit une bonne lampée à la coupe des plaisirs, cela ne tirera pas à conséquence ; il saura bien s'arrêter à temps, ou s'il lui survient un accès de fièvre, il saura se guérir. Pauvre fou ! Combien j'en ai vu comme lui, qui se sont trouvés terriblement pincés à la fin, et qui n'ont pas pu s'empêcher de crier bien haut que tout de même, tout de même, le péché fait rudement mal !

Quand, par une des miséricordes les plus signalées de Dieu, le pécheur, touché de la grâce, forme le désir de revenir sur ses pas, de rentrer dans la vie saine et sainte, il voit se dresser devant lui une montagne de difficultés effrayantes. Pour n'en citer qu'une en ce moment, l y a littéralement « la note à payer ». Le diable tient à sa créance et ne

veut pas lâcher son débiteur. Le diable a acheté cette âme ; le pécheur la lui a bel et bien vendue ; à vil prix il est vrai, et encore il a été filouté : n'importe, le diable détient sa signature. Il a eu soin de prendre ses gages. Il tient une première hypothèque sur le cerveau de sa victime, une autre sur sa force de volonté, une autre sur son imagination, une autre sur ses sens, une autre sur ses nerfs. Ah ! qu'il est donc difficile de s'arracher des griffes de ce Maudit ! Et pourtant il le faut, coûte que coûte ! C'est une question de vie ou de mort, et de vie ou de mort éternelle ; et plus on remettra à plus tard l'effort soutenu, violent, désespéré qui est nécessaire si l'on veut recouvrer la liberté des enfants de Dieu, plus aussi le démon rivera les chaînes de l'âme du pauvre pécheur et l'écrasera sous le poids de son joug de fer.

CHAPITRE XIII

LE RETOUR DU PRODIGUE

Il peut, à première vue, sembler impossible au pauvre pécheur, après des années d'esclavage dans ses mauvaises habitudes, de revenir sur ses pas et de rentrer dans un état de vie saine et sainte. Mais ce qui est impossible à l'homme n'est pas impossible à Dieu. Si un miracle, ou même toute une série de miracles sont nécessaires pour aider la bonne volonté du pécheur repentant, les miracles auront lieu.

Je ne prétends pas, en disant cela, que le pécheur n'aura pas à endurer les labeurs inhérents à l'entreprise de sa con-

version : ils font partie de son expiation et l'exercent à la patience et à d'autres vertus nécessaires. Avant qu'il puisse espérer gravir les sommets de la sainteté, c'est une loi qu'il devra accomplir, au moins autant d'actes de contrainte de lui-même et de renoncement, qu'il a commis précédemment d'actes d'immortification pour descendre au niveau où il se trouve.

Croyez-vous que le retour *du Prodigue* à la maison de son père, dans l'état où il se trouvait, n'offrait pas à son amour-propre les plus terribles difficultés? Quand *le Bon Pasteur* eut débarrassé la brebis errante, des ronces et des épines au milieu desquelles elle se débattait, sur le bord du précipice où elle pouvait se tuer, et qu'il l'eut prise tendrement entre ses bras, il ne put cependant, malgré tout son amour, épargner à cette brebis blessée, la douleur de ses plaies ou la fatigue

qui résultait de la chaleur du jour et de la longueur du chemin. *Le bon Samaritain* versa, il est vrai, l'huile et le vin, dans les blessures du malheureux voyageur que les brigands avaient dévalisé et laissé moitié mort sur le bord de la route: il banda ses blessurès et avec un soin infini, il le plaça sur sa bête de somme et le déposa à la première hôtellerie qu'il put trouver : mais, en dépit de tous ses soins il ne put empêcher la fièvre de se déclarer pendant la nuit suivante, comme une suite de la grande perte de sang et de l'ébranlement nerveux que le malheureux avait subis ; et il ne fut pas possible au Bon Samaritain de hâter la guérison.

Quoique le Bon Dieu ait pardonné tous les péchés passés dès qu'une pleine, sincère et douloureuse confession en a été faite, et que le pécheur a réellement, par cette confession, banni de son cœur la présence du péché et est bien résolu, avec

la grâce de Dieu, de commencer une vie nouvelle, les conséquences de ses péchés ne laissent pas que de subsister. Il lui faudra lutter contre elles, et il ne pourra pas les vaincre d'un seul coup, mais petit à petit, par beaucoup d'efforts patiemment et courageusement soutenus. Sans doute le cruel ennemi a été forcé d'évacuer la place, mais il l'a laissée brûlée, et saccagée, et couverte de ruines. Il faudra du temps et un rude travail pour enlever ces tas de décombres, reconstruire les maisons, rendre à la culture le terrain qui les entoure, et tout remettre en état.

Il peut même arriver dans les débats d'une conversion, que le pauvre pénitent, après un long combat contre la tentation, fasse une rechute. A-t-il réellement donné plein consentement au mal? Personne ne saurait le dire ; lui, moins que qui que ce soit. Péché mortel ou non, cette re-

chute est horriblement douloureuse ; et pourtant, il faut que le pauvre pécheur se relève sans perdre un instant. Il en est tout frappé de stupeur, malade, dégoûté de lui-même, et saisi de crainte. Sainte Angèle de Foligno eut une semblable rechute au début de sa conversion.

Donc, il est absolument certain que le pécheur désireux de revenir à Dieu, voit s'ouvrir devant lui, en outre des labeurs communs à tous les serviteurs de Dieu, la perspective de certaines souffrances particulières, qui sont les suites de ses péchés passés et qui lui eussent été épargnées s'il n'eut jamais quitté les sentiers de la vertu. Il a donc besoin d'une grâce de Dieu très puissante. Heureusement, il n'a pas plus tôt résolu de correspondre à la grâce qu'il se trouve déjà soulevé en dehors des abîmes de la perdition et entraîné dans le courant de la vie divine. Cela seul est déjà un immense miracle,

dont nous ne pourrons apprécier les proportions grandioses qu'en paradis.

Ce n'est là que le commencement. Il faut maintenant que le pécheur repentant se mette en marche en portant sa croix, et qu'il gravisse son Calvaire. Il n'avance qu'à pas lents, gémissant sous le poids écrasant de cette croix qu'il s'est taillée de ses propres mains ; croix faite de la confusion de ses péchés passés, des découragements de la nature et de la tyrannie de ses mauvaises habitudes, si difficiles à déraciner ; de temps en temps, il fléchit sous cet horrible fardeau et se demande s'il ne va pas en mourir là-même. Ce fut l'histoire de l'illustre pénitente Marie l'Égyptienne, pendant les premières années de sa vie solitaire. Elle tomba plus d'une fois dans le découragement et même se vit jusque sur le bord de l'abîme du désespoir. C'est l'histoire de tous les vrais pénitents. Arrivés à ce point, nous

sommes témoins d'un second miracle. Voici que, pour donner du cœur à ce pauvre pèlerin du Calvaire, l'Agneau de Dieu, le Divin Sauveur, se met à marcher devant lui chargé d'une croix encore bien plus pesante, puisque c'est celle de tous les péchés du monde. A la lumière de la foi, le pénitent attendri voit son Sauveur, tout couvert de sang, épuisé de fatigue, écrasé sous le poids de sa croix, chancelant, tombant, se relevant et lui faisant signe de le suivre. Et il sort de sa personne adorable une vertu puissante. Alors le pauvre pénitent, encore tout tremblant et meurtri de ses chutes, trouve la force de se relever et d'avancer, en se traînant plus qu'il ne marche. Enfin, (chose merveilleuse) il arrive que, à mesure qu'il gravit ce sentier rude et escarpé, il y trouve un charme bien plus grand qu'au chemin large et aisé de sa vie de péché d'autrefois, il se prend à

aimer jusqu'aux difficultés dont il est hérissé.

Les humiliations ne lui seront pas épargnées sur le chemin du repentir. Coups de pieds et soufflets, coups de langue et dérisions : il doit s'attendre à tout de la part de ses anciens compagnons de désordres. Ils accumulent sur sa tête les plus horribles malédictions. On ne saurait échapper à cela quand on quitte le service du monde. Oh ! comme les démons haïssent celui qui s'arrache à leur domination pour se mettre à suivre Jésus au Calvaire !

Ce ne sont pas encore là les plus terribles épreuves. A notre innocent Jésus lui-même, les pires afflictions pendant sa passion douloureuse vinrent, non pas de la main des hommes, mais des mains de son Père Céleste et des siennes ; je veux dire, de l'horreur et de la haine avec lesquelles il envisagea ce fardeau des pé-

chés du monde dont il se chargeait. Le vrai pénitent doit faire connaissance avec cette peine-là. Les plus grandes souffrances lui viennent des mains de Dieu et des siennes propres.

Quoique le bon Dieu lui ait pardonné, le pénitent ne se pardonnera jamais, jusqu'à son dernier souffle, d'avoir offensé la Majesté Infinie. Combien de fois, le cœur brisé, n'éclatera-t-il pas en sanglots au souvenir de ses péchés passés ! Saint Pierre déplora amèrement pendant tout le reste de sa vie, le malheur d'avoir, dans un moment de faiblesse, renié son divin Maître. La tradition chrétienne rapporte que ses larmes incessantes avaient fini pas creuser un sillon sur chacune de ses joues. Les sept psaumes de la Pénitence rendent un éloquent témoignage à la douleur profonde et durable que David éprouva de son crime. En même temps, ils fournissent aux pénitents de tous les

âges, des accents inspirés dans lesquels ils trouvent admirablement exprimé leur amer regret d'avoir offensé Dieu, si bon et si aimable.

Dans cette douleur persévérante et sans cesse renouvelée des péchés passés, se trouve l'une des plus grandes sauvegardes du pécheur repentant contre les rechutes toujours possibles. Il y a peu de danger que l'on retombe dans ce que l'on déplore amèrement. Pourquoi un grand nombre de chrétiens retombent-ils si facilement dans le péché mortel, peu de temps après de bonnes confessions (aussi bonnes du moins que l'attrition et la sainte absolution peuvent les rendre), comme je n'ai eu que trop d'occasions de l'observer pendant une longue vie de ministère des âmes? Pourquoi, sinon parce-que ces chrétiens n'ont pas conçu et entretenu une douleur assez profonde de leurs péchés passés; ou, ce qui revient au

même, parce qu'ils n'ont pas cultivé un amour de Dieu désintéressé? Sans doute ils ont reçu avec joie la sainte absolution et ils en ont éprouvé un grand soulagement; mais, pour expiation, ils se sont contentés de la légère pénitence imposée par le confesseur, et ils ne se sont pas rendu compte de la nécessité de se prémunir, par la vigilance et la prière, contre un retour offensif de la tentation. Pour eux, péchés pardonnés sont péchés oubliés. Et pourtant, l'oracle du Saint-Esprit nous avertit de *ne pas être sans crainte, même au sujet des péchés pardonnés*. (Ecclé., v, 6.) Là est le secret de la déplorable faiblesse d'un grand nombre de chrétiens. Mais ce qui semble le plus incroyable c'est que la fréquence des rechutes ne leur ouvre pas enfin les yeux sur ce principe de vie spirituelle, que, alors même qu'il a obtenu de la miséricorde infinie le pardon de ses péchés,

le pénitent ne doit jamais se pardonner de les avoir commis. Qu'il se mette une bonne fois dans cette disposition, il y trouvera la meilleure des garanties de sa persévérance dans le bien.

Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, s'écrie en gémissant le pénitent sincère. Dieu exauce sa prière comme il fit pour le roi-prophète et il le purifie de plus en plus. Oui, bien que le Père Céleste ait pardonné les péchés de son enfant, Il le châtie, le fait souffrir, permet qu'il éprouve tout le poids de leur horreur et de leur méchanceté ; Dieu fait cela, non par colère, mais par amour; non seulement pour nettoyer encore plus à fond cette âme, mais pour lui faire gagner de précieux mérites pour le ciel. Ce sera une manière de regagner le temps perdu.

C'est ce qui explique pourquoi, aux premiers transports de joie, de consolation et de ferveur d'une conversion, suc-

cède généralement une période de sécheresse spirituelle et d'obscurité et de désolation intérieure. Prières, méditations, communions, rien ne semble plus imprégné de l'onction de la piété. Il arrive parfois à l'âme d'éprouver une horreur presque insurmontable de la confession. Des doutes terribles l'assailleront : A-t-elle bien confessé comme il faut tous ses péchés? En a-t-elle vraiment obtenu le pardon? Dans son trouble elle perd de vue l'immensité infinie de la miséricorde de Dieu et la souveraine efficacité que les Sacrements tiennent des mérites infinis de la Passion de Notre-Seigneur. Parmi de telles perplexités, c'est en vain que le pauvre pénitent cherche du soulagement à sa peine : car il désire et il redoute en même temps de recommencer plusieurs fois sa confession générale ; et s'il obtient la permission de le faire, cela ne servira qu'à l'empêtrer dans un labyrinthe

d'explications et de nouvelles difficultés. Il est harcelé par le scrupule et par des doutes contre la foi ; en même temps que d'effrayantes tentations contre la pureté se succèdent dans son âme, avec des accès de terreur en prévision de la mort et du jugement qui doit suivre.

Tout cela est terrible ; mais ne vaut-il pas mieux souffrir ainsi et être agréable à la Divine Majesté, que de se trouver comme auparavant l'esclave du démon, sur le bord du précipice de la damnation éternelle? Dans ses profondeurs cachées, quoi qu'il en soit de la surface, cette âme est heureuse. Elle ne consentirait pas à échanger son état présent, avec toutes ses tribulations, contre les heures les plus joyeuses de sa vie antécédente. La voilà devenue un objet d'admiration au monde, aux anges, aux saints du paradis et à Dieu même. Il n'y a aucune irrévérence à nous représenter en imagination l'in-

térêt palpitant avec lequel ils suivent tous les incidents de ce beau drame qu'est la transformation d'un pécheur en un saint, en un autre Christ !

L'acte suprême sera consommé par le crucifiement mystique du pauvre pénitent et sa mort sur la croix. Il faut qu'il se laisse retrancher, l'une après l'autre, toutes ses attaches aux créatures; qu'il souffre, en son âme, le tourment de la flagellation; enfin qu'il se laisse clouer à la croix, suspendu par ses blessures. Un moment viendra où toutes ses souffrances se fondront en une seule, la plus grande de toutes, le tourment de la soif : soif d'amour ; désir ardent de se sentir aimant Dieu et aimé de Lui. Elle n'obtiendra pas une goutte de ce breuvage rafraîchissant, mais en place on lui présentera du fiel et du vinaigre. Il faut qu'elle passe par la suprême épreuve de se sentir abandonnée des hommes et de

Dieu même, et qu'elle s'écrie avec Jésus dans cette extrémité : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (Matth., XXVII, 46.)

Pendant que se déroule cette nouvelle passion douloureuse, il y a joie dans le ciel. Plus grande est la joie causée par la transformation de ce pécheur en un autre Jésus crucifié, que celle de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'auraient pas besoin de pénitence. C'est au point que, si cela était possible, les saints eux-mêmes porteraient envie à ce pauvre pénitent.

Cependant la sublimité de son état lui est cachée complètement, et il n'aperçoit pas davantage la merveilleuse couronne de diamants et de pierres précieuses de mérites éternels, que ses pénibles victoires sur lui-même lui préparent dans le ciel.

A la fin cependant, le moment du triomphe arrive, et Jésus dit au pénitent sur

son lit de mort, qu'il proclame son ami de cœur et le compagnon de sa passion douloureuse : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. C'est fini* : CONSUMMATUM EST. *Viens, âme bien-aimée, l'hiver de ta vie terrestre touche à sa fin : plus de frimas,* plus de tristesses, *la voix de la colombe se fait entendre,* les roucoulements du divin amour ; *les fleurs* de la gloire éternelle *commencent à donner leur parfum : entre dans la joie de ton Seigneur.*

Quel concert de félicitations accueille le pénitent élu, dès qu'il met le pied sur le seuil du paradis ! Et comme résonnent les cantiques de jubilation, les hosannas, les hymnes de louange à la Bonté Infinie !

Pécheur, mon frère, il est encore en notre pouvoir, à vous et à moi, avec la grâce de Dieu, de mériter et de gagner pour nous-mêmes une joie si ineffable, et de procurer une telle allégresse aux chers habitants de la Jérusalem céleste. Nous

ne sommes encore que de pauvres misérables, c'est vrai : mais le mérite d'accomplir pareille victoire en sera d'autant plus grand. Supposez que nous nous mettions à l'œuvre sans plus tarder?

CHAPITRE XIV

LES ESPRITS IMMONDES

Cette étude à fond sur la doctrine de la vie mystique ne serait pas complète, et l'on aurait le droit de nous accuser d'omission grave, si nous passions sous silence les anges déchus, leur péché, enfin leur action sur le monde dans son ensemble, aussi bien que sur l'Église militante et sur chaque âme en particulier. La considération de ce sujet nous aidera à concevoir une juste idée de la Mystique. Cela nous montrera en même temps le sort réservé aux plus pures et plus brillantes créatures, lorsqu'elles se sont une fois séparées de Celui qui est leur vie,

et fera admirablement ressortir la sagesse et la puissance de Dieu, qui, de ce grand mal qu'est le péché, sait tirer un plus grand bien, à savoir celui de la sanctification des élus et de la manifestation des trésors de son amour. En effet, l'Église de Jésus-Christ et chacune des âmes prédestinées seraient bien moins resplendissantes de sainteté, si elles n'avaient pas eu à supporter la dure épreuve des tentations des démons et de la persécution des méchants; et nous n'eussions jamais connu les excès de l'amour de Dieu pour nous, si le péché de nos premiers parents n'eut pas été l'occasion du terrible et doux mystère de notre rédemption par la croix.

Dieu dans sa sagesse permet au démon de se mêler des affaires d'ici-bas. Nous avons à compter avec lui. On ne peut expliquer que par son intervention la perversité plus qu'humaine de quelques personnages historiques, tels que Caïn, Pha-

raon, Antiochus, Judas, Néron, Domitien, Arius, Mahomet, Luther, Henri VIII d'Angleterre, Voltaire, Robespierre, l'Antechrist qui doit venir ; ou encore la perversité plus qu'humaine d'associations telles que la Franc-Maçonnerie ; ou encore les horreurs indescriptibles qui ont signalé certains bouleversements de la société tels que la prétendue Réforme au XVIe siècle, la Révolution française vers la fin du XVIIIe, la guerre mondiale que nous venons de traverser avec son orgie d'atrocités, de destructions sacrilèges et d'immoralités, commises par l'une des parties belligérantes, non dans l'entraînement de la passion mais comme moyen légitime d'assurer le triomphe de ce qu'ils appellent orgueilleusement le « surhomme ». L'activité de Satan ne se borne pas à ajouter simplement une troisième source de tentation à celles que l'homme rencontre déjà dans la chair et le monde : il

s'empare de tous ces divers éléments du mal moral ; il les organise et leur imprime une direction savante. L'homme tout seul, même dépouillé de l'innocence primitive et de la grâce de Dieu, n'eût pas été capable de descendre à de telles profondeurs de méchanceté.

Les démons sont esprits de ténèbres. Ils se sont donnés la tâche de produire d'épaisses ténèbres ici-bas, afin de conduire les hommes et de les faire tomber dans toutes sortes d'erreurs touchant la foi et les mœurs et par là d'assurer leur perte éternelle. Il est digne de la Sagesse infinie de Dieu, en laissant aux démons une certaine latitude, pour un temps déterminé, de faire servir leur malice à ses fins providentielles. Avec tous leurs efforts insensés ils ne réussissent, somme toute, qu'à battre le blé sur l'aire du divin Père de famille, et à séparer le bon grain de la paille légère. Les bons anges

viennent recueillir le froment et l'emporter en paradis, ne laissant aux mains des démons que la bourre et la paille qui devront être jetées aux flammes de l'enfer.

Saint Jean Climaque, ce maître passé en matière de théologie mystique, nous montre dans son ÉCHELLE DU PARADIS, les démons, pleins de ruse et de malice, appliquant continuellement la pénétration de leur esprit et l'énergie de leur volonté perverse, à un but unique, à savoir de mettre le feu au temple de Dieu sur la terre, c'est-à-dire à l'Église de Jésus-Christ et à chaque âme individuelle ; portant dans leurs mains des charbons ardents, c'est-à-dire voulant se servir à cette fin des flammes de l'enfer qui les tourmentent eux-mêmes. *Frères,* dit saint Paul, *revêtez-vous de la cuirasse divine, afin de pouvoir résister aux pièges du démon. Car nous avons à lutter, non*

contre des choses de chair et de sang mais contre les principautés et les puissances, contre les maîtres qui gouvernent ce monde de ténèbres, contre les esprits de méchanceté les plus hauts placés. Armez-vous donc de la cuirasse divine, qui vous rendra capables de résister dans les mauvais jours, et de rester parfaits en toutes choses. Tenez-vous debout, *les reins ceints de la vertu de vérité et la poitrine recouverte de la justice. En toute occurence, portez le bouclier de la foi contre lequel viendront s'éteindre tous les traits enflammés du mauvais.* (Eph., VI, 11-16.)

Notre-Seigneur désigne les démons sous le titre *d'esprits immondes*. Il serait impossible de leur appliquer une épithète en même temps plus expressive et plus juste. A première vue il semblerait que l'idée représentée par le mot « immonde » soit contredite par celle que représente le

mot « esprit ». Les démons sont par nature des esprits, c'est-à-dire des êtres qui n'ont rien de commun avec la matière, dégagés par conséquent de toute passion de convoitise charnelle : comment donc peut-on les taxer d'être immondes? N'y a-t-il pas contradiction entre ces deux termes : « esprit » — « immonde »? Cependant, nous avons précédemment (au chapitre XI) prouvé que le péché en lui-même, est une absurdité, une contradiction flagrante, une anomalie, un essai criminel de retour au néant, et, par conséquent, une corruption de l'être coupable, qui le rend véritablement immonde. Cela doit nous aider à comprendre que Notre-Seigneur leur ait attaché cette épithète.

Il est juste d'appeler immonde les démons, parce qu'ils ont embrassé l'état de péché et qu'ils y vivent pour toujours. L'amour de Dieu est le seul arôme capable de préserver de la corruption la créa-

ture raisonnable : ils s'en sont dépouillés spontanément, de propos délibéré, pour toujours. Il est juste de les appeler immondes, encore pour cette nouvelle raison que le péché est désormais leur seule occupation. Haïr Dieu et le blasphémer, tenter les hommes, tourmenter les âmes des damnés leurs victimes, se haïr et se tourmenter les uns les autres, tels sont les seuls usages auxquels ils font servir leur vive intelligence et l'énergie incomparable de leur volonté.

Une dernière raison qui leur mérite l'appelation d'esprits immondes, c'est que, par leurs tentations, ils portent l'homme à commetre les péchés de la chair, desquels néanmoins, parce qu'ils sont purs esprits, ils ont naturellement horreur. Mais, par haine de Dieu, et pour le déshonorer dans ceux qu'il a faits à son image et ressemblance, ils excitent les hommes à des actes dont le cœur leur

soulève de dégoût. C'est ainsi que l'on a vu quelque fois un homme, déchu de la noblesse à laquelle il appartenait par la naissance, l'éducation, un goût raffiné et de bonnes manières, s'abaisser, par la haine qu'il portait à un autre, jusqu'à prendre dans ses mains des immondices, en se faisant violence à lui-même, pour en souiller le portrait de son ennemi dont il ne pouvait atteindre la personne. N'appellerons-nous pas immondes, ceux qui sont les instigateurs de toute espèce d'impureté?

En s'appuyant sur divers passages des Saintes Ecritures, particulièrement sur Ezéchiel (XXVIII, 12-15), Isaïe (XIV, 13-15), saint Luc (X, 18), et l'Apocalypse (XII, 1-9), les Pères de l'Église et les Docteurs du Moyen Age ont reconstitué l'histoire de la chute des mauvais anges. Ils nous assurent que le péché de Lucifer et de ses compagnons à consisté en un re-

fus de leur part de se maintenir et de persévérer dans l'ordre surnaturel, dans lequel Dieu les avait placés dès le premier instant de leur existence. Dans le principe, tous les anges furent également créés en état de grâce. Dieu les fit anges de lumière, ses fils bien-aimés, prodigieusement exaltés, tous également destinés à partager son bonheur et sa gloire dans la vision béatifique, s'ils sortaient victorieux de leur épreuve. Non seulement ils se trouvaient doués d'une nature très excellente, purement spirituelle, exempte de tout défaut et de toute inclination vers le péché, mais de plus, élevés au-dessus d'eux-mêmes, par la grâce, à un merveilleux état de sainteté positive, enrichis de toute sorte de lumières et de vertus surnaturelles. C'est de hauteurs si sublimes, que les anges rebelles se sont précipités en bas, en connaissance de cause, par leur libre choix, sans l'excuse de la tentation.

Il semble bien que ce qui révolta Lucifer, ainsi que ceux qui firent bande avec lui, ce fut la préférence montrée par Dieu à la ferveur de l'amour sur la splendeur de l'intelligence. Le vif éclat de leurs dons naturels paraît les avoir éblouis au point de leur inspirer le dégoût de l'ordre surnaturel, où l'on n'attache aucune valeur à la plus magnifique intelligence, si elle n'est accompagnée des vertus d'humilité et d'amour. Ils cédèrent à un profond sentiment d'irritation en découvrant, à la lumière de la révélation qui fut donnée à tous les anges également pendant le temps de leur épreuve, un grand signe dans le ciel, un autre Porte-Lumière, plus brillant que le premier des Séraphins, la Vierge-Mère, une simple femme, avec l'Enfant-Dieu dans ses bras. Ils ne pouvaient se faire à l'idée qu'une personne, inférieure par nature, dût-être un jour élevée au-dessus d'eux et devenir leur reine,

et que la semence de la femme fût préférée à l'ange pour être le sujet de l'union hypostatique. Aussi, lorsque Dieu le Père, annonçant d'avance aux anges la venue de son Fils Unique, leur commanda à tous de l'adorer, comme saint Paul le rapporte dans son Épître aux Hébreux (chapitre I, verset 6). Lucifer lança son cri de révolte qui fut répété par tous les mauvais anges avec les conséquences que nous savons.

Il s'ensuivit que les démons, sans cesser d'être de purs esprits, d'une nature absolument incorruptible, ont, dans leur intelligence et leur volonté, le vice d'un irréductible antagonisme à l'égard de l'ordre surnaturel. Ils protestent là contre ; ils lui font une guerre incessante, et Dieu leur laisse, pour un temps, libre carrière, dans les limites de leurs forces.

Saint Thomas, dans sa *Somme Théologique*, (Pars I^a^. Quest. 64, I, ad. 3,) dit que le démon « *non habet cognitionem*

matutinam neque vespertinam sed nocturnam ». Cela veut dire que, d'une part, le démon n'aura jamais la connaissance qui est le propre des élus et le résultat de la vision béatifique, et que, d'autre part, en perdant la grâce, il s'est trouvé privé de la lumière divine qui lui fut donnée dans sa création. Il ne lui reste que la lumière naturelle commune à tous les purs esprits, laquelle est très grande à la vérité, mais ne porte que sur les objets naturels et ne peut pas donner le vrai bonheur ; cette lumière, comparée à l'ordre de la grâce, n'est qu'épaisses ténèbres. Dans ses affections et dans l'emploi de sa force de volonté, le démon est monstrueusement déformé. D'ange de lumière qu'il était, le voilà changé en ange de ténèbres ; de la pure flamme d'amour que Dieu voulait faire de lui, il est devenu un tison d'enfer, dévoré des flammes de la malice et de la haine la plus inextinguible.

Nos peintres naïfs du Moyen Age n'étaient pas si loin de la réalité lorsqu'ils se plaisaient à représenter le Maudit avec toutes sortes de déformités, dans les attitudes les plus grotesquement humiliantes.

CHAPITRE XV

LE MONDE DE TÉNÈBRES

Ce monde de ténèbres dont parle l'Apôtre aux Éphésiens (VI, 12), qu'est-ce? C'est la ligue étrange des pécheurs sur la terre, unis aux démons, et le pouvoir formidable pour le mal qui en résulte.

Dans cette expression, saint Paul ne veut pas désigner l'univers matériel visible qui est l'œuvre de Dieu, et que Dieu, au commencement, déclara solennellement *bon* et *très bon* (Gen., I, 31). Il ne signifie pas non plus cette terre où nous vivons, où les hommes, divisés en deux camps ennemis accomplissent, les uns des œuvres de sainteté, les autres

des actes sans mérites et criminels. Par ces mots : « Ce monde de ténèbres », l'Apôtre désigne seulement la compagnie des pécheurs, en même temps que toutes leurs œuvres mauvaises, dans toutes les branches de l'activité humaine. Voilà le monde dont le démon est proclamé roi : *Le prince de ce monde,* comme dit Notre-Seigneur (Jo., XII, 31).

Au cours de sa tentation dans le désert, Jésus fut porté par le démon au sommet d'une haute montagne, et de là, il Lui montra tous les royaumes du monde avec leur gloire, et il Lui dit : *Je te donnerai tout cela, si tu te prosternes à mes pieds pour m'adorer.* (Mat., IV, 8-9.) Voilà le monde contre lequel Notre-Seigneur fulmine ses anathèmes : *Malheur au monde, à cause de ses scandales.* (Mat., XVIII, 7.) *Père... je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés. Ils n'ap-*

partiennent pas au monde, de même que moi non plus je n'y appartiens pas. (Jean, XVII, 5-16.) A ses concitoyens qui ne croyaient pas en Lui, il dit : *Le monde ne peut pas vous haïr, mais moi, il me hait, parce que je donne témoignage contre lui que ses œuvres sont mauvaises.* (Jo., VII, 7.) Aux Juifs qui ne voulaient pas recevoir sa doctrine, il déclare : *Vous êtes de ce monde, moi je ne suis pas de ce monde.* (Jean, VIII, 23.) Voilà le monde que saint Jean nous montre *solidement assis dans la méchanceté* (I Jean, V, 19), et au sujet duquel il nous donne cet avertissement solennel : *N'aimez pas le monde ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la dilection du Père n'est pas en lui : car tout ce qui se trouve dans le monde n'est que convoitise de la chair, et convoitise des yeux et orgueil de la vie : ces choses ne viennent pas du Père, mais du monde. Or le monde*

passe, et aussi les objets de sa convoitise, tandis que celui qui fait la volonté de Dieu demeure à tout jamais. » (I Jean, II, 15-17.)

Ainsi donc le monde est la société des méchants ici-bas, sous la conduite du démon. C'est l'impiété en commun, collective, cumulative, organisée. C'est la grande Cité du mal, *la grande cité qui étend son empire sur tous les rois de la terre* (Apoc., XVII, 18), la ville de la confusion des langues, la Babel de contradiction et de dispute, l'image de l'enfer ici-bas, où les hommes se haïssent les uns les autres et ne s'unissent que pour une seule entreprise, *combattre l'Agneau* (Apoc., XVII, 14). C'est *la Grande Babylone* (Apoc., XVII, 5) en opposition à la cité de Dieu sur la terre, l'Église Militante, laquelle se compose des serviteurs de Dieu, sous le commandement du Seigneur Jésus. Ces deux cités, l'Église de

Dieu d'une part, d'autre part la grande Babylone de ce monde, le génie de saint Augustin nous en a décrit l'irréductible inimitié, dans son immortel ouvrage de *La Cité de Dieu.* Les limites qui les séparent l'une de l'autre ne sont pas des limites matérielles, des murs de pierres ou des fossés creusés dans le sol. Les citoyens-soldats de l'une et de l'autre se trouvent mêlés ensemble, et quoique Dieu connaisse ceux qui sont à Lui, l'œil de l'homme n'est pas toujours capable de distinguer au milieu de la confusion des combats, qui sont à Dieu et qui au démon. Le monde trouve des complices au cœur même de la citadelle et quelquefois, jusque sur les degrés du sanctuaire. En même temps, l'Église de Dieu se recrute dans tous les rangs de la société, et ne se lasse pas d'envoyer des hommes apostoliques à toutes les nations : on les voit aller

intrépidement arracher des victimes à tous les pièges du péché et à la gueule de l'enfer. A l'ange de Pergame, Notre-Seigneur dit dans l'Apocalypse : *Je sais où est ta demeure, là même où Satan trône en maître* (Apoc., II, 13). On peut appliquer ces mêmes paroles à chacun des serviteurs de Dieu qui vivent dans les grandes villes, là où la corruption est si effroyable.

De même qu'il y a des liens de parenté et un commerce ininterrompu de bons offices entre l'Église et le ciel, entre les fidèles sur la terre et les bons anges, les Saints et Dieu même, de même aussi il y a parenté et communications incessantes entre le monde des pécheurs et l'enfer des damnés. Le Spiritisme, si en vogue aujourd'hui, suffirait à établir cette thèse, s'il en était encore besoin après les témoignages nombreux, clairs et emphatiques des Divines Écritures.

Le monde est, tout en même temps, un asile d'aliénés, un bagne, un hôpital de maladies contagieuses et incurables, la caserne des soldats du démon, une caverne de bandits, une forêt pleine de bêtes féroces. C'est un théâtre de bas étage, où des acteurs ivres recommencent sans cesse, les uns après les autres, à jouer la même tragi-comédie. C'est l'abattoir, où toute innocence et toute modestie est sûre d'être assommée, dépecée, mise à l'étale comme viande de boucherie. C'est un immense sépulcre blanchi, orné au dehors, mais en dedans rempli d'ossements desséchés et de toute sorte de corruption.

Le monde de péché est la *Cloaca Maxima* de ce bel et doux univers que Dieu a bâti, mais que l'ange déchu et l'homme pécheur souillent. Dans ce formidable égoût s'écoule, en quantité prodigieuse, toute la pourriture des sept pé-

chés capitaux pour se jeter finalement en enfer. Faut-il s'étonner que l'atmosphère en soit empoisonnée? Son horrible puanteur est capable de tuer d'un seul coup les âmes qui s'y aventurent sans prendre de précautions. On s'étonne quelquefois lorsqu'il arrive que des jeunesses, dont l'innocence a été sauvegardée au foyer de la famille ou dans des maisons d'éducation tenues par des personnes consacrées à Dieu, deviennent tout d'un coup victimes du péché et donnent quelque grave scandale, peu après leur entrée dans le monde. Il est inévitable que cela arrive de temps en temps : l'Évangile nous en avertit, et il n'y a pas là de quoi nous surprendre. L'éducation que ces jeunesses avaient reçu dans la famille, ou au Couvent, ou au Collège congréganiste, ne se trouve nullement en défaut. Alors même que cette éducation a été tout ce qu'elle devait être, elle ne saurait avoir

mis ces tendres âmes en garde contre ce qui les attend dans ce monde corrompu. C'est impossible. Or la résistance à tant de séduction dépasse la capacité ordinaire des âmes.

Prenons une comparaison. Suposez que quelqu'un s'avisât de lâcher dans le grand égoût collecteur d'une capitale moderne, soit Londres, soit Paris, un essaim d'abeilles, des papillons, des écureuils, des oiseaux tels que l'hirondelle, le rossignol, la fauvette, l'alouette. Comment croyez-vous que ces aimables citoyens de l'azur et du grand air supporteraient les ténèbres et la puanteur de ce lieu souterrain? Combien de temps croyez-vous qu'ils y vivraient? Pas un jour tout entier, peut-être même pas une seule heure. Les rats et les chauves-souris sont les seuls êtres qui puissent se trouver florissants dans une pareille atmosphère. Il en arrive à peu près de même aux âmes inno-

centes, dès qu'elles sont lâchées dans le grand monde de péché, cette *Cloaca maxima,* qui charrie parmi les flots immondes de sa littérature, de ses affaires, de ses honneurs et de ses prétendus plaisirs, des myriades d'âmes mortes et à tous les degrés de déliquescence morale. Ah ! ne nous étonnons pas que le mystique, ce fils de la lumière et des mélodies célestes, quand il a une fois goûté combien Dieu est doux, ne veuille rien avoir à faire avec le monde.

Une question se présente ici tout naturellement : si les dangers du monde sont réellement si terribles, si variés, si universels, alors qui donc peut espérer y faire son salut? Car enfin ce n'est pas tous les chrétiens qui puissent se retirer au désert comme les anciens ermites, ou se mettre à l'abri dans un cloître? Que fera le pauvre chrétien, contraint de rester au milieu du monde?

Cette question ne manque pas d'à-propos. Elle nous donne l'occasion de signaler l'un des aspects les moins connus de la vie mystique, à savoir, le rôle joué par les sept dons du Saint-Esprit, dans l'économie générale de la grâce.

En devenant parfait chrétien par le sacrement de Confirmation, l'homme reçoit tout ce dont il a besoin pour être capable de surmonter les difficultés de sa position, au milieu d'un monde corrompu et corrupteur. Il est fait soldat et reçoit en même temps sa cuirasse, ses armes et ses munitions. L'onction intérieure du Saint-Esprit est destinée à l'immuniser contre les gaz empoisonnés qu'il respire malgré lui et à le fortifier contre le respect humain et la couardise naturelle. Le léger soufflet que la main de l'évêque lui applique sur la joue, n'est pas seulement le symbole de ce qu'il doit être prêt à souffrir pour le Christ, il est en même

temps le signe efficace de la grâce qu'il confère, d'être prêt à souffrir pour la foi jusqu'à l'effusion du sang, jusqu'à la mort violente, s'il le faut, comme les martyrs des premiers siècles. Il n'a qu'à se tenir désormais à la hauteur de sa promotion dans la vie spirituelle, et à faire dûment usage des ressources surnaturelles mises à sa disposition. Qu'il ait toujours présent à l'esprit ce fait, qu'il n'est plus un enfant, mais un soldat, et doit se comporter en conséquence : manier ses armes; aspirer en lui-même et répandre au dehors, la suave odeur de Jésus-Christ ; être ferme dans la foi et tout brûlant d'amour ; en un mot, être un mystique.

Dans les volumes suivants nous verrons, plus en détail, comment les dons du Saint-Esprit élèvent l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de la nature, au-dessus même de la grâce ordinaire des vertus, soit théologales soit morales :

comment, s'il est attentif et docile aux mouvements intérieurs du Saint-Esprit, il se trouvera capable d'agir de manière héroïque, non seulement dans les occasions extraordinaires, telles que celles de confesser la foi devant les tyrans, mais aussi bien dans toutes les circonstances ordinaires de la vie commune : héroïsme à jet continu, fait de pureté d'intention, de ferveur d'amour et de parfait mépris du monde. Il nous suffit pour l'instant d'avoir pris occasion de ces considérations sur « Ce monde de ténèbres » pour prouver une fois de plus que tout chrétien doit être un mystique. Par les périls de sa situation au milieu du monde, l'homme est appelé à être un mystique ; et il reçoit dans le sacrement de Confirmation tout ce qui lui est nécessaire pour le devenir, si seulement il consent à écouter les inspirations de la grâce et à les suivre docilement.

Si l'on demande ensuite comment il se fait qu'une si énorme majorité des chrétiens qui ont reçu le sacrement de Confirmation, se laissent vaincre dans la lutte contre le monde, la réponse est bien simple : c'est qu'après avoir reçu ce sacrement, ils n'y font plus la moindre attention. Ils ne se font pas une idée de ce qui s'est passé en eux ; ils ne font aucun cas des dons magnifiques qu'ils ont reçus ; ils ne se rendent pas compte de l'obligation très grave où ils sont de faire effort pour devenir des saints, puisque tous les moyens nécessaires leur en ont été donnés. Alors, du fait de leur ignorance crasse et de leur stupide négligence, l'Hôte Divin, le Saint-Esprit, se trouve pieds et mains liés pour ainsi dire, dans leur âme : la toute puissance de l'amour divin est réduite à l'impuissance. Voilà ce que fait l'absence de bonnes dispositions dans le chrétien tiède.

CHAPITRE XVI

« SIGNUM BESTIAE »

L'empreinte, *le signe* infaillible, *de la bête* (Apoc., XIX, 20), dans l'ange déchu ou l'homme pécheur, ici-bas ou dans l'enfer, pour le temps et pour l'éternité, c'est le non-mysticisme. Ce mot n'est guère dans le génie de la langue : tant pis ! il faudra bien nous en servir, faute d'autre qui rende ma pensée avec la même justesse.

L'absence, dans une âme, de l'élément surnaturel de la grâce de Dieu ; l'état actuel et surtout habituel de péché ; être l'esclave des convoitises de la chair ou des yeux, ou de l'orgueil de la vie, ou de

n'importe lequel des sept péchés capitaux: tous ces divers états d'âme ont en commun ce trait caractéristique ; le non-mysticisme, je veux dire l'attitude négative de l'âme à l'égard de l'ordre surnaturel.

Il y a un non-mysticisme théorique, philosophique, raisonné, très affirmatif et pédant ; et il y a celui des impulsifs, lequel est affaire d'impression plutôt que de raisonnement ; et il y a celui des hommes pratiques, qui ne veulent reconnaître d'autres faits que ceux qui sont d'ordre purement matériel ; et il y a enfin le non-mysticisme mystique.

L'attitude négative de la bête à l'égard du surnaturel ne saurait lui être imputée à faute morale. Etant privée de la lumière de la raison, elle est incapable d'appréhender le surnaturel. Mais lorsque c'est une créature raisonnable qui se rend coupable de ce crime, du même coup elle se ravale au niveau de la brute.

Tertullien appelle l'orgueilleux : ***animal gloriae,*** tout comme saint Paul appelle le sensuel ***animalis homo*** (I Cor., II, 14), et de fait, est-ce que l'esclave de l'orgueil, tout comme celui des désordres de la chair, n'est pas absolument privé du goût des choses de Dieu, incapable de recevoir les impressions de la vie mystique?

Qu'est, après tout, le prétendu ***intellectuel,*** votre moderniste, votre dilettante en matière de foi? *Animal Gloriae,* une bête, rien de plus. Ah ! il peut se pavaner, prendre une pose, se donner pour un oracle : avec tout cela, grâce à son non-mysticisme, qu'il a en commun avec l'ivrogne et le débauché, il se ravale au niveau de la brute privée de raison. Quelle déchéance tragique ! Quelle ironie divine, dans la revanche de l'ordre qui doit être maintenu !

Les damnés en enfer se trouvent tous

au même niveau, en ceci du moins qu'ils rejettent Dieu et la connaissance qu'Il veut nous donner de Lui-même. Par là ils descendent au niveau de la bête privée de la lumière de la raison. Ils se transforment en bêtes, et Lucifer encore plus que les autres ; il est la Bête par excellence (Apoc., xx, 9). Son rejet du surnaturel le fait rouler à des profondeurs d'autant plus grandes, qu'avait été sublime le degré d'illumination et de sainteté auquel Dieu, dans son amour, l'avait élevé, en sa qualité de pur esprit et de prince parmi les autres purs esprits. Lui et tous ceux qui imitèrent sa félonie, avaient pris la désobéissance et la révolte contre leur Créateur pour une marque de supériorité, et voilà que, tout au contraire, c'est un signe indubitable de détérioration. Vraiment, il n'y a que l'humilité de la foi, jointe à la ferveur de l'amour, qui puissent faire de nous tout à fait des hom-

mes, en même temps que des enfants de Dieu.

En dernière analyse, le pécheur ici-bas et le réprouvé en enfer, soit homme, soit démon, ont ceci de commun : Dieu leur déplaît. Dieu qui est le Bien Absolu, Infini ! Ils sont remplis de chagrin à la pensée de sa sainteté, de sa justice, de sa bonté, de son amour, de sa toute-puissance, de ce qu'Il est la Première Cause, la Dernière Fin, le Législateur suprême. Ils voudraient un Dieu à leur idée, ou bien alors qu'Il n'existât pas du tout. Ils se demandent avec amertume : Pourquoi ne nous laisse-t-Il pas tranquilles? Pourquoi s'est-Il constitué notre fin dernière? Pourquoi ne pas nous abandonner à nous-mêmes et nous laisser être heureux à notre guise? Pourquoi faut-il que nous soyons obligés de compter avec Lui?

Je le proclame ici solennellement : qui-

conque est affecté de la lèpre de ces sentiments montre le signe de la Bête.

L'attitude qu'il ose prendre à l'égard de l'ordre divin et du plan providentiel, devient une source de souffrance au réprouvé. La manifestation de Dieu dans l'œuvre de la création, la révélation des trois personnes divines dans les Saintes Écritures, le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, de la Rédemption de l'homme par la croix, de l'Église de Jésus-Christ, avec son saint sacrifice de la Messe et le trésor des Sacrements : tout cela lui déplaît et le fait souffrir. Il est transporté de fureur, à la vue de l'immense multitude d'anges qui demeurèrent immuables dans leur volonté d'adhérer à Dieu, et par là s'assurèrent la gloire et le bonheur du paradis ; à la vue aussi de tant de membres de la race humaine qui seront sauvés en servant Dieu et en l'aimant de tout leur cœur ; enfin, il

écume de rage, en voyant que la Vierge Marie est la reine de la création, et que le festin des Noces de l'Agneau remplira de joie et de gloire les bienheureux pendant toute l'éternité. Toutes ces choses si inexprimablement belles ont le don de lui déplaire, et voilà ce qui nous fait dire qu'il se ravale au niveau de la brute dénuée de la lumière de la raison.

Les réprouvés, donc, sont les « sans amour » et ceux qu'on ne saurait aimer. Le non mysticisme, voilà leur mal : il est sans remède. Cela n'est-il pas terrible?

Deux routes s'offrent au libre choix des hommes : l'une conduisant à la vie avec Dieu, dans son amitié et un amour agissant, dans l'acceptation expresse de tout l'ordre surnaturel, aboutissant à l'union mystique de l'âme avec Dieu ; l'autre, conduisant à un refus formel d'aimer Dieu et de se laisser aimer de Lui, au dépouillement volontaire de l'élément sur-

naturel, en sorte que l'union mystique de l'âme avec Dieu est par là rendue impossible.

Le péché des anges rebelles ne fut autre chose que le refus de demeurer et de persévérer dans leur union mystique avec Dieu dans laquelle ils avaient été créés. Le péché d'Ève, lorsque, cédant à la tentation du démon, elle mangea du fruit défendu, fut de même un rejet formel, un abandon de l'ordre surnaturel ; acte téméraire qui mit fin à son union mystique avec Dieu.

De même le péché d'Adam fut une terrible descente, du plus haut sommet des régions surnaturelles de l'union mystique avec Dieu, jusque dans les bas-fonds de la vie purement naturelle; puisque, librement et en pleine connaissance de cause, il préféra à la volonté de Dieu, si clairement exprimée, les désirs de sa femme coupable.

De même, si l'on entrait dans l'examen approfondi de chaque péché actuel, on y trouverait en dernière analyse, le refus ou bien d'entrer dans l'ordre surnaturel ou bien d'y persévérer, ce qui est absolument incompatible avec notre union mystique avec Dieu. Par conséquent dans tout péché il y a ceci : ou bien l'âme contredit à la lumière de la raison et refuse les illuminations de la foi ; ou bien encore, après avoir reçu les illuminations de la foi, elle se refuse à les suivre jusqu'à la consommation de la charité, dans l'union mystique avec Dieu.

Toutes les fausses religions ne sont, après tout, que de certaines substitutions d'éléments naturels à la place du surnaturel. Qu'est-ce que le Paganisme, sinon le culte de la nature, sous des symboles plus ou moins ingénieux ou grossiers ? Les hérésies, dans leurs attaques contre certaines vérités révélées, sont-elles

autre chose que des tentatives de substituer le sens humain à l'autorité divine? Quant à la Franc-Maçonnerie, il est avéré qu'elle n'a d'autre but que d'arracher toute la race humaine à Jésus-Christ, et de la réduire à l'adoration de la raison pure : cela ressort et de son enseignement secret, aujourd'hui parfaitement connu, et de son action publique dans le monde entier. Or il s'en faut que le culte de la raison pure soit identique avec celui de la pureté. La grande Révolution s'est chargée de démontrer cela, lorsque sur le grand autel de Notre-Dame de Paris profané, elle exposa en grande pompe à l'adoration des dévôts de la Raison Pure « le marbre vivant d'une chair publique » (Lacordaire. Conférences).

Chaque pécheur, en allant à l'encontre de la lumière de la raison et de la révélation, remplace pour son compte personnel, l'adoration de Dieu par le culte ido-

lâtrique de la créature ; c'est-à-dire, soit l'adoration de lui-même, soit celle de quelqu'autre objet créé, animé ou inanimé: de l'or, de la chair ou de la fange. Comme l'ange rebelle, l'union mystique avec Dieu ne peut le satisfaire et ce qu'il désire de plus se trouve être, en fin de compte, infiniment moins, et horriblement abject.

CHAPITRE XVII

L'ORDRE MYSTIQUE DE L'UNIVERS

Après la constatation que nous venons de faire dans le chapitre précédent de ce qui caractérise uniformément le péché dans toutes ses manifestations, nous avons le droit de tirer cette conclusion, que l'ordre surnaturel peut tout aussi bien être appelé l'ordre mystique.

Puisque le but de la vraie religion n'est autre que d'amener l'homme à la parfaite union d'amour avec Dieu, et que la vie mystique consiste précisément en cela, il s'ensuit que toute la question du surnaturel n'est autre chose qu'une question de Mystique.

La question posée d'abord aux anges, et par après, à Adam, et maintenant à chacun de nous individuellement, est celle-ci : Acceptez-vous l'union d'amour avec Dieu, ou bien la rejetez-vous? Le péché est un refus péremptoire d'embrasser cette union mystique avec Dieu et d'y persévérer, quelles que puissent être les conséquences d'un tel refus.

D'autre part, on pourrait, comme nous l'avons vu, décrire la tiédeur comme un dangereux engourdissement des facultés mystiques, une paralysie qui touche aux confins de la mort spirituelle. Il n'y a que le mystique résolu et sans compromissions, qui soit en sûreté. On pourrait se servir de la formule de Bossuet : *Mystici in tuto,* en lui donnant un sens un peu différent. Il n'y a que le mystique qui embrasse l'ordre surnaturel avec toutes ses conséquences, en lui donnant dans la pratique de la vie, toute sa portée, telle

qu'elle est exprimée dans le commandement : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit* (Matth., XXII, 37). Or, celui qui aime ainsi Dieu pleinement et parfaitement, s'aime aussi lui-même avec sagesse, et il ne se pourrait qu'il n'aimât point son prochain d'un amour chaste et généreux et tout surnaturel. Il n'y a que les mystiques qui aiment ainsi, je veux dire de telle manière que leur union avec Dieu n'en soit point empêchée par leur affection pour quelque personne ou quelque chose créée que ce soit.

Mais je vais plus loin. Je veux établir que tous les objets créés sont mystiques, chacun à sa place et dans le degré qui lui convient (le pécheur et son péché exceptés). Non seulement les objets qui font partie de la religion, le Saint-Sacrifice de la Messe, les Sacrements, les Divines Écritures, les personnes et choses

consacrées au culte de Dieu, les actes de piété des chrétiens dans leurs divers états de vie, sont mystiques ; mais tout l'univers matériel l'est également. Le firmament, parsemé de millions d'étoiles ; la terre, avec la variété de ses produits et de ses habitants ; l'immense océan, les lois de la nature, les éléments, l'ordre des saisons, la suite des jours, des mois, des années, des siècles ; chaque groupe distinct de choses et chaque créature individuellement, depuis la constellatin que le télescope de l'astronome ne découvre qu'avec peine dans les profondeurs de l'espace, jusqu'à l'infiniment petit, invisible atôme d'être, placé sur les confins du néant : toutes cès choses, disons-nous, et avec elles, l'homme qui se trouve suspendu en quelque sorte, entre deux immensités, l'une de grandeur, au-dessus de lui, l'autre de petitesse, au-dessous de lui : toutes ces choses peuvent être à bon droit

appelées mystiques. Elles le sont, non seulement par leur valeur en tant que démontrant l'existence de Dieu, sa transcendance absolue et ses infinies perfections; ou encore, par leur valeur symbolique et allégorique, laquelle est très grande, comme tous les mystiques s'accordent à le proclamer; mais, de plus, elles sont mystiques dans leur essence, dans la réalité substantielle qui leur est propre, comme des choses sanctifiées en Jésus-Christ et qui lui sont unies.

Non seulement Dieu se trouve naturellement et nécessairement impliqué dans l'existence de toutes choses, comme Cause Première et comme présent dans chacune d'elles par sa divine immanence ; non seulement Dieu les maintient dans l'être par un continuel effort de son énergie créative ; mais en outre de cela, Il lui a plu d'établir gratuitement, entre elles et son Divin Fils fait Homme, un rapport

d'un ordre incomparablement supérieur, et de les faire participer à la sanctification des âmes, au perfectionnement des prédestinées ; et enfin de les annexer à la fin du monde, au royaume de sa Gloire infinie.

On est convenu, pour faciliter notre expression des choses, de distinguer différents ordres, dans le plan de l'univers : l'ordre naturel, celui de la grâce, enfin celui de la gloire; cependant, il ne faudrait pas parler de ces différents ordres comme s'ils étaient séparés et indépendants l'un de l'autre : en le Christ Jésus, ils font chacun partie intégrante d'un ordre qui domine et embrasse toutes choses, et que je propose d'appeler tout bonnement « l'Ordre Mystique ».

Que la nature ne soit point isolée de la grâce, et que l'une et l'autre soient destinées à se fondre dans l'ordre de la gloire en Jésus-Christ, cela est évident

pour ce qui concerne l'homme. Ces deux éléments, la nature et la grâce, forment en s'entrecroisant, la trame de notre état surnaturel présent : ils y sont tous deux nécessaires, ils se soutiennent l'un l'autre ; les séparer c'est la mort. Il faut être homme pour pouvoir être chrétien, de même que pour pouvoir faire un ange béni il y faut un pur esprit ; et d'autre part si l'on enlève de la composition de l'ange ou de l'homme l'élément surnaturel, il ne reste plus qu'une ruine d'être, à savoir dans le cas de l'ange, un démon; dans celui de l'homme, un réprouvé.

Nous serons bien récompensés de notre peine si nous examinons à fond cette proposition, à savoir que tout l'univers matériel, en même temps que les hommes et les anges, se trouve enveloppé dans l'Ordre Mystique. Nous avons trop pris l'habitude, en cette époque d'infidélité que nous traversons, de contempler l'en-

semble de la nature avec des yeux laïcisés, si je puis me servir d'une telle expression. Nous nous persuadons que, dans le domaine de la création, le pécheur et le serviteur de Dieu jouissent d'un droit parfaitement égal. Or, la vérité, c'est qu'on ne devrait jamais envisager la nature qu'à la lumière de Dieu qui en est l'auteur, en tenant compte de la fin pour laquelle il l'a créée, qui n'est autre que l'achèvement du Christ ; cela étant, il est clair que le pécheur, par cela même qu'il brise avec Dieu, perd tout droit à se servir des choses de ce monde. Que s'il lui est encore permis pendant un peu de temps de faire usage de ces choses comme il lui plaît, c'est par pure tolérance, pour lui donner le temps de revenir à de meilleurs sentiments : *Ignores-tu donc* (ô homme), *que la patience de Dieu t'attend à résipiscence?* (Rom., II, 4.)

Tout ce qui existe, soit animal soit na-

ture inférieure, tient de Dieu son être, est en Dieu, est pour Dieu et son Christ et ses saints, et pour nul autre.

Le monde matériel est une parabole que Dieu nous raconte, pour nous faire entendre son amour pour nous. Le ciel, la terre, la mer, l'enfer lui-même, proclament par des millions de voix le secret auquel seul consiste la félicité de l'homme, à savoir l'amour que Dieu nous porte: mais hélas ! combien il y en a qui refusent de l'entendre ! Chaque créature séparément est une fraction du grand miroir de Dieu qu'est la création ; et chaque fraction reflète dans ses limites restreintes, ce que nous révèle plus magnifiquement la nature « dans sa haute et pleine majesté », comme dit Pascal. Chaque objet créé reflète d'une manière à lui propre, la Puissance, la Sagesse, la Bonté et surtout l'Amour de notre Père qui est dans les cieux. Dieu est amour, tout amour en

Lui-même, tout amour dans ses œuvres *ad extra,* tout amour dans le rapport nécessaire qu'Il a établi de toutes choses à Lui-même, tout amour dans la bonté avec laquelle il a fait entrer dans notre bas monde son divin Fils Jésus-Christ, l'a placé au centre de tout et a relié toutes choses à Lui. En sorte que tout ce qui existe baigne pour ainsi dire dans la divine essence de l'amour de Dieu, en est pénétré, fait partie du grand ordre mystique et sert à y manifester Jésus-Christ.

Notre raison, par ses seules forces et sans le secours de la révélation divine, serait capable de découvrir en partie cet ordre mystique ; mais le mystère de l'Incarnation verse un flot d'éclatante lumière sur ce sujet. Le Martyrologe, au 25 décembre fait entendre cette annonce sublime : « Jésus-Christ, Dieu éternel et Fils du Dieu éternel, voulant consacrer le monde par sa venue

pleine d'amour, et s'étant fait homme par l'opération du Saint-Esprit, nait de la Vierge Marie. » Tout l'univers des choses créés, soit visibles soit invisibles, se trouve consacré à Dieu et sanctifie dans la très Sainte Humanité de Notre-Seigneur ; et, à son tour, cette très Sainte Humanité consacre et sanctifie ce monde par ce fait qu'Elle a été tirée de la substance du monde, qu'Elle en fait partie et en est le membre le plus excellent, et de plus par ce fait qu'Elle agit dans le monde des créatures, avec ce monde et sur ce monde.

L'univers entier était déjà comme une espèce de sacrement, en ce qu'il était fait pour conduire à Dieu, et qu'il célébrait la gloire de son Créateur et qu'il tressaillait, plein d'aspirations inarticulées, comme désireux d'entrer par le moyen de l'homme dans l'union mystique et le commerce d'amour avec Dieu. Le monde des

créatures inférieures tout entier, reflétait déjà l'ardent amour de Dieu pour nous : il se travaillait et poussait des gémissements, comme pour exprimer son désir de rendre à Dieu amour pour amour. Il dépendait de l'homme de rendre heureux le monde des créatures qui lui sont inférieures. L'homme avait commencé par trahir cette attente du monde ; mais voici que paraît sur la scène, l'une des trois personnes de l'Adorable Trinité, le Fils de Dieu. Il va se placer au centre de la création, en se faisant lui-même créature et reliant à Lui-même toutes les choses du monde, soit visibles soit invisibles, Il réunit avec amour dans sa main les fils de toute la trame de la nature, sans en laisser échapper un seul. Dirons-nous maintenant que le monde n'est point mystique?

Nous pouvons considérer la création comme un livre écrit par le doigt de Dieu

et dans lequel il raconte ses propres perfections infinies et où il résume tout dans le seul mot Amour. Les lecteurs eux-mêmes, les anges et les hommes, forment quelques-uns des plus beaux chapitres de ce livre ; mais le dernier et qui couronne tout l'ouvrage, celui auquel tous les autres chapitres aboutissent, celui qui les résume tous et en est la conclusion triomphante, c'est Jésus-Christ. Nous avons déjà vu dans un précédent volume (*La Vie Mystique,* ch. XII), comment toutes ces diverses espèces d'êtres inférieurs à l'homme, forment autant de degrés qui conduisent jusqu'à l'accomplissement de l'Incarnation, vu que Notre-Seigneur dans sa nature humaine est la fin de toutes les œuvres de Dieu *ad extra.*

Il est non seulement le dernier Chapitre du livre, Il en est aussi le Premier ; *Image du Dieu invisible, premier-né entre toutes les créatures* (Coloss., I, 15). — *En*

tête du livre il est question de moi (Héb., x, 7). — *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin... le premier et le dernier,* (Apoc., I, 8-17.) Rien ne peut échapper à cette emprise mystique du Fils de Dieu fait Homme. Il faut lire Jésus dans tous les chapitres du livre de la création ; car ils parlent de Lui ne fût-ce que d'une faible voix et en termes obscurs. Il nous faut épeler son nom à chaque page et tout lire à sa lumière, sous peine de n'y rien comprendre. Le malheur de nos savants modernes, férus d'infidélité, tout comme celui des anges déchus, est précisément qu'ils ne lisent pas ainsi le livre de la Création, et, par suite, leur science prononce sa propre condamnation. Ce n'est pas la *cognitio matutina* ou *vespertina* de Dieu, connu en Lui-même et dans ses œuvres ; c'est la connaissance *nocturna,* d'où la lumière de Dieu est absente, et qui, par suite, n'est

que ténèbres. Jésus en est banni, Lui qui est *la lumière du monde* (Jean, VIII, 12), le *tout en tout* du monde présent et du monde futur. *Le Père aime le Fils et il a remis toutes choses entre ses mains.* (Jean, III, 35.) — *Toutes choses m'ont été confiées par mon Père* (Mat., XI, 27). *Il a réduit toutes choses à son obéissance en les mettant sous ses pieds.* (Héb., XI, 8.)

Avec une finesse qui n'est point dépourvue de sarcasme, le grand évêque de Tulle, Mgr Berteaud, dans sa pastorale de 1864, prenait à partie les hommes de son temps, qui prétendaient avoir banni Dieu de ce monde et qui appelaient le dix-neuvième siècle LEUR SIÈCLE à eux. « Y a-t-il rien qui soit à eux? Est-ce que le temps leur appartient? Est-ce que le monde leur appartient? Qui donc le leur a donné? » Et il se met à leur prouver que Dieu a donné toutes choses à son

Christ, et que si le monde présent continue de subsister, ils peuvent en adresser leurs actions de grâces à cette Église du Christ qu'ils persécutent. Car, de même que le Père fait toutes choses en vue de son Christ, de même, à son tour, Jésus-Christ coordonne toutes choses, en vue de son Épouse mystique, l'Église des élus. Le monde, dans son état présent, ne durera pas un instant de plus qu'il ne sera nécessaire pour le perfectionnement du dernier des prédestinés.

Écoutons avec quels accents inspirés le Prophète Royal célèbre ces mystères : *Pourquoi les nations ont-elles frémi de rage et les peuples se sont-ils livrés à de vaines pensées? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont réunis pour s'opposer au Seigneur et à son Christ.* (Ils ont dit) : *Brisons leurs liens et rejetons loin de nous leur joug. Celui qui fait sa demeure dans les cieux se rira*

de leurs efforts ; il se moquera d'eux. Puis il leur parlera dans sa colère et les troublera dans sa fureur. Quant à moi, il me fait le Roi de Sion, sa sainte montagne, pour y prêcher son commandement (d'amour). *Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils ; en ce jour je t'ai engendré. Tu n'as qu'à me demander et je te livrerai les nations pour ton héritage et les confins de la terre pour ton domaine. Tu les gouverneras avec une verge de fer, tu les mettras en pièces comme le vase d'un potier.* (Ps., II, 1-9.).

Loin donc d'être quelque chose d'exceptionnel et comme une superfétation ou un parasite sur le corps de la religion, la Mystique en est la respiration et la vie. Elle est le tout de la religion, aussi bien que la grande loi qui régit et englobe le monde entier. Elle est la force d'attraction qui émane de la très Sainte Humanité de Jésus-Christ, atteint toutes les

créatures, leur donne un caractère sacré et les investit d'une glorieuse lumière. En s'arrachant violemment, autant que cela leur est possible, à l'emprise de cette attraction universelle et si puissante de l'ordre mystique de la création, le pécheur et le réprouvé ne font que donner un plus grand relief à cette loi de l'univers, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVIII

LA « SECONDE MORT » A LA LUMIÈRE DE LA THÉOLOGIE MYSTIQUE

Dieu n'a pas épargné les anges prévaricateurs. Il les a précipité dans un lieu de tourments, l'enfer, où ils sont enchaînés et punis en attendant le jugement. (II, Pierre, II, 4.)

Les lâches, les incrédules, les abominables, les meurtriers, les fornicateurs, les sorciers, les idolâtres et toute espèce de menteurs sont réservés aux flots brûlants du lac de feu et de souffre qui est la seconde mort. (Apoc., XXI, 8.)

Sa colère prendra les armes et il chargera les créatures de le venger de ses ennemis. (Sagesse, V, 18.)

Alors il se tournera vers ceux qui seront à sa gauche et leur dira : Eloignez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel qui fut préparé dès le commencement pour le démon et ses anges. (Mat., XXV, 41.)

La fumée de leurs tourments ne cessera de s'élever pendant toute l'éternité. (Apoc., XIV, 11.)

Vu la nature du péché, vu qu'il est en lui-même la pire espèce de mal, puisqu'il est le mal des esprits (comme nous l'avons longuement expliqué) il appartient à la sainteté ineffable de Dieu de ne pas fermer les yeux sur un tel désordre, mais de le réprimer ou du moins de le châtier. La loi d'amour est sans tache : elle exige l'union étroite de la créature raisonnable avec son Créateur, faute de quoi le châtiment devra suivre la transgression. Cette loi doit être suffisamment promulguée, connue d'avance des intéressés, en sorte qu'elle puisse servir de sauvegarde providentielle à ceux qui pencheraient vers le mal et les en détournr. Si, après cela, le péché est commis, cette sanction du châtiment doit être inexorablement appliquée, au temps voulu de Dieu. Pour les anges rebelles ce fut avec la rapidité de la foudre, immédiatement après leur rebellion; pour les hommes, la justice divine a des délais

pleins de miséricorde. En aucun cas Dieu ne permet que l'ordre et l'harmonie de l'univers soient troublés à tout jamais. La punition rétablit l'équilibre.

Le châtiment essentiel du péché ne saurait être autre que la séparation irrévocable de la créature coupable d'avec Dieu qu'elle offense. Dieu est la vie des esprits, mais Il rejette loin de Lui les pécheurs, et en ce monde et en l'autre. *Éloignez-vous de moi, ouvriers d'iniquité* (Mat., VII, 23). — *Allez loin de moi, maudits, au feu éternel* (Mat., XXV, 41).

Sur la terre, le pécheur supporte assez allégrement cette privation de la grâce et de l'amour de Dieu. L'union mystique avec le Souverain Bien n'a pour lui aucun attrait, de même que, pour le présent du moins, son exclusion de l'ordre surnaturel est pour lui sans terreur. Il n'y a que la formidable perspective de la damnation éternelle qui puisse faire quelqu'impres-

sion sur ce misérable. Et s'il s'obstine malgré tout dans le péché, il se peut même que le danger imminent de sa chute en enfer cesse d'éveiller en lui la conscience de son horrible état, alors même qu'il a déjà gâté sa vie au point d'en faire un petit enfer anticipé.

Le jour où tu mangeras (du fruit défendu) *tu mourras de mort* (Gen., II, 17) : telle fut la déclaration de Dieu à Adam, lorsqu'il lui fit connaître à quelle condition il pourrait obtenir la continuation de son heureux état sur la terre et l'assurance éventuelle de la gloire éternelle en paradis.

L'esprit du premier homme qui fut en même temps l'ancêtre et le représentant de toute la race humaine, se trouvait dans sa vigueur primitive, sortant à peine des mains de Dieu, encore sous le charme de son premier entretien avec Lui. La lumière de la raison et celle de la révé-

lation brillaient à ses yeux de tout leur éclat, en sorte qu'on ne saurait douter qu'il n'eût saisi parfaitement le sens des paroles de Dieu. On ne saurait douter davantage, quoique les Écritures n'en disent rien, que tous les Anges, au temps de leur épreuve, n'eussent été pleinement informés d'avance, des secrets de la vie éternelle, c'est-à-dire de l'alternative du ciel et de l'enfer, en récompense du bon ou du mauvais usage de leur liberté. Il est vrai que dans l'état d'innocence primitive, ni les anges d'abord, ni par après l'homme, ne connaissaient de connaissance expérimentale ce que pouvait bien signifier la menace de mort. Mais cela ne leur causait aucun dommage réel. La connaissance simplement spéculative, jointe à l'amour de Dieu devait suffire à les détourner du péché. On n'a pas besoin de se casser le cou préalablement, pour être capable de choisir entre l'alternative de

jouir de la vie ou de se jeter tête première au fond d'un précipice.

L'enfer est à la fois un lieu et un état d'âme.

C'est l'état d'âme définitif de ceux qui ont failli dans la grande affaire qui leur incombait, de se rendre propres à l'union d'amour avec Dieu ; état d'incurable perversion. Le premier châtiment du péché lorsqu'on y a persévéré ici-bas jusqu'à la fin de la vie, c'est qu'il reste à jamais ce qu'il est. Il reste péché. Il ne pourra plus être autre chose. Éternellement il persévèrera dans sa nature de désordre pénible et monstrueux. Seule la grâce de Dieu aurait pu changer le pécheur en un pénitent et un saint, pendant les jours de son épreuve ; mais, cette grâce, le pécheur l'a refusée, obstinément, jusqu'au bout, jusqu'à ce que la mort en survenant l'ait rendu radicalement incapable de plus jamais rentrer dans l'ordre surna-

turel. Il lui est désormais aussi impossible de se convertir qu'il est impossible à la carcasse d'un chien mort de revenir à la vie. Par sa faute, cette âme est devenue, pour l'éternité, une chose morte, un cadavre en putréfaction, pour parler au figuré ; une abomination aux yeux de Dieu et des bons Anges et des Saints.

Certes, Dieu ne saurait permettre qu'un objet aussi répugnant demeurât éternellement en plein soleil, à faire tache sur la beauté de l'univers. De toute nécessité il faut qu'il soit balayé de la face du monde, loin de tous regards ; jeté dans le puits de l'abîme, dans cette terrible basse-fosse de l'enfer, que la juste colère de Dieu creusa pour les anges tombés, au matin de la création.

Certains esprits dévôts se sont imaginé que si un damné avait permission de sortir de l'enfer et de revenir ici-bas pour un peu de temps, il épouvanterait le monde

par la rigueur des pénitences qu'il s'infligerait pour mériter de rentrer en grâce avec Dieu. Cette thèse ne soutient pas l'examen à la lumière de la théologie. En lisant attentivement la doctrine calme et rigoureusement déduite, de saint Thomas sur ce sujet, on reste convaincu que le damné dans ces conditions, épouvanterait plutôt le monde par l'énormité de ses crimes et l'invincible obstination de sa volonté dans le mal ; et que si, par la permission de Dieu, la même expérience était répétée dix fois, cent fois, des milliers de fois, cette âme refuserait chaque fois de faire pénitence et reprendrait sa vie criminelle; démontrant ainsi que son cas est absolument désespéré. Il n'y a pas d'autre ressource que d'emprisonner ce fou furieux, afin qu'il ne puisse plus faire aucun mal. *L'abîme appelle l'abîme au bruit de tes cataractes* (Ps., XII, 8). L'abîme sans fond de la méchanceté du réprouvé

appelle l'abîme de la punition de l'enfer. Notre-Seigneur, dans l'Apocalypse, nous parle des *profondeurs de Satan.* Il y a aussi les profondeurs des autres réprouvés.

La manière extrêmement superficielle dont on envisage ce terrible mystère de la damnation éternelle, porte quelquefois de bonnes gens à estimer que Dieu est vraiment trop sévère à l'égard du pécheur impénitent, comme si l'enfer était un châtiment excessif. Et pourtant, aucun autre choix n'est laissé à Dieu. Le pécheur a refusé la santé de l'âme ; il a voulu, il a pris pour son héritage, la maladie et la pourriture : Dieu ne peut que le rejeter avec horreur dans le feu éternel. Si des fruits ou de la viande se gâtent, on les jette dehors avec dégoût, mais sans indignation, car ces objets inanimés ne sont point cause de ce qui leur arrive ; mais le cas des natures angéliques déchues et des âmes humaines, gâtées par le péché

est tout différent. Ils sont coupables du mal dont ils souffrent.

L'enfer est donc le lieu, où jour par jour, de génération en génération, de siècle en siècle, depuis le commencement du monde jusqu'au jour du Jugement Dernier, toute la pourriture des natures angéliques déchues et des âmes humaines réprouvées, se déverse, fermente et s'accumule ; pourriture d'ordre moral et non matériel, de l'esprit, non de la chair. O Lucifer, orgueilleux esprit rebelle et sans amour, voilà ton royaume, digne de toi : un immense monde souterrain, d'une horreur et d'une abomination indescriptibles. Quant à vous, pécheur, mon frère, vous rendez-vous compte que c'est là le but où vous tendez, où vous courez de toutes vos forces, de même que le fleuve qui hâte son cours pour se jeter dans l'océan? Se pourrait-il que vous voulussiez demeurer dans cet étang de pourriture et de

feu, en compagnie de tous ces misérables, pour toute l'éternité? Alors, ce sera en effet *la seconde mort* dont parle l'Apocalypse (xx, 14), cette mort de laquelle il n'y a point de résurrection possible.

C'est ainsi que l'enfer est en même temps et un état d'âme et un lieu ; de même que le Ciel est, lui aussi, un état d'âme et un lieu. Dans l'un et l'autre cas il n'y a pas de séparation possible de ces deux choses. L'état particulier de l'âme appelle le lieu particulier qui lui est assigné. Le ciel est le lieu où se manifeste la gloire de Dieu, c'est là son Royaume ; et il requiert nécessairement que ses habitants soient dans un état de charité parfaite et inamissible.

Si, par supposition de chose impossible, un démon ou un réprouvé était admis en paradis, il se trouverait dans le lieu de la gloire, mais, parce qu'il ne serait pas en état de grâce, la splendeur environnante

le consumerait des flammes d'une confusion plus terrible que celles même de l'enfer. Il n'est pas jusqu'à l'enfer qui ne soit une miséricorde pour le damné, comparé à ce qu'il endurerait en paradis.

D'autre part, si un Saint, ange ou homme, confirmé dans l'amour de Dieu, était (toujours par supposition de chose impossible) jeté en enfer, l'enfer ne serait point pour lui ce lieu de tourment qu'il est aux damnés du péché ; car il se prendrait à aimer les tourments de l'enfer comme lui venant de la main de Celui qu'il aime par-dessus toutes choses. En d'autres termes : il serait dans le lieu de la damnation mais non dans l'état d'âme du damné. Or l'enfer est inséparablement l'état d'âme du damné et le lieu qui lui est assigné par la justice divine.

Tout ceci peut nous aider quelque peu à nous faire une idée de ce qu'il en coûtera aux damnés de comparaître au Ju-

gement Dernier, dans leur nudité, leur souillure et leur laideur monstrueuse, au milieu de la splendeur des Anges bénis et des Saints, devant Notre-Seigneur revêtu de l'éclat de sa majesté de Dieu fait homme, de Sauveur du monde et de Juge suprême des vivants et des morts. Cela leur causera une souffrance si intolérable qu'ils crieront aux montagnes et aux rochers : *Tombez sur nous : dérobez-nous la vue de Celui qui est assis sur le trône ; sauvez-nous de la colère de l'Agneau... car voici le grand jour de sa fureur, et qui donc pourrait en supporter le poids?* (Apoc., VI, 16-17.)

L'enfer a sa place marquée dans le grand Ordre Mystique dont nous avons parlé au chapitre précédent.

L'état d'âme du réprouvé est la suite de ses actes criminels ; et quoiqu'il se soit soustraît autant qu'il l'a pu à l'ordre mystique, cependant, le lieu de la répro-

bation, l'enfer, ce n'est pas lui qui l'a fait: c'est Dieu par une intervention directe ; et cette œuvre de Dieu, comme toutes ses autres œuvres, est bonne en elle-même, et démontre à la fois sa sagesse, sa justice et sa sainteté. Elle sert à faire rentrer, malgré lui, le réprouvé, dans l'harmonie de l'univers et la beauté de l'ordre.

S'il n'y avait point d'enfer, Dieu serait vaincu par le pécheur : le mal l'emporterait sur le bien. L'enfer est donc nécessaire. Le fait du libre arbitre de l'ange et de l'homme une fois admis, une fois admises la révolte de quelques-uns des anges et des hommes et leur impénitence finale, l'enfer devient une nécessité aussi inéluctable que le Ciel lui-même pour la récompense du mystique fidèle, soit ange soit homme. L'enfer est devenu partie intégrante de l'ordre mystique de l'univers.

Voici un autre point de vue duquel on découvre la place et la fonction de l'en-

fer dans l'ordre mystique : c'est qu'il met en évidence l'étendue de l'amour de Dieu pour sa créature raisonnable. Tous ces réprouvés subsisteront à jamais, comme autant de monuments indestructibles de l'amour que Dieu leur a porté. Dieu a aimé chacun de ces esprits déchus, et chacun de ces hommes réprouvés, d'un amour personnel, très tendre et fort et délicat. Il les a aimés de toute éternité, et c'est parce qu'il les aimait qu'il les a doués de l'existence. Il les a créés dans l'amour, les aimant et souhaitant de les aimer éternellement, et à cette fin qu'eux aussi aimassent Dieu de leur côté et devinssent heureux du bonheur même de Dieu. Ce qui subsiste de leur être proclame cela.

Ainsi arrive-t-il que des ruines déplorables et cependant imposantes, comme par exemple celles de la cathédrale de Reims, proclament par leurs arches brisées et

leurs nobles piliers encore debout, par leurs statues mutilées et leurs fragments de bas-reliefs, la majesté et la magnificence de cet édifice, alors qu'il était encore debout et intact, en même temps que l'art consommé et l'amour avec lesquels son architecte l'avait construit et orné. De même l'incorruptible essence des purs esprits déchus et des âmes humaines réprouvées, la pénétration persévérante de leur intelligence et la force inébranlable de leur volonté ; enfin, pour ce qui est des hommes, la noblesse de leur corps, devenu également incorruptible après la résurrection : toutes ces choses déclarent éloquemment à quels usages splendides Dieu, dans son amour, les avait destinés. Ne les avait-il pas dès le principe, faits à son image et ressemblance? Ne leur avait-il pas mis entre les mains sa grâce, moyen admirable de rendre plus vifs les traits de leur ressemblance avec Dieu?

On ne saurait dire jusqu'à quel point ils pouvaient pousser cette ressemblance, en attendant le moment où ils eussent enfin été assumés dans la gloire essentielle de Dieu, et comme des éléments qui eussent fait partie intégrante de sa gloire accidentelle.

Nos pères, dans les âges de Foi, avaient bien saisi cette grande vérité, que l'enfer même est une preuve, et en quelque sorte, un monument éternel de l'amour ineffable dont Dieu poursuit sa créature raisonnable. Ils ne trouvaient aucune difficulté à réconcilier ce dogme formidable d'un enfer éternel, avec tout ce qui nous est connu des attributs nécessaires de Dieu. Dans la fameuse inscription qu'il met sur la porte de l'Enfer, le Dante nous fait lire ces lignes : « POUR ME DONNER L'EXISTENCE, IL N'A FALLU RIEN MOINS QUE LA PUISSANCE INFINIE, LA SOUVERAINE SAGESSE ET L'AMOUR PRIMORDIAL. »

CHAPITRE XIX

LES NOCES DE L'AGNEAU

Les Noces de l'Agneau telles qu'elles seront inaugurées à la suite du Jugement Dernier, forment l'étape suprême dans la merveilleuse évolution de la vie mystique.

Parvenus à ce point de notre tâche, nous éprouvons les émotions du grimpeur de montagnes, auquel le cœur manque au pied du dernier et du plus haut sommet, parce qu'il est en même temps le plus rude et périlleux. Très forte est la tentation de ne pas poursuivre cette escalade jusqu'au bout, et il ne manque pas de bonnes raisons pour nous servir d'excuses.

Des questions comme celles-ci nous assiègent : Est-il nécessaire d'aborder un sujet si difficile et apparemment inaccessible? A-t-on jamais essayé de décrire le bonheur des Élus, tel qu'il sera après le Jugement Dernier? N'y a-t-il pas présomption et folie à tenter l'aventure? N'est-ce pas aller au devant d'un désastre?

Et puis : Pourquoi ne pas nous en remettre à l'enseignement secret du Saint-Esprit au cœur des mystiques, d'ailleurs peu nombreux, dont le regard cherche à pénétrer l'avenir jusqu'à de telles profondeurs? Est-ce que de tels mystères ne mettent point toute description au défi? Est-ce qu'ils ne réduisent pas à l'impuissance toutes les ressources du langage humain ? Est-ce qu'ils n'éludent pas, même les plus pures conceptions spirituelles de notre intelligence, pendant que nous sommes encore sur la terre? C'est

pourquoi je me sens porté à m'écrier O vous, mes frères, qui m'avez suivi jusqu'ici, ne me pressez pas de pousser plus avant, moi qui ne suis qu'un homme comme vous et un plus grand pécheur, et qui n'ai jamais joui de la vue des divines réalités de l'au-delà. Un apôtre eut un jour ce privilège, pendant les jours de son pèlerinage ici-bas, et voici ce qu'il put en dire d'une voix mal assurée : *Non: l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a jamais goûté les délices que Dieu tient en réserve pour ceux qui l'aiment* (Cor., II, 9). Il ne serait même pas possible aux Bienheureux du paradis, maintenant qu'ils ont la vue et la jouissance de ces délices, de nous donner une idée du surcroît de bonheur qui les attend, après que l'état de choses, tel qu'il est à présent, aura été complètement aboli, et remplacé par l'ordre de la Gloire sans mélange, porté à

son plus haut degré. N'est-il pas bien remarquable que la divine révélation des Livres Saints, laquelle entre dans tant de détails sur ce qui précèdera le Jugement Dernier, garde le silence sur ce qui suivra ces paroles du Christ : *Venez, ô vous les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été destiné depuis le commencement du monde* (Matth., xxv, 34). Ne pourrions-nous pas nous contenter de clore ce chapitre en disant : C'est absolument ineffable !

Et cependant nous ne serions point satisfaits. Ce nous semblerait une espèce de trahison de ne pas indiquer, au moins en quelques mots, cette étape suprême de la merveilleuse évolution mystique. Nous n'avons point mené notre lecteur à travers les sentiers de la doctrine mystique, pour l'abandonner au moment d'atteindre l'endroit le plus convoité ; avant d'avoir au moins, semblable à Moïse mourant,

jeté de loin un regard non seulement sur la Terre Promise du bonheur actuel des élus dans le ciel, tel qu'il est dans l'état présent, mais encore dans les profondeurs de l'avenir, sur les Noces de l'Agneau qui suivront le Jugement Dernier et dureront éternellement. Ainsi Moïse mourant put jeter un coup d'œil sur la Terre Promise et y découvrir, en même temps, une vue anticipée du Royaume du Christ, l'Église Catholique, dont la Palestine n'était qu'une image et un prélude et comme une faible ébauche.

Après que la fin du monde tel qu'il est à présent aura été consommée, après que les maudits auront été bannis pour toujour et enfermés dans leur prison de feu, et que les Bienheureux, ressuscités en corps et en âme, auront été assumés dans la gloire, convient-il de dire que nous aurons alors atteint la dernière étape de la grande évolution mystique? Oui, si l'on

veut : seulement il ne faudra pas la considérer comme une fin, mais bien plutôt comme un commencement. Tous les grandioses événements qui se seront déroulés jusqu'alors, n'apparaîtront que comme une immense préparation à des réalités infiniment plus magnifiques et qui ne devront jamais prendre fin. Il était sans doute nécessaire que les mystères du temps fussent achevés, avant que les derniers mystères non encore révélés, de l'éternité bienheureuse, pussent être inaugurés. Les voici résumés en deux mots : *Les Noces de l'Agneau !*

Et je vis, dit saint Jean dans l'Apocalypse, *un nouveau Ciel et une nouvelle terre ; car le ciel et la terre d'auparavant avaient passé et la mer n'était plus. Et moi, Jean, je vis la Sainte Cité, la Jérusalem Nouvelle, descendant du haut des Cieux, procédant de Dieu, parée comme une épouse pour son époux. Et j'enten-*

dis sortir du trône une grande voix qui disait : « Voici la demeure de Dieu au milieu des hommes : il habitera avec eux ; ils seront son peuple et Dieu sera leur Dieu. Et Dieu essuiera de leurs yeux toutes les larmes ; la mort cessera d'exister, ainsi que l'état précédent est aboli. » Et celui qui est assis sur le trône dit : « Voici que je renouvelle toutes choses. » (Apoc., XXI, 1-5.)

Jésus, l'Époux Céleste, n'atteindra sa perfection en nous, qu'à la suite de la Résurrection Générale et du Jugement Dernier. Alors seulement et pas avant, son Épouse mystique, l'Église, parviendra à la plénitude de ses charmes. Alors seulement aussi, chacun des élus deviendra tout ce que Dieu a souhaité qu'il fût. Jusqu'à ce moment béni, le corps mystique du Christ et chacun de ses membres pris séparément, sont encore en formation. Jusqu'à ce moment-là, le Christ

n'est point pleinement réalisé en nous, et la grande fête des Noces n'est pas même commencée. Tant que le nombre des élus ne sera pas complet, les hommes continueront de naître, et l'œuvre de la Création se poursuivra. Il faut que le mystère de l'Incarnation s'étende à tous les Chrétiens qui seront faits jusqu'à la fin du monde. L'œuvre de la Rédemption n'aura produit son plein effet définitif, que lorsqu'enfin la mort aura été vaincue à tout jamais par le fait de la résurrection de toute chair. Enfin, l'œuvre de notre Sanctification ne brillera de tout son éclat que lorsque tous les Élus auront reçu, dans leur âme et dans leur corps, la récompense qui leur revient de leurs bonnes œuvres et des effets posthumes de leurs bonnes œuvres.

L'Église, telle qu'elle est en ce moment, même l'Église triomphante des Anges et des Saints, n'est encore qu'une petite

fille en comparaison de la parfaite Épouse que Dieu le Père veut qu'elle devienne, pour faire les délices de son Diivn Fils. Dans le Cantique des Cantiques, où se joue le mystérieux drame de l'amour Divin, le chœur des anges s'écrie : *Notre sœur est petite, il lui manque les charmes de la femme nubile* (Cant., VIII, 8). Cela est également vrai, et de l'Église dans son ensemble, et de chaque élu en particulier, soit sur la terre, soit au ciel, soit ange, soit homme. Aux yeux de l'Époux Céleste, chacun d'eux n'est encore que comme une petite fille tendrement aimée de Lui et heureuse dans son amour, mais qui n'a pas atteint la plénitude de ses charmes. Elle est incapable de donner à son Bien-aimé toute la joie qu'Il attend d'elle, et d'autre part, sa capacité de jouir des embrassements divins n'est pas encore entièrement développée. Cette double perfection ne se réalisera enfin dans

l'Église, qui est le corps mystique du Christ, et dans chacun des élus séparément, qu'après le règlement définitif des affaires du temps qui aura lieu aux solennelles Assises du Jugement Dernier. Alors, non seulement chacun des élus recevra selon le mérite de ses œuvres, mais, de plus, il se verra assigner sa place définitive dans l'éternelle hiérarchie de la charité parfaite. Cela ne pourrait se faire plus tôt.

Si immense et si comblée qu'elle soit, dès à présent, chez les bienheureux habitants du paradis, Anges et Saints, la puissance de jouir du bonheur est loin d'avoir atteint ses dernières limites. Les élus eux-mêmes ne savent jusqu'où ces limites s'étendent. Quand ils le verront ce leur sera une véritable révélation. Ils peuvent s'appliquer à eux-mêmes les paroles que saint Jean dit de nous : *Ce que nous deviendrons un jour nous est caché pour*

le moment (I Jean, III, 2). Les anges eux-mêmes, après le Jugement Dernier, recevront chacun selon sa capacité propre, un ineffable accroissement de noblesse personnelle, de splendeur et de joie. Ce sera un des effets de la formation pleine et entière de Jésus-Christ dans son Église et de la parfaite beauté de l'Épouse de l'Agneau et la récompense de la manière dont ils s'employent à son service, dans le temps qu'elle est voyageuse sur la terre d'exil.

Ce serait une erreur de croire que la joie des Bienheureux, même la joie essentielle de la Vision Béatifique telle qu'ils la possèdent à présent, ne puisse pas être augmentée. Il faut considérer que c'est Dieu qui est l'ordonnateur de la fête des Noces de l'Agneau, et qu'il lui est loisible, à cette occasion, d'augmenter la capacité qu'ont les élus de Le connaître et de L'aimer. Dieu est l'auteur et du

banquet et des convives, et il saura les adapter réciproquement, en donnant à chacun des élus, à l'occasion du Jugement Dernier, la dernière touche de sa main toute-puissante. Quelle différence n'y a-t-il pas entre l'aimable bouton de fleur du pommier au printemps et le fruit mûr, bien arrondi, aux riches couleurs, d'automne. Le bouton délicat n'est encore qu'une promesse, un gage de ce qui doit venir ; le fruit en est la splendide réalisation. Ainsi en sera-t-il pour les élus à la fin du monde en comparaison de ce qu'ils sont à présent.

Les Noces de l'Agneau ne seront point stériles. Le mariage virginal du Fils de Dieu avec l'épouse qui lui est promise, l'Église des Élus, produira un fruit qui n'a au-dessus de lui que le fruit du mariage mystique de la Très Sainte Vierge Marie avec le Saint-Esprit, qui ne fut autre que le Christ lui-même. Son fruit sera

la PARFAITE LOUANGE DU CRÉATEUR.

Et ce merveilleux nouveau-né sera engendré de la manière qui convient à Dieu: d'un enfantement éternel. Eternel non seulement parce qu'il sera d'une durée sans jamais aucune fin, mais éternel même dans son mode d'être. Éternellement Dieu le Père dit à son Divin Fils: *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui;* éternellement aussi et avec les transports d'une joie infinie, l'Agneau de Dieu et son Épouse l'Église des prédestinées, diront de la Louange Parfaite de Dieu dans la bouche des élus : Tu es notre fille : aujourd'hui nous t'avons engendrée.

CHAPITRE XX

CONCLUSION

Nous voici arrivés à la fin de ce que nous pouvons regarder comme les Préliminaires de la Doctrine Mystique.

Avant d'entreprendre de traiter à fond et séparément des deux fonctions de la Vie Mystique qui sont la Divine Contemplation et l'Action Sainte, il était urgent de déblayer le terrain et de rendre à la notion de la vie mystique son sens catholique traditionnel. Nous nous sommes largement acquittés de cette tâche. Laissant de côté la controverse, nous avons préféré procéder par voie de simple présentement

et développement de la notion traditionnelle de la vie mystique. Nous avons cru que sa splendeur suffirait à lui ramener bien des esprits, parmi ceux qui se sont laissé tromper par des définitions plus récentes, mais trop étroites et qui ne donnent point satisfaction à l'esprit. Nous pouvons dire qu'il n'y a pas un seul chapitre de ce volume ou du précédent, qui ne présente quelque point de vue particulier de la notion traditionnelle de la vie mystique et qui n'aide à en mieux comprendre le mécanisme intérieur.

Mes lecteurs doivent être maintenant convaincus de cette grande vérité que la vie mystique n'est autre chose que la vie avec Dieu ; l'attention à Dieu persévérante et pleine d'amour ; la vie qu'une âme fervente mène au fond de son cœur, dans l'aimable compagnie de Dieu qu'elle ne voit pas, mais que sa foi lui montre présent en elle comme dans un sanctuaire.

En d'autres termes, c'est l'entretien plein d'amour mutuel, de Dieu et du Chrétien fervent.

Ce n'est qu'à la lumière de l'idée mystique traditionnelle ainsi comprise, que la religion du Christ et l'Église Catholique reçoivent leur véritable interprétation. La mystique traditionnelle est la seule qui fasse justice à Dieu et à l'homme tels qu'ils nous sont présentés par la révélation divine. Le mystique est le seul qui fasse pleinement justice à son Christianisme.

« Je cherche un homme » répondait le cynique, Diogène, à ceux qui lui demandaient pourquoi il allait, en plein jour, une lanterne à la main. Sa recherche fut vaine : pour trouver un homme il lui eût fallu rencontrer un serviteur de Dieu ; or il n'y en avait pas à Athènes en ces jours-là ; quoique cette ville pût se vanter alors d'être la ville intellectuelle par excellence.

Il n'y a que le mystique qui soit digne du nom d'homme, parce qu'il est le seul à saisir le sens profond et divin de la vie. Les autres ne sont que des bêtes de somme, ou des bêtes de proie, ou des bêtes de plaisir immonde ou des bêtes d'orgueil, comme nous l'avons précédemment établi.

Le monde est dans les douleurs de l'enfantement d'un ordre de choses définitif qui sera tout mystique, tout surnaturel, divinement glorieux et heureux. Le monde présent est dans l'enfantement de la Jérusalem Céleste, laquelle recevra tous les prédestinés et embrassera un jour dans ses limites tout cet univers matériel dont nous sommes les citoyens. De même que l'homme est encore en voie de formation, de même en est-il de la Cité Céleste, et tout aussi bien de la Babylone infernale. Le lieu de notre épreuve, c'est-à-dire le monde présent, est l'atelier. Nous sommes

embauchés au service de l'une ou l'autre des deux cités ; il n'est loisible à personne, excepté aux tout jeunes enfants et aux adultes privés de l'usage de la raison, de rester neutres. Si nous ne sommes pas avec Jésus nous sommes contre Lui. Par conséquent, celui qui n'aura pas, en dernière fin, réussi à se rendre propre à la vie mystique en paradis, sera réprouvé.

Le mystique est donc bien réellement le seul homme qui sache jouir de la vie et tirer du temps présent le meilleur parti. Les autres jouissent de la mort et non de la vie ; car ce qu'ils appellent la vie n'est autre chose que la mort. Dieu est la vie et le mystique a la sagesse de mettre sa jouissance en Dieu seul.

Plût à Dieu que tous les hommes devinssent mystiques ! Plût à Dieu qu'il nous fût donné d'en attirer au moins quelques-uns à cette vie qui est la seule vraie.

C'est dans ce but que nous nous proposons, avec l'aide de Dieu, de faire briller à leurs regards dans les volumes suivants les splendeurs de la Divine Contemplation et les charmes tout surnaturels de l'Action Sainte.

FIN

DU TROISIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres Pages

Préface 5
I. Du miracle 11
II. Miracle et Mystique 28
III. Les deux définitions contradictoires... 39
IV. La tiédeur en regard de la Mystique. 53
V. Psychologie du chrétien tiède 68
VI. Le creuset du Purgatoire 80
VII. Hors de l'Eglise point de mystique... 94
VIII. Faux mysticisme jusque dans l'Eglise : 1° Le Jansénisme 111
IX. Faux mysticisme jusque dans l'Eglise : 2° Le Quiétisme 125
X. Le meilleur manuel de mystique 139
XI. Le péché à la lumière de la Mystique. 152
XII. Les âpres sentiers du péché 169
XIII. Le retour du Prodigue 183
XIV. Les esprits immondes —............. 201
XV. Le monde de ténèbres 215
XVI. « Signum Bestiae. » 229
XVII. L'ordre mystique de l'univers 240
XVIII. La seconde mort à la lumière de la théologie mystique 258
XIX. Les noces de l'Agneau 275
XX. Conclusion 288

IMP. P. TÉQUI, 94, RUE DE VAUGIRARD, PARIS-VI°.

OUVRAGES DE L'AUTEUR DES AVIS SPIRITUELS

Avis spirituels pour servir à la sanctification des âmes, 5 fr.; franco 5 50
Avis spirituels aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde, 5 fr.; franco.. 5 50
Avis spirituels pour les âmes qui aspirent à la perfection chrétienne, 5 fr.; franco.. 5 50
Réflexions et prières pour la sainte Communion, 2 in-18, 13 fr.; franco............ 14 50
Chaque vol. se vend séparément...... 7 50
L'Evangile, proposé à ceux qui souffrent, in-18, 6 fr. 50; franco 7 25
Un Aide dans la douleur, in-18, 6 fr. 50; franco 7 25
Vie de N.-S. Jésus-Christ méditée pour tous les jours de l'année, à l'usage des personnes qui communient fréquemment dans le monde. 2 in-18, 12 fr.; franco........ 14 »
Réflexions sur la passion de N.-S. Jésus-Christ et prières pour le Chemin de la Croix, 4 fr. 50; franco .... 5 »
Visites à Jésus-Hostie, 2 in-32, 5 francs; franco 5 50
Entretiens avec N.-S. Jésus-Christ pour les jours de Communion, in-32, 3 fr. 25; franco 3 50
Courtes réflexions proposées aux chrétiens qui vivent dans le monde, in-32, 2 fr. 50; franco 2 80
L'Année Chrétienne, conseils aux femmes du monde pour bien sanctifier l'année, in-18, 5 fr.; franco 5 50
Méditations pour tous les jours de l'année, du P. Fabius-Ambroise SPRIOLA, in-18, 6 fr. 50; franco .... 7 »
De Bethléem au Tabernacle, ou comment Jésus nous aime, in-32, 3 fr.; franco.... 3 50

OUVRAGES DE Mgr GAUTHEY

— *Le Sacré-Cœur de Jésus.* Allocutions des premiers vendredis du mois. In-12. 5 fr. 25; franco .... 6 »
— *Les Paroles de la Guerre.* In-12. 5 fr. 25; franco .... 6 »
— Cardinal Perraud : *Mes relations personnelles avec les deux derniers papes Pie IX et Léon XIII.* Souvenirs édités par Mgr Gauthey archevêque de Besançon. In-12. 5 fr. 25; franco .... 6 »

OUVRAGES DE Mgr GIBIER

— *Les Temps nouveaux,* 1914-1918. Paroles de la Guerre. In-12. 5 fr. 25; franco .... 6 »
— *Religion.* In-12 de VIII-384 pages. 5 fr. 25; franco .... 6 »
— *Famille.* In-12 de 360 pages. 5 fr. 25; franco .... 6 »
Patrie. In-12 de 504 pages. 5 fr. 25; franco 6 »
Les Temps nouveaux, le Relèvement national. In-12. Prix : 5 fr.; franco 5 75
Les Reconstructions nécessaires. 1 vol. In-12. 6 fr.; franco 6 75
Le Règne de la Conscience. In-12, 6 fr.; franco 6 50

CARON (Chanoine). — *L'Amiral de Grasse,* avec une introduction de S. G. Mgr Gibier. In-12 illustré, 4 fr. 50; franco 5 25
Ouvrage historique du plus grand intérêt. Edité au profit d'un orphelinat de guerre que Mgr Gibier, évêque de Versailles, voudrait fonder dans le château de Tilly, jadis habité par l'amiral de Grasse.

P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-VIe.

OUVRAGES DE M. LE Chanoine MILLOT

Mariage. — Célibat. — Vie Religieuse. In-12. 5 fr. 25; franco .... 6 »

Nos Morts de la Guerre. Choix de discours pour les services des soldats morts au Champ d'Honneur. In-12. Prix : 5 fr. 25; franco .... 6 »

Retraites de Dames et de Mères Chrétiennes. 2e édit. In-12 de 340 p. 5 fr.; franco.... 5 75

Retraites d'enfants de Marie. In-12. 5 fr. 25; franco .... 6 »

Retraite solennelle de Première Communion. Prix : 5 fr.; franco 5 75

La Vie Religieuse. Choix de très remarquables discours de vêtures et de professions recueillis et publiés par le chanoine Millot. In-12. 5 fr. 25; franco .... 6 »

Retraites sur les grandes vérités. 3e édit. 380 pages. In-12. 5 fr. 25; franco .... 6 »

Retraite de Jeunes Filles. 3e édit. In-12. 5 fr.; franco 5 75

Jésus-Christ veut des Prêtres. 5 édit. In-18. 2 fr. 25; franco 2 60

Retraite sur les grands moyens de salut. In-12. 5 fr.; franco 5 50

Plans de Sermons pour les Fêtes de l'année, 2 in-12. 15 fr.; franco .... 18 »

OUVRAGES DU P. RAVIGNAN

Entretiens spirituels, suivis d'un choix de ses pensées et de quelques passages de sa correspondance. 2 in-12. Prix : 9 f.; franco 10 50

Souvenirs des Conférences du R. P. Ravignan. Prix : 3 fr. 75; franco 4 25

Dernière Retraite prêchée aux religieuses Carmélites du monastère de la rue de Messine. 5[e] édit. In-12. 3 fr. 75; franco.... 4 50

Souvenirs d'Instructions et de Retraites In-12. Prix : 1 fr. 50; franco 1 80

La Source du Bonheur. De la divine Providence, suivie de quelques pensées du R. P. de Ravignan. In 32. 1 fr. 20; franco.. 1 50

Pieux Souvenirs. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Prix : 0 fr. 25; 150/100. 25 fr.; franco .... 27 »

Retraite sur le Courage. 3 fr.; franco 3 50

Pieux Souvenirs. Quelques pensées du R. P. de Ravignan sur les temps de souffrances et de maladie. 0 fr. 25; 150/000. 25 francs. franco .... 27 »

Pensées choisies du P. Ravignan, extraites de ses œuvres, par le P. Ch. Renard. 1 fr. 50; franco 1 80

PONTLEVOY (P. de). — Vie du P. Xavier de *Ravignan* (1860). 14[e] édit. 2 in-12. 11 fr. 25; franco 12 75

OUVRAGES DU R. P. RIMBAULT

Les Vaillantes du Devoir. Etudes féminines, 4e édit. Prix : 5 fr. 25; franco .... 6 »

Par l'Amour et la Douleur. Etudes sur la Passion. 4e édition. 5 fr. 25; franco.... 6 »

Divine Mère et Mère Patrie. 3e édition. In-12. 5 fr. 25; franco .... 6 »

Outre-Tombe. Etudes sur le Purgatoire. Prélude vers le Royaume de la Paix, Divines Harmonies, le Sacrement du feu, Les lamentations de l'abîme, Le mystère des joies, Nos relations d'Outre-tombe, Eternel rendez-vous. In-12. 3 fr.; franco 3 50

Au soir du dix-neuvième siècle. In-8. — *Noël! Noël! — Triomphes de l'Amour. — L'Adieu,* 2e édit. — *La Bretagne de Paris. — Gloires eucharistiques. — De l'Eau, des Larmes, du Sang.* In-8. — *A l'honneur! A la frontière! — Prince, Moine, Evêque. — L'Ame dominicaine. — Israël chez lui, chez nous. — La Race franciscaine. — Lumière et Flamme.* 0 fr. 75 chaque; franco 0 90

Les Femmes de la France, 2 fr. 25; br. franco 2 60

DÉVOTION ENVERS L'EUCHARISTIE

BAUDON (Adolphus). — Mois du Sacré-Cœur. In-32, 1 fr. 20; franco 1 40

BESSON (Mgr). — Le Sacré-Cœur de l'Homme-Dieu. In-8, 7 fr. 50; franco 8 50

BOUNES (Abbé). — Mois du Sacré-Cœur. In-12, 2 fr. 25; franco 2 50

BOUSSAC (R. P. Louis). — Les Vertus du Cœur de Jésus. Retraites mensuelles des premiers vendredis et neuvaines. 8 vol. in-18, 12 fr.; franco .... 14 »

Chaque volume se vend séparément 1 fr. 20; franco 1 50

1re série. — Retraites mensuelles des premiers vendredis.

2e série. — Neuvaine préparatoire à la fête du Sacré-Cœur.

3e série. — Neuvaine des premiers vendredis du mois.

4e série. — Neuvaine du Cœur agonisant de Jésus.

5e série. — Retraites mensuelles des premiers vendredis.

6e série. — Retraites mensuelles des premiers vendredis.

AUTEUR DES « AVIS SPIRITUELS »

Avis spirituels pour servir à la sanctification des âmes. 22e édit, 5 fr.; franco 5 50
Avis spirituels aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde. 15e édit. In-18. 5 50
Avis spirituels pour les âmes qui aspirent à la perfection chrétienne. 13e édit. In-18 5 50
Réflexions et Prières pour la Sainte Communion. 2 in-18, 13 fr.; franco 14 20
L'Evangile proposé à ceux qui souffrent. 6e édit. 6 fr. 50; franco 7 25
Un Aide dans la Douleur. 14e édit. In-18. 6 fr. 50; franco 7 25
Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, méditée pour tous les jours de l'année, à l'usage des personnes qui communient fréquemment dans le monde. 6e édit. 2 in-18. 13 50
Visites à Jésus-Hostie, 5e édit. 2 in-32. 5 50
Réflexions sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et prières pour le chemin de la Croix. 6e édit. 6 fr. ; franco.......... 6 50
De Bethléem au Tabernacle. 3 fr.; franco 3 50
Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de Communion. 15e édit. In-32. 3 fr.; franco 3 50
Courtes réflexions proposées aux chrétiens qui vivent dans le monde. In-32 franco 2 65
L'Année chrétienne, conseils aux femmes du monde pour bien sanctifier l'année. Prix : 5 fr.; franco 5 50
Méditations pour tous les jours de l'année, du P. Fabius-Ambroise Spinola. In-18. 6 fr. 50; franco .... 7 »
Vie de la Mère Marie-Marguerite des Anges (Van Valkenissen). In-8. 9 fr.; franco 10 »
Petit Manuel eucharistique. In-18, franco 3 85

OUVRAGES DU R. P. FABER

Bethléem, ou le Mystère de la sainte Enfance. 2 vol. in-12, 9 fr.; franco .... 10 »

Le Précieux Sang, ou le Prix de notre Salut. In-12, 5 fr. 25 ; franco .... 6 »

Conférences spirituelles, 1 vol. in-12, 5 fr.; franco 5 75

La Bonté (extrait des *Conférences*). In-12 illustré, 1 fr.; franco 1 50

Le Pied de la Croix, ou les Douleurs de Marie. 1 vol. in-12, 5 fr.; franco.......... 5 75

Le Saint-Sacrement, ou les œuvres et les voies de Dieu. 2 vol. in-12, 9 fr.; franco.. 10 »

Tout pour Jésus, ou les voies faciles de l'amour divin. 1 vol. in-12, 4 fr. 50, franco .... 5 »

Le Purgatoire (extrait de *Tout pour Jésus*), in-32, franco .... 1 »

Progrès de l'Ame dans la Vie spirituelle, 1 vol. in-12, 5 fr. 25 ; franco .... 6 »

Le Créateur et la Créature, ou les merveilles de l'amour divin. 1 vol. in-12, 5 fr. 25 ; franco .... 6 »

DOCTRINE CHRÉTIENNE

BRULON (Abbé). — *Une explication du Catéchisme*, 4 in-12 .... 18 »
Cet ouvrage est tout à la fois un cours de théologie populaire et d'instructions religieuses pour les catéchismes de persévérance. Il peut servir aux catéchismes et aux catéchisés, tant les démonstrations du dogme sont faciles à concevoir.

COTTEL (R. P.). — *La Piété éclairée par la foi*, ou exposition de la doctrine chrétienne. Nouvelle édition 4 50

COURAT (Abbé). — *Le Christianisme en exemples*, complément de tous les catéchismes de première communion et de persévérance, 2 in-12 .... 9 »
Les exemples y sont rangés suivant l'ordre même du catéchisme : Symbole, décalogue et commandements de l'Eglise, sacrements, prière, signe de la croix, etc.; très nombreux, pris très souvent de l'Ecriture sainte.

GIBBONS (Cardinal-archevêque). — *La Foi de nos Pères ou Exposition complète de la doctrine chrétienne*. Ouvrage traduit de l'anglais sur la 28° édition avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par l'abbé Ad. Saurel. Nouvelle édition. In-12 ...... 7 50
Ouvrage écrit pour éclairer nos frères séparés qui nourrissent des préventions et des haines contre la véritable Eglise, pour ouvrir leurs yeux, et dissiper leurs préjugés. On y trouve des réponses contre tous ceux qui ne songent qu'à se moquer des dogmes catholiques.

GRATRY (R. P.). — *Philosophie du Credo.* 5° édition 4 50

Suite de dialogues entre un prêtre et un homme instruit. Exposition de nos principaux dogmes, réfutation des objections : la foi, existence de Dieu. Trinité, rédemption et vie de Jésus-Christ, l'Eglise, la grâce, la vie éternelle. Excellent résumé qui force l'esprit à proclamer la vérité de la foi.

TURCAN (Chanoine). — *Le Directeur des Catéchismes de première Communion et de persévérance.* Nouvelle édition revue et augmentée. 3 in-12 .... 18 »

Mine inépuisable de renseignements clairs, complets, méthodiques, sur tous les points du dogme, de la morale et du culte chrétien.

LANTAGES (De). — *Catéchisme de la foi et des mœurs chrétiennes.* In-8°, 6 fr.; franco .... 7 »

Toutes les questions du Dogme, des Sacrements et de la Morale y sont traitées d'après les principes de la saine Théologie, avec autant de clarté et de méthode que de science et de piété. On y trouve en outre sur tous les mystères de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, et sur toutes les diverses cérémonies en usage dans l'Eglise, des explications pleines d'intérêt et de lumière. L'auteur y a joint des instructions sur l'oraison mentale avec quelques sujets d'oraison que les fidèles liront avec beaucoup d'utilité.

RETRAITES

BILLOT (R. P.). — *Retraite religieuse du Chemin de laCroix*, 3e édit. 1916. In-12, .. 5 »

C'est une suite de lectures pour une retraite de huit jours, à quatre méditations chaque jour. Le rappel du Chemin de la Croix sert, ici, surtout d'excitant. Quand l'auteur traite de la mortification, il nous redit combien Jésus a souffert ; — de la pauvreté, combien le Christ fut pauvre sur sa croix, etc. Le tout est bien présenté et de nature à faire impresison.

LE CAMUS (Abbé H.). — *Retraites fermées*, nature, organisation, direction. In-12, 3 50

Directoire complet et facile à l'usage des organisateurs des nouvelles maisons destinées à l'œuvre réputée capitale des retraites fermées. Ils y puiseront d'utiles renseignements.

TISSIER (Mgr). — *Nos Tributs de Gloire*. Retraite donnée à Lourdes, du 20 au 24 août 1919, au Pèlerinage national de l'action de grâce. In-12, 5 fr. 25; franco.......... 5 75

Le sujet de cette retraite fut l'intention même du pèlerinage : *l'action de grâces*, c'est-à-dire la gloire rendue au Père tout-puissant, au Fils crucifié, à l'Esprit-Saint, à l'Eucharistie sociale, à la Vierge-Immaculée, à la Mère rédemptrice à la Famille féconde, au Prêtre éternel, à l'Eglise militante et à la France victorieuse. En rendant ainsi *nos tributs de gloire*, Mgr de Châlons passe en revue nos devoirs catholiques et français. Ses pages de conviction ardente répandent les vérités qui éclairent et les impulsions qui transfigurent; elles indiquent la route du salut personnel et celle de la reconnaissance nationale.

MARTIN, S. J. (R. P. Arthur). — *La Veille de l'Eternité, ou un jour de retraite.* In-32, 1 50
Recueil de méditations sur les grandes vérités et les principaux devoirs de la vie chrétienne, suivies d'un certain nombre de prières et d'actes des principales vertus. Ce petit volume peut rendre de grands services pour la retraite mensuelle.

MORICE (Abbé Henri). — *Jeunesse et Pureté.* In-12 franco 3 50
Cette série d'introductions sur la pureté s'adresse à des jeunes gens de quinze à vingt ans. Elles ont été prêchées, à l'occasion de retraites, dans des maisons d'éducation ou des patronages. C'est dire en quoi cet ouvrage se distingue de ceux qui ont été publiés récemment sur le même sujet.

NOUËT, S. J. (R. P.) — *Le Guide de l'Ame en retraite,* édition revue et mise dans un ordre nouveau par le R. P. Pottier, 9 50
Ce livre est recommandé aux personnes pieuses, elles y trouveront 8 retraites différentes suffisamment développées et très propres à les faire avancer rapidement dans la perfection.

OLIVAINT (R. P. Pierre). — *Journal de ses Retraites annuelles.* 8° édit. 2 in-12, .. 9 »
C'est la révélation de son âme, l'histoire intime, écrite pour lui seul, sous le regard de Dieu, de ses pensées, de ses aspirations, de ses virils efforts, de tout ce travail intérieur, de ce progrès continu vers la perfection, de cette perpétuelle ascension vers Dieu, dont le martyre devait être le dernier terme et la récompense.

VIE RELIGIEUSE

DEMORE (Abbé François). — *La vraie Politesse*. Petit traité sous forme de lettres à des religieuses. In-12, 3 fr.; franco.... 3 50

Ce livre contient d'excellents conseils pratiques : politesse dans le maintien, dans le cloître, dans la conversation, dans le repas et dans les lettres.

FRANCO, S. J. (R. P.). — *Lettre à une Supérieure religieuse*. Traduit de l'italien par l'abbé Gauthier. 3e éd. 1 fr. 50; franco. 1 80

C'est un commentaire du décret *Quemadmodum* relatif à l'ouverture de conscience dans les communautés de religieuses et de religieux non prêtres. Il dit de terribles vérités. A consulter par les prêtres qui ont des religieuses ou des religieux à diriger.

DE FRESSENCOURT, S. J. (R. P.). — *Les Secrets de la Vie religieuse*, découverts à une novice fervente, 1 fr.; franco.......... 1 20

Ces secrets de la vie religieuse sont la pure crème de tous les enseignements qu'on peut donner aux âmes qui professent la religion, pour vivre dignement en leur vocation.

LELONG (Mgr). — *La Sainte Religieuse*, 6e édition, in-12, 6 fr.; franco............ 6 75

Ce livre ne s'adresse pas seulement aux religieuses auxquelles il rappelle les grandeurs et les obligations de leur vie; les prédicateurs, aumôniers et confesseurs de communautés le consulteront avec fruit : il a les mêmes qualités de solidité théologique, de clarté, de sens pratique et de forme classique qu'on trouve dans tous les écrits de Mgr Lelong.

Grandeurs et Devoirs de la Vie religieuse, lettres pastorales de Mgr l'Evêque de Nîmes aux religieuses de son diocèse. Nouvelle édition avec une lettre préface du cardinal de Cabrières. In-12, franco.. 3 50

Les sujets traités indiquent suffisamment combien la lecture de ces pages peut être utile : les devoirs généraux de la vie religieuse, l'observation de la sainte règle, les rapports mutuels de l'autorité et de l'obéissance, l'exercice des emplois et enfin les saintes délicatesses de la virginité.

Manuel de la Vie religieuse, par une ancienne Supérieure générale, in-12 franco 2 50

Ce livre traite de la perfection et vocation religieuse, noviciat, profession, vœux, vertus, chrétiennes, obligations spéciales de la vie religieuse, écueils, vigilance, etc.

THÊVENOT (Chanoine E.). — *La Novice parfaite*. conseils spirituels et législation canonique pour le Postulat, le Noviciat et la Profession dans les instituts de Sœurs à vœux simples, in-18. Prix : franco.... 2 30

Après les dispositions canoniques sur chaque point, l'auteur présente à la postulante et à la novice les conseils les plus propres à lui faire estimer sa vocation et aimer la perfection religieuse, ou à écarter les dangers qui peuvent se rencontrer durant l'épreuve canonique. Novices, maîtresses de novices et même religieuses professes tireront lumière et profit de la lecture de ces pages.

VOCATIONS

AGUILHON (E. d'). — *A vingt ans. La Question du Bonheur.* In-12, 3e édition.... 3 50

Une jeune fille va se marier. Quelles conditions devra-t-elle exiger de son fiancé pour se préparer un foyer heureux, paisible et chrétien ? La voilà mariée, peut-être n'a-t-elle pas montré assez de prudence dans son choix ? Mais ce choix étant définitif, comment pourra-t-elle réparer son imprudence et écarter les orages de son foyer ? La voilà mère de famille. Comment devra-t-elle élever ses enfants ? La voilà presque grand'mère. Comment assurera-t-elle l'avenir de ses enfants, et si quelqu'un s'est égaré, comment le ramènera-t-elle à Dieu, et avec lui, le père qui n'a pas toujours donné le bon exemple ? Autant de problèmes délicats, fort bien résolus.

COPPIN (R. P.). — *La Vocation au Mariage, au Célibat, l'Etat religieux*, 12e mille, 5 fr.; franco .... 6 »

Cet ouvrage comprend trois parties fort inégales en longueur et en importance. La première établit quelques principes généraux sur la vocation. La seconde étudie successivement les diverses vocations, pour en pratiquer les avantages et les défauts, ainsi que les devoirs de ceux qui y sont engagés. La troisième partie qui est de loin la plus importante, examine les signes auxquels on reconnaît la vocation : on y toruve une multitude d'indications utiles et intéressantes, de conseils pour les jeunes gens, leurs parents, leurs directeurs.

CHARRUAU (J.). — *Aux Jeunes Filles. Vers le Mariage*. In-12, 5 fr. 25; franco ...... 6 »

Cet ouvrage s'adresse aux jeunes filles. Nous voudrions le voir dans les mains de toutes celles qui, leur éducation achevée, attendent le mari qui se fait attendre. Quand il viendrait, elles sauraient ce qu'elles font, parce qu'elles seraient préparées à la grande vocation et aux responsabilités du mariage. Il y a là, pour les y aider, des conseils très sages, très pratiques, présentés sous une forme intéressante, spirituelle et souvent très caustique.

— *Aux Mères*. Causeries sur l'Education. In-12, 4 fr. 50; franco................ 5 »

Voici un livre que goûteront médiocrement les *dilettanti* de l'éducation tant universitaire qu'exotique ou fin de siècle. En revanche nous le recommandons hardiment *aux Mères*. Il leur suffira d'être françaises, chrétiennes et sérieuses pour se plaire à la lecture ou mieux encore à la méditation de ces pages dont un grand nombre sont exquises.

MARGERIE (A. De). — *De la Famille*, 2 in-12, 7 fr. 50; franco.............. 9 »

Les problèmes qui concernent le mariage et ses lois fondamentales, ceux que soulèvent l'éducation des enfants et leur instruction sont touchés et résolus dans ces deux volumes, qui se ferment par des conseils fort élevés sur les relations de maître à serviteur. A noter (t. II, pp. 155-162) encore des avis très sages sur la conduite que les parents doivent tenir dans les questions de vocation à la vie religieuse ou au sacerdoce.

HAMON (P.). — Au-delà du Tombeau, 4° édition. 4 fr. 50; franco .... 5 »

L'auteur fait des études fort intéressantes pour les chrétiens; la mort, la résurrection, le dernier jour du monde, les privilèges des corps religieux, le bonheur du ciel pour le corps comme pour l'âme.

Les Elus se reconnaîtront au Ciel. Chapitres : I. La glorification des corps. — II. Les qualités des corps glorifiés. — III. L'âme glorifiée. — IV. Les élus se reconnaîtront au Ciel. — V. Le doute du cœur et la solution. 3° édition in-18, 3 fr.; franco 3 30

P. DANIEL. — Le devoir du chrétien dans les jours d'épreuve. In-18. 1 fr. 50; franco 1 65

Ce livre s'adresse à tous ceux qui pleurent et qui souffrent. Réconfortantes pages. Elles sont les expressions mêmes tombées des lèvres de Jésus. Prenez, lisez et méditez-les.

GONON (Chanoine A.,), missionnaire apostolique. — Les Saintes voies de la Croix Réédition d'un opuscule de M. Henri-Marie Boudon. 1 fr. 50; franco 1 80

Les personnes affligées trouveront dans ce livre, lumière et consolation.

MARCADE (Abbé A.). — Consolations pour le temps des épreuves. In-32. 1 fr. 50; franco 1 65

Quiconque pleure des morts puisera dans cet excellent livre la ferme espérance que nos morts ne sont pas morts. mais qu'ils vivent là-haut près de Celui qui a promis de récompenser le verre d'eau froide.

Mgr MÉRIC. — L'Autre Vie, 14e édition, 2 in-12, 10 fr.; franco 11 50

Ouvrage qui a eu et qui mérite grand succès. Traité complet sur le sujet : Livre I. *La raison et la démonstration de notre immortalité* (contre les théories et les sophismes contemporains). — Livre II. *Le lendemain de la mort et les limites de la raison* (mort apparente; préexistence des âmes; transmission des âmes; mondes habités; spiritisme). — Livre III. *L'enseignement de la foi* (le problème de la destinée; l'âme après la mort; des morts aux vivants; apparitions, etc; la résurrection; le millénarisme; les corps glorifiés; l'âme glorifiée; les élus se reconnaîtront; le nombre des élus, le dernier châtiement...) Comme on le voit, toutes ces questions sont au premier plan de l'actualité; elles passionnent de plus en plus les esprits. Et comme elles sont exploitées contre la foi par les sophistes et les spirites, il est nécessaire de les étudier et de les enseigner : l'ouvrage de feu Mgr Méric doit être répandu dans tous les milieux.

P. DEIDIER (M. S. C.). — Considérations sur le Purgatoire. in-12, 3 fr.; franco 3 30

Ce livre, rempli de doctrine et de vraie piété, éloigné de toute exagération dans un sens comme dans l'autre; nous semble refléter exactement la croyance, la pensée et les sentiments de l'Eglise, et il est écrit réellement avec un grand zèle pour la sanctification des âmes et le soulagement des trépassés. Des exemples frappants viennent aviver cette charité, et impressionner fort salutairement le lecteur.

ROUZIC (Abbé). — **Le Purgatoire** (Pour nos morts et avec nos morts, 2e édition. In-12, majoration comprise et franco .... 6 »

L'auteur de ce volume se propose un double but : 1° nous faire éviter les souffrances du purgatoire; 2° délivrer ceux qui les endurent. Mais que de questions soulève ce seul mot, le *Purgatoire*. Où est-il? Quel est l'état des âmes qui y pénètrent? Quelles sont leurs peines? Ont-elles des joies? Combien de temps restent-elles dans les flammes? Quel est le rôle des anges à leur égard? En quoi consiste l'intervention de la Sainte Vierge? Quels actes de notre part peuvent les soulager et terminer leur peine?

Toutes ces questions et bien d'autres qui nous touchent de fort près sont abordées et traitées avec la certitude que donne la théologie et une émotion communicative et prenante. Qui de nous peut être sûr de n'avoir pas à faire bientôt le pèlerinage du purgatoire?

Abbé LAPEYRADE. — **La Prière pour les Morts,** in-18, Prix : 3 fr.; franco .. 3 50

L'auteur n'a point oublié qu'il sera lu surtout par ceux que la mort a frappés dans leurs affections; ce n'est pas un enseignement dogmatique qu'ils réclament; leur cœur a besoin d'être consolé. Aussi enseigne-t-il et conseille-t-il, mais dans la bonne tout en faisant large part à la consolation et à l'espérance. Quelles touchantes pages dans les chapitres : Comment il faut pleurer nos morts; — Prière de saint Augustin pour sa mère; — Funérailles chrétiennes; — Pensée du Purgatoire, pensée consolante!... Comme l'âme se sent fortifiée, raffermie à la lecture des lettres de consolation.

RIMBAULT (P.). — Outre-Tombe, Étude sur le Purgatoire, Prélude vers le Royaume de la Paix, Divines Harmonies, le Sacrement du feu, Les lamentations de l'abime, Le mystère des joies, Nos relations d'Outre-Tombe, Eternel rendez-vous, in-12, 3 fr.; franco 3 50

Outre-Tombe, tel est ce titre qui nous permet tant de choses consolantes, mois consacré à nos chers disparus! Parler d'eux est toujours faire vibrer une corde bien sensible. Quel est celui qui n'a pas à pleurer un parent, un ami? Soulever un coin du voile qui les dérobe à nos yeux, essayer de dire, d'après la philosophie et la théologie, quel est l'état de ceux que la mort a trouvés dans de bons sentiments, c'est s'attirer la reconnaissante sympathie des cœurs endeuillés.

RABORY (Dom Joseph). — Le livre de la souffrance, le livre de Job dans l'histoire, la théologie, la lithurgie. In-12. 3 fr. 75; franco 4 25

Job se précente à nous, dans les livres saints, comme le type du patient, le modèle de la souffrance, le plus humain, le plus proche de nous : le livre de Job devrait être le bréviaire de tous ceux qui souffrent.

ROTHE (Chanoine). — Pour les morts de la Grande Guerre : un mois d'indulgences et de supplications. 2 fr. 25; franco 2 60

Ce livre contient un règlement pour organiser sa vie de piété en vue de gagner chaque jour du mois, ou même de l'année, plusieurs indulgences plénières, et beaucoup de partielles.




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

